RB33/S7C

Presented to the
LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Adam Crabtree

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/mmoirespourservi00chas

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

ET A L'ÉTABLISSEMENT

DU

MAGNETISME ANIMAL.

1784.

A Monsieur

Monsieur l'abbé Sabdan

à Paris

Monsieur

J'ai l'honneur de vous envoyer tous les détails & les résultats des expériences que j'ai eu la satisfaction d'opérer chez moi par le moyen du Magnétisme animal, *dont nous devons la connoissance à M. Mesmer. Je crois qu'il n'est pas temps encore de publier les faits dont j'ai été témoin: on auroit de la peine à les croire, malgré la quantité de témoignages qui y sont joints; je vous prie donc, M. de ne prêter ces Mémoires à personne; ce n'est qu'à vous seul que je les confie, pour servir à vos réflexions & vous faciliter les moyens de réussir, encore mieux que je ne l'ai fait, dans vos tentatives magnétiques.*

Jusqu'à ce que cinquante *Magnétiseurs, au moins, soient arrivés au point de pouvoir répéter avec succès les expériences qu'ils citeront, l'on ne doit point s'attendre à persuader les gens raisonnables & de bonne foi, encore moins la multitude. A l'intérêt du Magnétisme animal se joint donc mon intérêt particulier: dans la circonstance présente, je serois compromis par la publicité prématurée*

A ij

des expériences que j'ai faites, puisque je ne pourrois voir sans amertume des gens douter de ma véracité. Je puis m'engager à convaincre mes amis; mais ma tâche ne s'étend pas jusqu'au Public.

La confiance que je mets en vous, M., ne me laisse point de doutes sur l'usage discret que vous ferez de mon envoi. Je ne puis mieux vous prouver l'estime que je vous porte, & l'amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

*M*onsieur

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Le M.is de Puységur

Paris, ce 28 Décembre 1784.

AVANT-PROPOS.

APRÈS l'improbation que deux Corps ſavans & reſpectables ont donnée à la découverte de M. Meſmer ; après qu'ils ont décidé que les effets qui s'opéroient par le moyen qu'il a indiqué, n'étoient dus qu'à *l'imagination* des eſprits foibles, ou à *l'imitation*, ou bien à la preſſion douloureuſe qu'on peut exercer ſur certaines parties du corps ; je ſens tout le ridicule momentané qu'a dû me donner une déciſion auſſi importante, moi qui ai ſigné, un des premiers, ma conviction intime aux effets réels du Magnétiſme animal. Il faut que je ſois un viſionnaire, ce qui ſeroit poſſible ; ou que ces Meſſieurs ſe trompent, ce qui eſt auſſi très-poſſible. Ce procès eſt déjà jugé. J'entends les plus indulgens, dire : On peut être un fort galant homme, & s'enthouſiaſmer pour une chimère ; j'entends mes amis me plaindre véritablement de donner dans une erreur démontrée ; & ceux dont je ne ſuis point connu, me donner un ridicule. Il faut avoir raiſon pour rentrer en grace avec tout le monde ; car, en ſuppoſant même que je me ſois trompé & que j'en convienne, le ridicule ne s'effaceroit pas, & c'eſt pour l'agrément

de la vie ce que je connois de plus à redouter. *Il s'est donné un ridicule*, dans la bouche d'une belle Dame, a fait souvent plus de tort que les imputations les plus graves. On conclut qu'un homme qui s'est donné un ridicule, manque de jugement, de conduite, de tact, d'usage du monde; & il faut convenir que c'est presque toujours vrai. Je fais donc mon procès, si je me suis trompé sur le Magnétisme animal, & j'adopte pour moi toutes les interprétations que j'ai données au *ridicule* : mais je demande quelque temps pour être jugé en dernier ressort. Puissé-je, en attendant, par les pièces suivantes, éclairer ceux qui voudront me juger, & donner l'espérance à l'humanité souffrante, de voir un jour un terme à ses maux dans l'établissement de la doctrine du *Magnétisme animal!*

MEMOIRES

Pour servir à l'Histoire & à l'Établissement du MAGNÉTISME ANIMAL.

EN PLAIDANT la cause du Magnétisme animal, je ne puis que plaider celle de son célèbre Inventeur. En essayant de donner quelques notions sur la cause qui me fait agir, M. *Mesmer* ne verra, j'espère, en moi que le zèle ardent qui m'anime pour sa gloire. C'est à lui seul que je dois mes foibles lumières & mes heureux essais. Puissent mes efforts accélérer le triomphe qui lui est dû !

Je ne prétends pas donner la théorie du *Magnétisme animal*, ni entrer dans aucunes discussions sur son analogie avec tout le systême du monde : M. Mesmer seul peut entreprendre une si grande tâche. Celle que je m'impose est, tout simplement, de dire comment je m'y prends pour guérir des maladies, & comment se produisent sur beaucoup de malades

les effets auſſi ſurprenans qu'inattendus dont on peut avoir entendu parler.

Je n'oſe me flatter d'être aſſez éclairé pour ne jamais me tromper dans l'expoſé théorique que je vais faire; mais autant on aura droit de diſcuter, & peut être même de réfuter une partie des aſſertions que j'y établis; autant on devra croire *à la lettre* les détails & les réſultats des cures qui ſe ſont opérées, cette dernière partie étant une choſe de fait dont je CERTIFIE LA VÉRITÉ.

Je crois qu'il exiſte un fluide univerſel, vivifiant toute la Nature; que ce n'eſt point une ancienne erreur, mais une ancienne vérité, que l'ignorance a toujours rejetée. Je crois que ce fluide, ſur la terre, eſt continuellement en mouvement, & que c'eſt une vérité non moins ancienne & non moins démontrée aujourd'hui. La ſeule idée preſque palpable que nous ayons eue du mouvement de ce fluide juſqu'à préſent, eſt celle que l'électricité nous a donnée.

Le Magnétiſme minéral avoit encore dû auparavant nous en donner une idée moins palpable, mais plus ſûre; car comment, ſans mouvement, un corps quelconque, une aiguille aimantée peut-elle changer de place?

Je crois que *les Médecins*, en s'emparant

de ces deux découvertes pour les appliquer au ſoulagement des malades, ont prouvé par-là l'ignorance où ils étoient de la cauſe de ces phénomènes.

Le Magnétiſme animal, en donnant aujourd'hui la dernière preuve d'un fluide univerſel & toujours en mouvement, vient offrir à l'humanité un moyenaſſuré de la guérir de la plupart de ſes maux.

En admettant comme inconteſtable l'exiſtence d'un fluide univerſel répandu dans l'eſpace, je vois d'abord dans le mouvement de rotation imprimé aux aſtres, le phénomène en grand de nos globes électriques.

Je vois la *Terre*, ainſi que tous les autres corps céleſtes, tourner continuellement au milieu d'un fluide dans lequel elle eſt plongée, &, par cette rotation continuelle, acquérir un mouvement analogue au mouvement électrique. Comme aucune *pointe* ne vient ſoutirer ce mouvement ainſi accumulé, il en réſulte qu'elle en demeure continuellement ſaturée & ſurchargée. C'eſt un effet de ce mouvement non modifié dans le fluide univerſel, que nous obtenons par le ſecours de nos machines électriques. C'eſt ce même effet, diverſement modifié & ſi généralement répandu, qui fait que nous en reconnoiſſons l'exiſtence par-tout;

& ſi les corps *bitumineux* & *vitrifiés* ne donnent des apparences plus ſenſibles, ce n'eſt qu'en raiſon d'un excédant de mouvement qui adhère à leur ſurface plus ou moins, & s'étend comme une atmoſphère autour d'eux. Pour abréger les phraſes, je me ſervirai dorénavant du mot *fluide*, ou d'*électricité*, au lieu de mouvement dans le fluide, tout le monde, je crois, étant à préſent d'accord ſur les phénomènes électriques, pour les conſidérer comme l'effet d'un mouvement, & non comme une circulation de fluide.

Tous les corps ſont donc *ſaturés*, à leur manière, du fluide que nous nommons électrique; c'eſt une vérité qui dérive néceſſairement de l'exiſtence du fluide univerſel. Pourquoi tous les corps ſont-ils bons, les uns pour tranſmettre le fluide électrique par communication, & les autres par le frottement? & pourquoi ces derniers iſolent-ils les corps qui s'électriſent par communication? La réponſe en vient tout naturellement, de ce que les uns, tels que les ſubſtances *ſoyeuſes*, *les bitumes*, & ſur-tout le *verre*, ayant un excédant de fluide, ou, pour mieux dire, une ſaturation complette d'électricité, n'en peuvent plus recevoir.

Je dis plus; l'électricité du verre qui ſert

d'isoloir, n'est pas la même qui se manifeste sur le conducteur; car la première est l'électricité déjà modifiée par les filières du verre; tandis que celle du conducteur est l'électricité à nu, telle que la Nature la reçoit pour servir de dépôt général à tout ce qui existe.

Cette électricité ne peut être bonne à rien (1), LA NATURE, ou DIEU seul, s'étant réservé le travail des modifications; ce qui constitue les différentes espèces. *Modifier* du fluide universel, seroit *créer*; & toute créature ne peut raisonnablement s'en croire susceptible.

Plus nous remonterons aux causes premières, & plus nous devrons croire que, passé cela, il est un abîme que nous ne pouvons franchir. Vouloir aller au delà seroit folie : saisis d'un respect profond, adorons donc de tout notre pouvoir ce que, ne pouvant apprécier, nous devons reconnoître.

Etendons-nous, s'il est possible, par la pensée; elle seule franchit l'espace, & que LE FLUIDE UNIVERSEL serve de conducteur à nos hommages & à notre profonde vénération.

D'après cet apperçu, l'homme, ainsi que tout ce qui existe, se trouve aussi *saturé* à

ſa manière du fluide univerſel, & peut être conſidéré comme une *machine électrique animale*, la plus parfaite qui exiſte, puiſque ſa penſée, qui règle toutes ſes actions, peut le conduire juſqu'à l'infini.

Mais arrêtons-nous à la nature purement phyſique de l'homme. Ne ſavons-nous pas que nous partageons avec tout ce qui exiſte la propriété d'être réduits en *cendres* & de là *en verre*? Pluſieurs Chimiſtes habiles, M. Sage ſur-tout, a obtenu avec de la cendre des *os*, du VERRE d'une ſuperbe tranſparence. Nos nerfs ont offert à un Phyſicien célèbre, M. le Dru, une analogie parfaite avec le verre. M. Charles, dans ſon *excellent* Diſcours à l'ouverture de ſes Cours de Phyſique, reconnoît un eſprit vivifiant toute la Nature & qui ne ſe perd jamais. Le phoſphore que l'on retire des ſubſtances animales, & qui eſt le corps de la Nature qui contient le plus de fluide univerſel, eſt connu depuis long-temps. Toutes ces données ſont ſenties & démontrées; il n'y a qu'un pas à faire pour en aſſeoir les applications, que les Savans pourront développer avec ſuccès.

Si l'homme eſt véritablement une *machine électrique parfaite*, nous devons croire qu'elle embraſſe les propriétés *poſitives* & *négatives*.

Nous venons de voir M. Nairne en exécuter une artificielle, qui eſt munie de ces deux avantages : l'ouvrage le plus parfait de la Nature en ce genre les a donc auſſi néceſſairement au ſuprême degré.

Par tout ce que je viens de dire, on peut conclure que ſi la baſe de mon ſyſtême eſt vraie, l'homme n'a beſoin d'aucun acceſſoire pour agir ſur ſes ſemblables d'une manière ſalutaire, notre *électricité animale* tendant toujours à ſe porter où notre volonté la dirige.

De même que dans l'électricité artificielle, nos pointes, qui ſont nos doigts, ſuffiſent pour ſoutirer le *trop plein* de fluide qui s'en rencontre dans certains Malades, & la *main entiere* pour en porter où il en manque : qu'on ne croie cependant pas qu'il faille une régularité minutieuſe dans ſes geſtes pour opérer avec ſuccès ſur ſes ſemblables.

Notre organiſation électrique eſt ſi parfaite, qu'avec le ſecours ſeul de LA VOLONTÉ (a), on peut opérer des phénomènes qui, quoique très phyſiques, ont l'air de tenir du miracle. Il ſembleroit que nos organes extérieurs n'ont été donnés par Dieu, que pour ſervir d'inſtrumens aux pareſſeux, afin de leur

permettre de jouir, ainſi que les autres, de tout le bonheur dont ils ſont ſuſceptibles. L'expérience en effet prouvera que tous les hommes ne réuſſiront pas également dans la Science du Magnétiſme, & n'opéreront pas les mêmes phénomènes. Cela dépendra beaucoup de leur conſtitution & du travail qu'ils auront fait ſur eux-mêmes; mais comme, à la rigueur, on peut dire que nous ne pouvons agir que d'après nos facultés, & que nos facultés nous ſont données par la Nature ſans notre participation; il s'enſuit que l'homme qui magnétiſera avec le plus de ſuccès, ne devra jamais en tirer vanité ſur celui qui, n'ayant pas autant de pouvoir que lui, magnétiſera pourtant de ſon mieux. Une même baſe viendra lier les hommes; ce ſera le déſir de faire du bien, chacun ſuivant toute ſon énergie; & de là naîtra l'indulgence parmi eux, vertu ſans laquelle leur bonheur ne peut exiſter. Je le diſois ce Printemps devant pluſieurs Elèves de M. Meſmer: Nous ne ſerons jamais que des *tourneurs de manivelles*; c'eſt Monſieur Meſmer qui nous l'a miſe à la main; celui qui aura le *meilleur bras*, la tournera le plus vîte.

M. Meſmer ſeul pourroit tirer vanité du

bonheur du monde, ſi le vrai génie étoit ſuſceptible de *vanité*.

Le fond du *Baquet* de M. Meſmer eſt compoſé de bouteilles arrangées entre elles d'une manière particulière. Au-deſſus de ces bouteilles, on met de l'eau juſqu'à une certaine hauteur ; des baguettes de fer, dont une extrémité touche à l'eau, ſortent de ce Baquet ; & l'autre extrémité, terminée en pointe, s'applique ſur les Malades. Une corde, en communication avec le réſervoir magnétique & le réſervoir commun, lie tous les malades les uns aux autres ; ce qui, s'il exiſte une circulation de fluide ou de mouvement, ſert à établir l'équilibre entre eux.

Mais quel eſt, dira-t-on, le mouvement qui peut alors circuler dans les Malades ? Voici l'explication qu'il me ſemble que M. Meſmer donne de cet effet, & qui eſt conforme à ſes procédés.

On touche chacune des bouteilles qui entrent dans le réſervoir magnétique, & on leur communique par-là une impulſion électique animale : on charge de même l'eau qui recouvre les bouteilles, &, par cette opération, l'on détermine les courans de mouvemens à ſe porter vers les pointes reſſor-

Si l'on veut, au moyen d'une baguette de fer terminée en pointe dans le milieu du Baquet, qu'on peut *toucher* de temps en temps, ou d'un rechargement qu'on peut opérer à volonté, on entretient ce mouvement dans la direction donnée *; & par l'intermede de la corde qui sert à lier tous les Malades entre eux, il arrive, comme je l'ai dit plus haut, un combat dans chaque individu pour le rétablissement de l'équilibre, du fluide ou mouvement électrique animal.

On resteroit cependant bien du temps autour d'un réservoir magnétique ainsi préparé, que l'on n'en éprouveroit aucun effet sensible, à moins d'avoir une susceptibilité singulière dans les nerfs, ou que l'imagination, portée vers la crainte ou l'espérance au suprême degré, ne produisît des sensations passagères, & souvent imaginaires, aux individus foibles qui y mettroient leur confiance.

---

* Le mouvement une fois imprimé & déterminé vers les pointes ressortantes, on sent qu'il n'est pas besoin dans la journée d'un rechargement nouveau de la part du Magnétiseur, puisque l'action que reçoivent les Malades étant aussi-tôt réagie par eux, cet effet alternatif doit se continuer tant que le réservoir magnétique est entouré.

Mais M. Mesmer fait faire ce qu'il appelle la chaîne à ses malades, & il en occupe un chaînon. Qu'arrive-t-il alors? C'est que le fluide animal, mis de nouveau en action par le Maître, circulant à son tour & réagissant sur le mouvement déjà imprimé au réservoir magnétique, il en résulte un plus grand effet de mouvement dans chaque individu; & ce combat de l'électricité animale pour se mettre en équilibre, peut produire des effets sensibles, & quelquefois l'état *de crise magnétique.*

Le Baquet, sans l'aide d'un Magnétiseur, ne doit donc être regardé que comme un accessoire du traitement magnétique, puisque son effet, fort secondaire, est plutôt d'entretenir un mouvement déjà imprimé, que d'en communiquer un par lui-meme. Autant un individu, déjà remué par l'agent de la NATURE, est dans le cas d'en ressentir des influences salutaires, autant un nouveau malade est souvent éloigné d'y éprouver le plus léger effet.

Mais si-tôt que la *chaîne* commence, il n'y a plus d'imagination qui tienne; elle a beau faire pour ou contre, elle ne peut pas plus empêcher l'électricité animale de chercher à se

mettre en équilibre, que nous ne pouvons empêcher l'électricité artificielle de s'étendre également sur un conducteur quelconque.

Il arrive cependant rarement que la première fois qu'un malade fait la chaîne, l'état de *crise* s'ensuive. Cela vient sans doute de ce que le mouvement animal, dans sa circulation rapide & douce en même temps, glisse au premier moment sur les obstacles, comme fait & feroit toujours l'électricité artificielle. Ce n'est que plus ou moins lentement que le premier, par son analogie directe avec notre systême, finit par agir victorieusement.

Pour faciliter donc, d'une manière plus prompte, la circulation de la partie du fluide universel qui nous est propre, autrement dit l'électricité animale, sur un nouveau malade, il faut que M. Mesmer le TOUCHE. Alors, en raison du pouvoir que la Nature a donné à tous les hommes, & que lui, par son travail sur lui-même, a si bien perfectionné, il communique une impulsion réelle & plus directe au fluide animal, & opère d'autant plus d'effets sur le sujet qu'il touche, que celui-ci a de disposition à être guéri promptement. Cette opération préliminaire est nécessaire, par le pre-

mier effort que cela occaſionne ſur la cauſe du mal, & pour mieux préparer les voies dans le traitement général.

Lors donc que l'on *touche* un malade en *diſpoſition prompte* de guérir, le fluide animal n'eſt pas long-temps ſans joindre ſon effort à celui de la Nature ; & ſouvent, *dès la première fois*, on lui occaſionne une criſe, laquelle, d'après les phénomènes qu'elle préſente, doit s'appeler *criſe magnétique*. C'eſt alors qu'on voit la preuve de la ſimilitude exacte qu'il y a entre l'électricité & le magnétiſme : des effets analogues à l'électricité artificielle, on paſſe à ceux analogues au magnétiſme minéral ; & le tout, au moyen de la ſeule petite partie de mouvement dont nous ſoyons maîtres, j'entends celle qui ſe modifie par nos organes.

M. Thouvenel, en expliquant les phénomènes très-naturels du Sourcier Bléton (phénomènes qu'on ſe refuſe à croire avec autant de tort & d'acharnement que ceux du Magnétiſme animal) (3), donne la dénomination de fluide électrique *nerveux* à la cauſe qui fait agir le *Sourcier*. Cette qualification eſt très-bonne, d'après la manière reçue de s'entendre, & doit être ſynonyme avec celle de

fluide électrique animal, à moins qu'on ne trouve celle-ci meilleure, comme étant moins particularisée : mais il est inutile de s'embarrasser ici de cet objet. Que l'Académie des Sciences adopte seulement l'existence du mouvement continuel dans un fluide universel, & l'Académie Françoise ne tardera pas à classer & dénommer la petite partie qui nous concerne.

Avant de faire aucune application des principes que je viens d'exposer, aux différentes maladies que j'ai eu occasion de traiter, je dois encore dire, à la gloire de M. Thouvenel, qu'après M. Mesmer, je ne sais personne qui, par ses recherches & ses Ecrits, ait donné plus de lumière sur l'existence & les effets du mouvement général : son courage à défendre la cause de Bléton, ou, pour mieux dire, de LA NATURE manifestée par lui, annonce un caractère ferme & estimable ; & l'on ne peut rien de plus satisfaisant sur la similitude des effets électriques & magnétiques, que ses Mémoires physiques & médicaux.

M. Cloquet, Receveur des Gabelles à Soissons, étant venu, comme beaucoup d'autres curieux, examiner les effets surprenans du Magnétisme qui s'opéroient chez moi,

autour d'un *arbre*, ſur plus de deux cents Malades, a écrit, ce printemps, une lettre dans laquelle il a rendu compte de ce qu'il avoit vu. J'ai conſenti à la publication de cette lettre, eſpérant que le Public, ſurpris des détails qu'elle contient, en rechercheroit avec plus d'empreſſement la vérité. L'effet n'a point répondu à mon attente; on a lu cette lettre comme on auroit fait un Conte de Fée: il y a même eu juſqu'à des partiſans zélés du Magnétiſme animal, qui ont écrit, qu'en ajoutant foi à beaucoup d'effets ſurprenans du Magnétiſme, ils ne croyoient cependant pas pour cela tout ce que M. Cloquet racontoit des *Somnanbules* de Buſancy. Les faits détaillés dans cette lettre ſont cependant très-vrais. Je ne connoiſſois pas alors M. Cloquet; & c'étoit la force de la perſuaſion & la vérité qui avoient dicté ſon récit. Que n'y eût-il pas ajouté de plus incroyable encore, s'il eût vu alors ce dont je l'ai rendu témoin depuis!

Un petit nombre de cures, précédées de criſes magnétiques, ſuffiront pour donner l'explication de la théorie que j'ai adoptée: d'après elles, on en pourra conclure la multiplicité de ſcènes dont j'ai été témoin, &

dont les variétés ont ſuivi celle des tempéramens & des maladies des individus que j'ai eu à traiter.

Le printemps paſſé, mon traitement ſe faiſoit autour d'*un arbre :* le mouvement végétal alors venant prêter une force de plus à l'*électricité animale*, il réſultoit de cette action, combinée ſur les individus qui y étoient ſoumis, des effets plus analogues encore à notre ſyſtême, que ceux qui s'obtiennent ordinairement dans les traitemens magnétiques ordinaires. Auſſi, tous les effets & tout le réſultat étoient ils plus doux & plus ſatisfaiſans que dans aucuns traitemens précédens : *aucunes convulſions ;* ou, s'il arrivoit qu'à la première ſenſation quelques Malades éprouvaſſent quelque tremblement, il ſuffiſoit d'un très-léger attouchement de ma part pour les en délivrer *pour toujours.*

Je ne puis m'empêcher, en parlant de mon traitement *Magnético-végétal*, de faire mention d'un ſavant Phyſicien que je ne connois que par des Ouvrages & des découvertes qui lui méritent la reconnoiſſance & l'admiration publique, je veux dire M. *Bertholon*, de l'Académie de Montpellier, qui a ſi bien traité de l'électricité des végétaux,

& nous a fourni des procédés ſi ingénieux pour retirer de l'air *déphlogiſtiqué* de la tranſpiration des feuilles fraîches expoſées au ſoleil. S'il avoit fait un pas de plus *, il auroit vu que cet air *déphlogiſtiqué* étoit préciſément cette partie du *fluide univerſel* modifié dans les végétaux pour former & entretenir leur organiſation ; & que c'étoit-là la ſeule cauſe de l'effet ſalutaire qu'il appercevoit, avec tant de juſteſſe, réſulter de leur communication avec les animaux (4).

Avant M. *Bertholon*, MM. *Prieſtley* & *Ingen-Housz* avoient fait de grandes découvertes en Phyſique.

La connoiſſance des différentes eſpèces d'air, & ſur-tout de l'air *déphlogiſtiqué*, étoit le fruit de leurs travaux. En reconnoiſſant que cet air *déflogiſtiqué* étoit le principe de l'air reſpirable, que les eaux qui en contenoient le plus étoient les plus ſalubres, que ſans cet air il n'y auroit ni *combuſtion*, ni *chaleur*, ni *végétation*, ni *vie* enfin dans la Nature ; comment ſe fait-il qu'ils n'en aient pas conclu qu'il y avoit un fluide

* Je crois que, même ſans le ſecours du Magnétiſme animal, il doit être ſain de ſe raſſembler l'Eté ſous l'ombrage d'un bel arbre, bien expoſé aux rayons du ſoleil.

universel? Avec un peu moins d'amour-propre, des hommes d'autant de génie n'auroient pu s'empêcher de reconnoître que M. Mesmer leur donnoit la vraie cause de tous les effets qu'ils avoient si justement & si affirmativement reconnus. Oui, n'en doutons pas, c'est l'amour-propre seul qui cause toutes nos erreurs; lui seul est la source de la prévention, qui ne devroit jamais exister parmi les hommes; car ce sentiment est aussi contraire à la raison qu'au bonheur.

Enfin, comment tous les Chimistes n'ont-ils pas apperçu ce fluide universel dans cet acide phosphorique, ce phlogistique si nécessaire à admettre, quoiqu'impalpable, & sans lequel le règne minéral n'existeroit pas? La révification des métaux par le phosphore, expérience superbe que l'on doit à M. de Bullion, est peut-être, dans le règne minéral, le *nec plus ultra* de la puissance humaine : à moins de créer, on ne peut imaginer rien de plus beau, puisque c'est emprunter du fluide universel au règne animal, pour le porter au règne minéral. Cette seule expérience prouve, mieux que tous les effets magnétiques, l'existence du fluide universel (5).

En admettant un mouvement continuel

dans un fluide universel remplissant l'espace, quel jour vient nous éclairer ! Les noms *d'air déphlogistiqué*, *d'acide igné*, *d'acide phosphorique*, *déphlogistiqué*, *d'électricité*, *de magnétisme* enfin, n'indiqueront plus que des modifications de mouvement; & forcés de reconnoître en nous celle qui nous est propre, nous allons jouir paisiblement de tous les avantages que cette connoissance nous procure.

Cure d'une fluxion de poitrine, avec point de côté & crachement de sang.

CETTE cure est la première que j'aye entreprise; je puis même dire que c'est à elle à qui je dois, non pas tout-à-fait ma croyance aux effets du Magnétisme animal, mais la confiance dans mes moyens. Le hasard a fait que le Malade dont je vais parler est tombé entre mes bras, au bout de cinq minutes, dans l'état de *somnambulisme* le plus parfait, & tel que jamais je n'en avois vu. J'écrivis dans le temps à ce sujet deux lettres à la Société formée par M. Mesmer, que je vais rapporter. J'étois exalté au dernier point, &

ſingulièrement glorieux de tout mon pouvoir: je n'imaginois pas alors que la cauſe en fût ſi ſimple; &, ſans un retour ſur moi-même, qui me faiſoit bien voir que j'étois loin de la perfection, j'euſſe été tenté, en réfléchiſſant à tout ce que je faiſois de *ſurnaturel*, de me croire favoriſé du Ciel. Je ne me ſuis éclairé depuis, qu'aux dépens de mon amour-propre; & ce ne pourra être ſans le même ſacrifice, que toutes les Académies de l'Europe s'empreſſeront à rendre à M. Meſmer la juſtice qui lui eſt due.

Au Château de Buſancy près Soiſſons, ce 8 Mai 1784.

« Je ne puis tenir, Monſieur, au plaiſir de vous faire part des expériences dont je m'occupe dans ma Terre. Je ſuis d'ailleurs ſi agité moi-même, je puis même dire ſi exalté, que je ſens qu'il me faut du relâche, du repos; & j'eſpère le trouver en écrivant à quelqu'un qui puiſſe m'entendre. Lorſque je blâmois l'enthouſiaſme du Père Hervier, que j'étois loin encore d'en connoître la cauſe! Aujourd'hui je ne l'approuve pas davantage, mais je l'excuſe. Plus de feu, plus de chaleur dans l'imagination que je

n'en ai, peut-être, l'auront maîtrisé; & d'ailleurs l'expérience de personne, avant lui, ne le pouvoit retenir. Puissé-je contribuer, ainsi que ceux qui comme moi s'occuperont du Magnétisme animal, à ramener la tranquillité dans l'esprit de tous les témoins de nos singulières expériences, & cela par notre propre tranquillité! Contenons-nous, faisons, à l'exemple de M. Mesmer, des efforts sur nous-mêmes: & certes il en faut beaucoup, pour ne pas s'exalter au dernier point, en voyant tous les effets *surprenans & salutaires*, qu'un homme, *avec le cœur droit & l'amour du bien*, peut opérer par le Magnétisme animal. J'entre donc en matière, & j'en suis bien pressé.

Après dix jours de *tranquillité* dans ma Terre, sans m'occuper d'autres choses que de mon repos & de mes jardins, j'eus occasion d'entrer chez mon Régisseur. Sa fille souffroit d'un grand mal de dents. Je lui demandai en plaisantant si elle vouloit être guérie: elle y consentit, comme vous pouvez le croire. Je ne l'eus pas magnétisée *dix minutes*, que ses douleurs furent entièrement calmées; elle ne s'en ressent pas depuis.

» La femme de mon Garde fut guérie le

lendemain du même mal, & en aussi peu de temps.

Ces foibles succès me firent essayer d'être utile à un paysan, homme de vingt-trois ans, *alité* depuis quatre jours, par l'effet d'une fluxion de poitrine, avec point de côté & crachement de sang : j'allai donc le voir, c'étoit mardi passé, 4 de ce mois, à huit heures du soir; la fièvre venoit de s'affoiblir. Après l'avoir fait lever, je le magnétisai. Quelle fut ma surprise de voir, au bout d'un demi-quart d'heure, cet homme *s'endormir* paisiblement dans mes bras, sans convulsions ni douleurs ! je poussai la crise; ce qui lui occasionna des vertiges : il parloit, s'occupoit tout haut de ses affaires. Lorsque je jugeois ses idées devoir l'affecter d'une manière désagréable, je les arrêtois & cherchois à lui en inspirer de plus gaies; il ne me falloit pas pour cela faire de grands efforts; alors je le voyois content, imaginant tirer à un prix, danser à une fête, &c.... *Je nourrissois en lui ces idées*, & par-là je le *forçois* à se donner beaucoup de mouvement sur sa chaise, comme pour danser sur un air, qu'en chantant (*mentalement*) je lui faisois répéter tout haut; par ce moyen, j'occasionnai dès ce jour-là au malade *une sueur* abondante. Après une heure de crise, *je l'ap-*

paiſai & ſortis de la chambre. On lui donna à boire, & lui ayant fait porter du pain & du bouillon, je lui fis manger dès le ſoir même une ſoupe; ce qu'il n'avoit pu faire depuis cinq jours: toute la nuit il ne fit qu'un ſomme; & le lendemain, ne ſe ſouvenant plus de ma viſite du ſoir, il m'apprit le meilleur état de ſa ſanté, &c.... Je lui ai donné *deux criſes* mercredi, & jeudi j'ai eu la ſatisfaction de ne lui voir le matin qu'un léger friſſon; chaque jour j'ai fait mettre les pieds dans l'eau au malade, l'eſpace de trois heures, & lui ai donné *deux criſes* par jour. Aujourd'hui ſamedi, le friſſon a été encore moins long qu'à l'ordinaire; ſon appétit ſe ſoutient; ſes nuits ſont bonnes, & la fièvre ſort ſur ſes lèvres; enfin j'ai la ſatisfaction de le voir dans un mieux ſenſible, & j'eſpère que d'ici à trois jours il reprendra ſes ouvrages accoutumés.

Le bien que j'ai opéré ſur ce malade, a enhardi pluſieurs payſans à venir me conſulter. Une femme de vingt-quatre ans, ſouffrant dans le bas-ventre depuis quatorze mois, après une couche difficile, a éprouvé en moins de *ſix minutes* un ſpaſme ſans convulſions ni marques de douleurs apparentes; ſeulement, à l'approche de ma main ſur la partie ſouffrante, je lui

voyois éprouver un léger frémiſſement : voilà déjà deux fois que je lui fais reſſentir les mêmes effets, dont les ſuites ne lui laiſſent ni foibleſſes ni ſouvenir fâcheux.

Un autre jeune homme de dix-ſept ans s'eſt trouvé tourmenté avant-hier par une fièvre très-forte, avec un mal de tête violent : j'ai été le magnétiſer ſur le champ ; je n'ai pu lui procurer aucun ſoulagement de toute la journée, quoique j'y aye fait mes efforts le matin & le ſoir : hier matin j'ai un peu appaiſé ſon mal de tête ; mais ſi-tôt que je l'ai eu quitté, il lui a repris ; enfin hier au ſoir je ſuis parvenu à lui procurer un ſommeil paiſible ; la nuit n'a cependant pas été bonne ; ce matin j'ai produit ſur lui le même effet ſalutaire ; mais il faudroit que je ne le quittaſſe pas ; car ſon mal de tête recommence avec ſon reveil, ſi-tôt que je le quitte.

Afin donc de pouvoir opérer ſur tous ces pauvres gens un effet plus continuel, & en même temps ne pas m'épuiſer de fatigues, j'ai pris le parti de *magnétiſer un arbre*, d'après les procédés que nous a indiqués M. Meſmer ; & après y avoir attaché une corde, j'ai eſſayé ſa vertu ſur mes malades : ce n'eſt qu'hier au ſoir que j'ai fait ma première expérience ; j'y ai

fait venir mon premier malade: ſi-tôt qu'il a eu mis la corde autour de lui, il a regardé l'ARBRE, a dit pour toute parole, avec un air d'étonnement qu'on ne peut rendre: — *Qu'eſt-ce que je vois là?* Enſuite ſa tête s'eſt baiſſée, & il eſt entré en ſomnambuliſme parfait. Au bout d'une heure, je l'ai ramené dans ſa maiſon, *où je lui ai rendu l'uſage de ſes ſens.* Pluſieurs hommes & femmes ſont venus lui dire ce qu'il avoit fait; il leur ſoutient que cela n'eſt pas vrai; que, foible comme il eſt, pouvant à peine marcher dans ſa chambre, il lui ſeroit bien impoſſible de deſcendre ſon eſcalier & d'aller à l'arbre de la fontaine. Je fais taire les queſtioneurs, autant qu'il m'eſt poſſible, pour ne pas fatiguer ſa tête. Aujourd'hui j'ai répété ſur lui la même expérience avec le même ſuccès.

Une fille de vingt-ſix ans, des environs, ayant avec la fièvre depuis neuf mois, des maux de reins, d'eſtomac & de tete continuels, eſt venue, avec toute la dévotion poſſible, me trouver chez mon malade; je l'ai envoyée à mon arbre; j'ai fait la chaîne avec tous deux; elle s'eſt trouvée ſoulagée ſingulièrement de tous ſes maux, à la fièvre près, &c.... Je vous l'avoue, Monſieur, la tête me tourne de plaiſir, en voyant le bien que je fais.

Madame de P***, la compagnie qu'elle a chez elle, mes gens, tout ce qui m'entoure ici, éprouvent un saisissement mêlé d'admiration qu'il est impossible de rendre, & je vous avouerai encore que je crois qu'ils n'éprouvent que la moitié de mes sensations. Sans *mon arbre* qui me repose & qui va me reposer encore davantage, je serois dans une agitation contraire, je crois, à *l'harmonie* de ma santé; j'existe TROP, s'il est possible de se servir de cette expression.

Partie d'une lettre écrite à mon frère.

De Buzancy, le 17 Mai 1784.

« Si vous n'arrivez pas ici, mon cher ami, avant dimanche, vous ne verrez plus mon homme si extraordinaire, car sa santé est rétablie presque entièrement : il vaque à tous ses ouvrages; il m'a dit cependant lui-même, *étant en crise*, qu'il avoit encore besoin d'être *touché*, & m'a indiqué les jours; c'est pour jeudi, samedi, & lundi, la dernière fois, où il m'a prévenu que j'aurois beaucoup de difficulté à en venir à bout, mais qu'il le falloit absolument.

Je continue de faire usage de l'heureux pouvoir que je tiens de M. Mesmer, & je le bénis tous

tous les jours ; car je ſuis bien utile, & j'opère bien des effets ſalutaires ſur tous les malades des environs ; ils affluent autour de mon arbre ; il y en avoit ce matin plus de CENT TRENTE. C'eſt une proceſſion perpétuelle dans le pays ; j'y paſſe deux heures tous les matins : mon arbre eſt le meilleur *baquet* poſſible ; il n'y a pas une feuille qui ne communique de la ſanté ; chacun y éprouve, plus ou moins, de bons effets ; vous ſerez charmé de voir le tableau d'humanité que cela repréſente. Je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne pouvoir pas toucher tout le monde ; mais mon homme, ou, pour mieux dire, *mon intelligence*, me tranquilliſe ; il m'apprend la conduite que je dois tenir : ſuivant lui, il n'eſt pas néceſſaire que je touche tout le monde ; *un regard, un geſte une VOLONTÉ*, c'en eſt aſſez ; & c'eſt un payſan, le plus borné du pays, qui m'apprend cela. *Quand il eſt en criſe*, je ne connois rien de plus *profond*, de plus *prudent*, & de plus *clairvoyant* : j'en ai pluſieurs autres, tant hommes que femmes, qui approchent de ſon état, mais aucun ne l'égale, & cela me fâche ; car *mardi* prochain, adieu mon conſeil, cet homme n'aura plus beſoin d'être *touché* ; & certes aucune curioſité ne m'engagera jamais à me ſervir de

lui ſans le but de ſa ſanté & de ſon bien : ſi vous voulez le voir & l'entendre, arrivez donc au plus tard *dimanche.*

La femme dont j'ai parlé dans ma lettre eſt ſi bien, qu'elle ne veut plus être *touchée*; mais elle a eu cependant *une criſe* aujourd'hui, parce que je ne la crois pas guérie.

Le petit garçon a ſaigné une autre fois du nez; enſuite ſon mal de tête revenant obſtinément, je *l'ai fait ſaigner*; après, mon *Victor*, mon *payſan*, l'a vu étant en criſe; il lui a ordonné un vomitif & une purgation : aujourd'hui il eſt bien, & la fièvre & les maux de tête n'exiſtent plus. La fille avec la fièvre depuis douze ou quatorze mois, ne l'a plus depuis cinq jours, elle ne vient plus que par reconnoiſſance pour l'arbre : c'eſt celle que j'ai mandé dans ma lettre à M. *Bergaſſe* qui étoit venue à l'arbre le jour même de ma lettre.

Adieu, mon cher ami, je vous invite fort à venir partager mon plaiſir & mes peines : quand vous verrez toutes ces bonnes gens autour de mon arbre, leur réſignation, leur courage, les bénédictions qu'ils me donnent, leur tranquillité, vous en ſerez ſurement charmé ».

Autre partie d'une lettre que j'écrivois dans ce temps-là, & dont je n'eusse pas parlé, si l'expérience répétée des mêmes effets ne m'eût intimément persuadé de leur existence (c'est toujours de *Victor* que je parlois).

« C'est avec cet homme simple, ce paysan, homme grand & robuste, âgé de vingt-trois ans, actuellement affaissé par la maladie, ou plutôt par le chagrin, & par cela même plus propre à être remué par l'agent de la Nature; c'est avec cet homme, dis-je, que je m'instruis, que je m'éclaire. Quand il est dans l'état magnétique, ce n'est plus un paysan *niais*, sachant à peine répondre une phrase, c'est un être que je ne sais pas nommer : je n'ai pas besoin de lui parler; je pense devant lui, & il m'entend, me répond. Vient-il quelqu'un dans sa chambre? il le voit, si *je veux*, lui parle, lui dit les choses *que je veux* qu'il lui dise, non pas toujours telles que je les lui *dicte*, mais telles que la vérité l'exige. Quand il veut dire plus que je ne crois prudent qu'on n'en entende; alors *j'arrête ses idées*, *ses phrases* au milieu d'un mot, & je

change ſon *idée* totalement. Vous jugez qu'il eſt impoſſible que cet homme ne ſoit pas ſingulièrement pénétré de reconnoiſſance des ſoins que Madame de P*** & moi lui portons; jamais il n'oſeroit nous en faire part dans ſon état habituel; mais ſi-tôt qu'il eſt *en criſe magnétique*, ſon cœur s'épanche; il voudroit, dit-il, que l'on pût l'ouvrir, pour voir comme il eſt rempli d'amitié & de reconnoiſſance : nous ne pouvons retenir des larmes d'admiration & de ſenſibilité, en entendant la voix de la Nature s'exprimer avec tant de franchiſe; je me plais à le laiſſer ſur ce chapitre, parce que le ſentiment qui l'anime alors ne peut être que ſalutaire. Enfin, Monſieur, pour abréger, vous ſaurez que cet homme a un chagrin intérieur; ce chagrin eſt occaſionné par ſa ſœur avec laquelle il loge, qui lui conteſte une donation à lui faite par ſa mère : cette ſœur eſt la plus méchante femme du canton; elle le fait enrager du matin au ſoir. J'ai ſu tous ces détails-là de lui, ſans qu'il en ait le moindre ſouvenir. J'ai tâché de le pénétrer de l'idée conſolante d'alléger ſes peines, de voir à ſes affaires, & de les éclaircir. Ce matin une femme eſt venue chez lui, comme je le magnétiſois; je voulus qu'il ſût que cette femme étoit là, & qu'elle

avoit de l'amitié pour lui. — Il lui dit bon
jour, après quoi, — « Angélique (lui dit-il),
» oserois-je vous prier de me faire un grand
» plaisir? — Volontiers (je dis à cette femme
» de lui répondre avec autant d'exactitude que
» s'il eût été dans l'état ordinaire). — Mon-
» sieur a des bontés pour moi; il vient me
» voir, prend soin de ma santé; il sait sûrement
» que j'ai bien du chagrin. — Oui, il le sait,
» & il tâchera de l'adoucir. — Ah! que de
» bonté! . . . C'est ma sœur qui le cause, vous
» le savez, Angélique. — Prends patience,
» cela finira bientôt. Angélique? — Eh bien?
» — Je voudrois bien remettre quelque chose
» entre les mains de Monsieur: voulez-vous
» vous charger de le lui porter, car je n'oserois
» jamais prendre cette liberté-là moi-même.
» — Qu'est-ce que c'est? — Vous trouverez
» dans mon armoire, dans tel tiroir, sous (telle
» chose qu'il lui désignoit) un gros papier plié
» de telle manière; c'est une donation de cette
» maison-ci, que m'a faite ma mère entre vifs,
» pour me récompenser des soins que j'ai pris
» d'elle dans sa vieillesse ». Angélique cherche
dans l'armoire, trouve un parchemin tel qu'il
l'avoit indiqué; & le lui montrant, lui demande
si c'est-là ce qu'il veut me faire donner (vous

obſerverez qu'il avoit toujours les yeux fermés, *ce que j'ai ſoin d'entretenir* toujours dans les criſes, afin de ne pas fatiguer la vue); il répond qu'oui; lui recommande bien le ſecret vis-à-vis de ſa ſœur qui ſûrement auroit brûlé ce papier ſi elle l'avoit ſu entre ſes mains, & la preſſe inſtamment de nouveau de me le porter, &c. . . . Je prends cette donation des mains de cette femme; & je ne l'ai pas plutôt dans ma poche, que je vois le viſage de cet homme prendre le caractère de la ſérénité, l'air de la jubilation. Je ſortis quelques minutes après avec les précautions accoutumées, & depuis je ne lui ai pas encore dit ce qu'il avoit fait *.

Je ne vous ferai, Monſieur, aucunes réflexions ſur le trait que vous venez de lire, elles ſe préſenteront en foule à votre eſprit.

---

* Ce n'a été que le lendemain que l'ayant trouvé plus malade que la veille, & d'une triſteſſe affreuſe, & m'ayant dit que la cauſe en venoit de l'inquiétude qu'il avoit de ſa donation qu'il avoit en vain cherchée dans ſon armoire toute la journée; je lui appris l'uſage qu'il en avoit fait: la joie qu'il eut de cette nouvelle, & deux heures paſſées dans l'état magnétique, le remirent entièrement dans le mieux ſenſible où il étoit.

Voilà un homme *forcé* de me donner un papier, le plus précieux effet qu'il poſsède ; & cela, parce que j'ai *bien & fortement déſiré* trouver tous les moyens de le rendre heureux. C'eſt lui-même qui m'en fournit le moyen ; car vous ſaurez que l'acte de ſa mère établit Procureur de ſon fils le porteur même de l'acte. J'ignore ſi l'on *peut vouloir* le mal *auſſi fortement* que le bien. — Si cela eſt, que n'y auroit il pas à craindre des effets du *Magnétiſme animal* entre les mains des *mal-honnêtes gens* (6)?

D'après tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous mander, je penſe qu'il eſt prudent de prendre en conſidération les ſuites de l'aventure détaillée dans ma lettre, & qu'un engagement nouveau nous oblige à n'uſer du grand œuvre (car c'eſt celui-là ſeul qu'à l'avenir, je crois, on doit nommer ainſi) qu'avec la plus grande prudence & modération, & toujours pour le plus grand avantage de la Société. Il n'eſt pas indifférent de répéter cet engagement, & de s'obliger formellement à cela, quelque déſir que l'on puiſſe en avoir d'ailleurs.

La ſolution de cette queſtion; ſavoir ſi *l'on peut vouloir auſſi fortement le mal que le*

bien, ne m'a pas encore été résolue : mon inquiétude sur les suites du pouvoir qu'on acquiert par le Magnétisme animal sur les individus en crises magnétiques, a été augmenté dans ce temps par celle de toutes les personnes instruites de l'aventure détaillée ci-dessus. Tous les plus grands abus, me disoit-on, peuvent être la suite de cet empire que vous acquérez sur vos Malades. Un mal-honnête homme va donc pouvoir pénétrer des secrets, abuser de la confiance de ses amis, & se venger impunément de ses ennemis. Ma seule réponse étoit, que je ne pouvois pas résoudre ce problème par moi-même; car il m'est impossible, disois-je, de vouloir le mal & le bien en même temps : si je veux essayer de m'instruire en faisant des questions indiscrètes, mon cœur les dément nécessairement; & je ne peux rien conclure des réponses qu'on me fait. Il a donc fallu me borner à demander aux Malades (*en crises magnétiques*) leur façon de penser sur cette difficulté : tous m'ont assuré conserver, dans cet état, leur *jugement* & leur *raison*, & m'ont ajouté qu'ils s'appercevroient bien vîte des *mauvaises intentions* qu'on pourroit avoir sur eux ; qu'alors leur santé en *souffriroit*, & que cela les porteroit à se *ré-*

veiller ſur le champ. Je n'oſe pas, malgré cela, ajouter une confiance aveugle à cette ſolution ; & à moins d'expériences multipliées, faites par beaucoup d'autres perſonnes que moi, il me reſtera toujours de l'inquiétude ſur l'abus qu'on pourra faire de la *découverte* la plus bienfaiſante qui exiſte.

Quoi qu'il en ſoit, il en ſeroit de ce moyen comme de la *poudre à canon*, qui, entre les mains des ſcélérats, ſert à l'accompliſſement de leurs complots, & dont on n'a rien à craindre étant maniée par des gens prudens & honnêtes *. Il y aura toujours du moins, dans l'emploi du *Magnétiſme animal*, l'avantage de n'avoir pas à craindre la ſurpriſe : on ne peut être magnétiſé *malgré ſoi ;* & la confiance dans un Magnétiſeur devra toujours être le préliminaire des ſecours que l'on en attendra ».

---

* Voyez la concluſion de ce Mémoire.

Cure de maux d'eſtomac, vomiſſemens & ſuppreſſion depuis ſept ans, à la ſuite d'une fièvre inflammatoire.

La nommée *Catherine Vidron*, lors de mon départ de *Buſancy* vers le 15 Juin 1784, n'étoit pas encore entiérement guérie, comme on peut le voir à l'article 61 *du détail des Cures* que j'avois opérées, & qui ont été imprimées dans ce temps. Je lui avois recommandé de venir à l'*arbre magnetiſé* avec aſſiduité : j'avois lieu d'eſpérer que ſon ſecours ſeul, ſans ma préſence, pouvoit achever ſa guériſon ; puiſqu'il lui ſuffiſoit ſeulement de le *toucher* pour entrer dans l'état de *ſomnambuliſme*, qui caractériſoit ſa *criſe magnétique*. J'avois inſtruit le nommé *Lehogais*, mon Fermier, homme capable de bien obſerver, des moyens de la *faire revenir de cet état* à ſa volonté(7). J'ai appris que, pendant huit jours qu'elle étoit venue ainſi réguliérement à mon arbre, ſa ſanté s'étoit ſoutenue : mais ſe croyant alors entièrement guérie, elle ne vint plus ; *une demi-lieue* de chemin à faire

tous les jours, & le travail qu'exigeoit son service dans une ferme, à l'approche de la moisson, ne lui permettoient pas de se déplacer facilement. Quelle dut être sa surprise, au bout de quelques jours, de voir tous ses maux se renouveler ; *coliques*, *vomissemens*, *foiblesses d'estomac ;* enfin de se retrouver dans son état précédent de souffrance ?

Lehogais prend le parti de la ramener à l'*arbre :* elle y éprouve une de ses *crises* ordinaires, suivie d'un *bien-être* sensible. Cette alternative eut lieu plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin *Lehogais* imagine de suppléer lui-même à la vertu *magnétique de l'arbre.* C'est lui seul qui opère à présent ; & c'est lui que je vais faire parler, ainsi qu'il me l'a raconté.

« Le 28 Septembre de cette année, ne » pouvant plus m'absenter de *ma ferme*, me » dit-il, & voyant le besoin que cette fille » avoit du *Magnétisme*, j'essaye un jour de la » *toucher* : je vous avois vu opérer (8) ; j'avois » réfléchi sur plusieurs choses que vous m'aviez » dites, sur ce que j'avois lu dans une lettre » de M. votre frère à M. *Mesmer*, & sur ce » que je faisois tous les jours pour rendre » *Catherine* à son état naturel, lorsque l'*arbre*

» l'avoit *magnétiſée ;* enfin, Monſieur, je me » trouve perſuadé de l'exiſtence d'un *agent* » *univerſel*, cauſe première de notre exiſtence, » & continuellement agiſſante pour l'entre- » tenir; je comprends la poſſibilité de ren- » forcer en moi cet *agent* quelconque, pour » le porter ſur un autre, &, d'après cela, je » commence à *toucher* cette fille.

» Quelle fut ma ſurpriſe, de la voir, au » bout de *deux minutes*, devenir entre mes » mains dans le même état de *ſomnambuliſme* » où l'*arbre* la mettoit! J'étois pour elle un » véritable *aimant ;* mon doigt ſuffiſoit pour » la *diriger*, la *déplacer*, la *faire s'aſſeoir* où je » voulois, *ſans lui dire un ſeul mot ;* enfin » j'exerçois ſur elle, *à ma volonté*, tous les » phénomènes extraordinaires que je vous » avois vu produire.

» Dès le lendemain de cette *première criſe*, » elle n'eut plus de *vomiſſemens*, & ſe trouva » bien portante. Je continuai donc pendant » pluſieurs jours de la *magnétiſer*, & ce fut » toujours avec le même ſuccès. Je vous » obſerverai cependant qu'elle m'avoua qu'elle » reſſentoit preſque continuellement un *petit* » *point de côté ;* que, ſi-tôt qu'elle ne vomiſſoit » plus, cette douleur ſe faiſoit ſentir; & elle

» m'ajoutoit même que, lorſque vous étiez
» ici & qu'elle alloit à l'*arbre*, elle avoit
» toujours eu cette *douleur de côté*, dont elle
» ne vous avoit pas parlé, parce que, diſoit-
» elle, cette douleur, très-ſupportable, ne
» l'empêchoit ni de travailler, ni d'avoir bon
» appétit.

» Depuis votre départ, il y avoit une
» proceſſion de monde qui venoit dans l'eſ-
» pérance d'être magnétiſé & d'être *touché*
» par vos Médecins (les Malades de mon trai-
» tement). Au bout de quelque temps, l'*arbre*
» devenant déſert, on ſut bientôt que *Cathe-*
» *rine* continuoit *chez moi* de tomber en criſe:
» on y vint. Lorſqu'elle étoit dans cet état,
» je ne faiſois aucune difficulté de la laiſſer
» conſulter : chacun s'en retournoit très-ſatiſ-
» fait de ce qu'elle avoit dit. Son *point de*
» *côté* ne ſe paſſoit cependant pas; mais elle
» ni moi n'y faiſions aucune attention.

» Un jour qu'il étoit venu chez moi une
» Malade de Soiſſons (Mademoiſelle *Rouſſeau*),
» Catherine, *étant en criſe*, me dit de faire
» faire la *chaîne* avec cette Demoiſelle; que
» cela lui feroit du bien. Je fis ce qu'elle
» déſiroit. Au bout d'un moment, *Catherine*
» me dit : Voilà Mademoiſelle *Rouſſeau* qui

» souffre beaucoup, il faut que vous la *touchiez.*
» J'obéis encore; ce qui augmenta les souf-
» frances de la Malade. *Catherine*, qui s'en
» appercevoit fort bien, m'invitoit à conti-
» nuer, en me disant que si je pouvois la
» faire tomber *en crise*, je lui ferois beaucoup
» de bien, & qu'il n'y avoit que ce moyen-là
» pour elle d'être guérie. Je ne savois pas
» trop comment m'y prendre : je le lui de-
» mandai. Alors elle me dit d'aller chercher
» une *bouteille*, & de m'en servir pour *toucher*
» cette Demoiselle : je suivois exactement ses
» conseils. Je prends donc une *bouteille*, &
» m'en sers de la manière dont *Catherine* me
» l'indiquoit. Mademoiselle *Rousseau* en souf-
» froit encore plus; mais ne tomboit point
« *en crise :* Catherine s'en étonnoit. *C'est sin-*
» *gulier*, disoit-elle; elle devroit cependant
» *tomber en crise : voyons ; je veux toucher moi-*
» *même cette bouteille.* Je la laissois faire, &
» examinois avec attention l'effet que cela
» produisoit sur Mademoiselle *Rousseau* : mais
» quelle fut ma frayeur, de voir aussi-tôt
» *Catherine* tomber dans des *convulsions* affreuses!
» Aidé de ma femme & de ma fille, je ne
» pouvois la tenir : cette fille, naturellement
» douce de caractère, dont les crises étoient

» ordinairement si calmes, se débattoit alors
» avec une force surprenante, & faisoit des
» cris effrayans : j'eus beaucoup de peine à
» la calmer; &, trop effrayé de l'effet que
» je lui avois causé, je me promis bien de
» ne la plus *toucher*. Le soir elle fut tranquille,
» & aussi bien portante que de coutume,
» sans même se ressentir d'aucune fatigue de
» l'état où elle avoit été.

» J'espérois que, ne la *touchant* plus, elle
» n'auroit plus de *crise*; mais le lendemain,
» à la même heure, voilà Catherine dans les
» mêmes *convulsions* que la veille; même peine
» pour la faire revenir: enfin, pendant quatre
» jours, cet état s'est renouvelé. Vous jugez,
» Monsieur, quelle étoit mon inquiétude, &
» combien je me reprochois alors d'avoir ha-
» sardé de me servir d'un moyen que je ne
» connoissois qu'imparfaitement ».

Voilà quel fut le récit de *Lehogais*: si ce n'est précisément avec les mêmes termes, c'est exactement le même sens.

Oui, sans doute, dis-je à Lehogais, le seul danger qu'il y ait dans l'usage du Magnétisme, c'est de s'en servir sans en connoître toutes les ressources: votre indiscrétion peut avoir désorganisé cette pauvre fille pour le

reſte de ſes jours. Voilà ces malheureuſes *convulſions* qui ont fait tant de tort à la découverte de M. *Meſmer.* Bien des gens ſe ſont imaginés être fort habiles en les provoquant : chaque jour leur offroit le même tableau ; & l'habitude de le voir, ne le leur rendoit plus effrayant : les guériſons s'enſuivoient rarement ; l'objet étoit ſeulement de donner des *convulſions ;* on ne s'embarraſſoit pas des ſuites : enfin, dis-je à *Lehogais*, où eſt à préſent cette pauvre fille?

« Monſieur, me dit-il, après cinq ou ſix » jours d'une ſituation auſſi violente, elle eſt » revenue dans ſon état précédent de bien » être, à l'exception de la douleur de côté, » qui étoit même plus forte que de coutume : » je ne l'ai pas *touchée* depuis, ainſi que je me » l'étois promis.

» Au bout de quelques jours, la *fièvre tierce* » lui a pris : elle lui a coutinué un mois en- » viron. Voilà à préſent trois ſemaines que la » fièvre l'a quittée, ſans qu'elle ait rien pris « pour la faire paſſer ; &, depuis ce temps, » elle ſe porte à merveille, ſans même ſe » reſſentir de douleur de côté : elle engraiſſe » à vue d'œil, eſt gaie, mange & dort bien : » elle n'eſt pas reconnoiſſable ».

Grâces

Grâces au Ciel, lui dis-je, la Nature eſt venue à votre ſecours; vous avez été plus heureux que ſage; ſans cette bienheureuſe fièvre, *Cathérine* eût peut-être été inguériſſable. Si vous euſſiez été plus inſtruit, lui ajoutai-je, lors de ſa première convulſion, vous euſſiez jeté la *bouteille*, & continuant à *magnétiſer* comme de coutume, vous euſſiez tranquilliſé bien vîte votre malade : en l'abandonnant ainſi à elle-même, vous rendiez nul l'effort que vous aviez fait faire à la Nature; il lui a fallu pluſieurs jours pour ſe remettre au point d'où elle étoit partie, & aucun bien ne s'en eſt enſuivi; voilà l'occaſion où il eût été bon de produire le lendemain la même *convulſion*, en ayant ſoin de ne jamais quitter votre malade ſans la calmer; & peut-être, lui ajoutai-je, au bout de trois *criſes* de cette eſpèce vous l'euſſiez vue auſſi bien guérie qu'elle l'eſt à préſent par le ſecours de la fièvre (9).

Tout Magnétiſeur en général ne ſauroit en effet trop ſe perſuader combien l'état de *convulſions*, abandonné à lui-même, eſt dangereux, à moins d'opérer ſur des *épileptiques*, ſur leſquels le *Magnétiſme animal* n'agit que bien lentement : toutes les fois qu'il ſe rencontre des individus chez qui le *Magnétiſme* produit des *convulſions*, il faut ſe garder de les abandonner à eux-mêmes,

encore plus ſe garder de chercher à augmenter cet état violent ; il faut au contraire faire tous ſes efforts pour *calmer*, & ne jamais quitter ſon malade, que lorſqu'il eſt dans un état certain de tranquillité.

Avant de parler des nouvelles expériences que j'ai faites cet *automne*, je crois néceſſaire de parler de quelques faits épars, qui, pendant mon ſéjour à *Strasbourg*, ont encore augmenté ma conviction aux effets du Magnétiſme animal.

Etant à mon Régiment, je n'avois ni le loiſir ni la volonté de m'occuper de *Magnétiſme.* Cependant, forcé par des circonſtances, il m'a bien fallu quelquefois *magnétiſer* ; & malgré tous les ſarcaſmes, je voyois toujours le ſuccès couronner mes ſoins : il étoit bien difficile que des raiſonnemens puſſent ébranler en moi la conviction que des faits journaliers me procuroient ſans ceſſe.

Je fus invité de *magnétiſer* une femme de cinquante-deux ans, *Catherine Bauz*, du banc de la *Roche* (Terre de M. Dieſtrich *Stadt-meiſter*, de Straſbourg); cette femme étoit ſujette à des maux de nerfs & à des convulſions qui, depuis vingt ans environ, lui prenoient pluſieurs fois par ſemaine : dès que j'eus commencé à la *magnétiſer*, je m'impoſai la loi de ne pas manquer un ſeul jour à paſſer une heure

avec elle. La maladie de ſon mari ne lui a pas permis de reſter plus de trois ſemaines *à Straſbourg*, pendant lequel temps elle n'a eu qu'une ſeule fois des convulſions qui n'ont pas réſiſté *cinq minutes* à l'effet du Magnétiſme. Depuis ſon retour chez elle, j'en ai reçu deux lettres, l'une du 28 août, l'autre du 10 ſeptembre, dépoſées à Soiſſons, par leſquelles elle me confirme ſa guériſon. (Voyez à la fin des Notes.)

Cette femme *s'endormoit* quand je la *touchois*, entendoit tout ce qu'on diſoit, ſans pouvoir parler ni ſans pouvoir ouvrir les yeux, mais n'entroit pas dans l'état de *ſomnambuliſme*.

Pluſieurs fièvres, tant anciennes que nouvelles, ont été guéries avec le même ſuccès.

Mais la maladie la plus ſingulière que le haſard m'ait fait rencontrer à Straſbourg, eſt celle d'un nommé *Nicolas Meninger*, jeune homme de 16 ans : il avoit eu, à l'âge de *ſept mois*, la jambe caſſée ; & depuis le moment qu'il avoit commencé à marcher, ſes parens s'étoient apperçus que, journellement *à neuf heures & demie du ſoir*, ſa jambe ſe *paralyſoit* ; au bout de quelques ~~mois~~ années, le *bras* du même côté éprouvoit la même révolution, & enfin, depuis un an ſa langue ſuivoit les mêmes périodes de *paralyſie* : dès les premiers jours que

je l'ai eu *magnétisé*, ses accidens n'ont point eu lieu *dès ce soir même* ; le lendemain ils n'ont point reparu ; mais n'étant pas revenu chez moi le troisième jour, il s'est retrouvé le soir dans son état précédent. Au bout de trois jours, ses parens, qui avoient vu le bon effet du Magnétisme, se sont déterminés à le faire loger à portée de moi ; ce qui lui a permis de venir tous les jours quatre ou cinq heures dans ma chambre autour d'un *petit réservoir magnétique* que j'avois fait arranger pour lui.

Je suis parti de *Strasbourg* le dix-huitième jour de son traitement, sans qu'*un seul* jour il ait ressenti ses accidens ; j'ignore s'il est guéri actuellement ; j'ai lieu d'en douter, parce que ce jeune homme n'avoit pas encore éprouvé *de crises douloureuses*, qui (je crois) sont nécessaires pour la guérison d'une maladie aussi grave que la sienne. Ce jeune homme avoit à peu près les mêmes *crises* que celles de la femme dont j'ai parlé plus haut, à cela près qu'il n'entendoit aucun bruit lorsqu'il avoit les yeux fermés ; mais il offroit une particularité bien singulière, c'est qu'aussi-tôt que moi-même, ou une autre personne lui touchoit la main, il *se réveilloit* sur le champ. Je n'ai jamais vu, depuis, cet effet se renouveler.

Le Livre de M. *Thouret* parut dans le temps de mon séjour à Strasbourg; c'étoit, à mon avis, un des meilleurs Ouvrages qui eussent paru, soit pour ou contre le *Magnétisme* animal. La tranquillité qui règne dans cet Ouvrage, le caractère de bonne foi que je découvrois dans son Auteur, tout enfin m'engagea à lever le scrupule qu'on a raison d'avoir à se mettre en évidence dans les *Journaux :* j'écrivis une lettre que j'envoyai dans le temps à MM. les *Rédacteurs du Journal de Paris*, avec d'autant plus de confiance, qu'ils avoient annoncé qu'ils recevroient les défenses du *Magnétisme*, que M. *Thouret* venoit d'attaquer si vivement. Ces Messieurs ont répondu à la personne que j'avois chargée de s'informer de ma lettre, qu'ils ne pouvoient l'imprimer; j'ignore quelles ont été leurs raisons : j'avois lieu de penser que ma signature au bas de cette lettre pouvoit tout au plus me donner un ridicule momentané, mais pouvoit en même temps servir de titre à ces *Messieurs* pour ne se pas compromettre. Je ne puis imaginer que leur refus ait été l'effet d'un ordre supérieur. J'avois tâché d'atteindre dans cette lettre à la tranquillité & à l'impartialité de l'Auteur estimable à qui

je répondois, & rien, comme on va le voir, n'étoit fait pour déplaire à qui que ce fût.

A. Srasbourg, le 16 *Août* 1784.

M.

« Je viens de lire l'Ouvrage de M. *Thouret* » ſur le Magnétiſme animal; l'érudition qu'il y » a déployée & la quantité de recherches qu'il » a dû faire pour compléter la tâche à lui im- » poſée par ſa Compagnie, ont dû lui mériter » les éloges & l'approbation qu'il en a reçus; » j'avoue qu'à l'exception de quelques phraſes » un peu perſonnelles contre M. Meſmer, qu'il » eût pu aiſément ne pas ſe permettre, je n'ai » vu moi-même dans ſon Ouvrage qu'une re- » cherche impartiale ſur un objet important, » ainſi que les vues les plus droites pour éclaircir » des faits contre l'évidence deſquels ſa raiſon » ſe refuſe. Par l'extrait de cet Ouvrage qui » vient de paroître dans le Journal du 11 de » ce mois, l'on paroît déſirer que M. Meſmer » réponde à M. Thouret, afin de détruire » les doutes que l'Ouvrage de ce dernier doit » avoir répandus dans ſon eſprit ſur l'exiſtence » du Magnétiſme animal; moi, je crois au

» contraire que M. Mesmer ne doit pas répondre » dans ce moment-ci à l'invitation qui lui est » faite; car avant de chercher à lever des doutes, » il faut être assuré qu'il existoit une croyance » préliminaire, & M. Mesmer sait fort bien » que cette croyance n'a jamais existé parmi les » membres de la Faculté. Vis-à-vis de qui donc » peut-il chercher à combattre des doutes? » Sera-ce vis-à-vis de ses Elèves? Si j'en juge » par moi-même, l'Ouvrage de M. Thouret » n'est pas fait pour ébranler leur conviction : » je dirai même plus; je crois cet Ouvrage » plutôt fait pour affermir leur croyance que » pour la détruire. En effet, que conclure des » recherches de M. Thouret, en lui accordant » que la doctrine de M. Mesmer est la même » dans le fond que celle de *Maxwelle*, *San-* » *tanelly*, *le Pere Kircher*, &c., sinon qu'il a » existé de tout temps une GRANDE VÉRITÉ » que beaucoup de gens successivemment ont » apperçue de loin ou à travers un nuage, que » presque tous, à l'aide de la découverte plus » ou moins grande qu'ils ont faite de cette » vérité, ont cherché à en imposer à leurs con- » temporains par un amour-propre mal placé, » leur ont caché soigneusement le principe de » leur science, & en ont augmenté beaucoup » les effets? Que dis-je? il en est peut-être

» dont tout le crime n'a été qu'un enthou-
» ſiaſme excuſable pour le bien de l'humanité,
» & que la crainte ſeule des abus qui pouvoient
» réſulter de leur connoiſſance répandue indiſ-
» crétement, ont retenus dans le ſilence. Quoi
» qu'il en ſoit, tant que la ſageſſe & la mo-
» deſtie ont dirigé leurs démarches, ils ont
» eu des croyans & des partiſans zélés; mais
» leur ſuccès dans les maladies a dû réveiller
» l'attention des Médecins de leur temps:
» une cauſe auſſi inconnue pour ces Médecins,
» n'a dû leur paroître qu'une *charlatanerie*, ou
» qu'un effet de l'empire des ames fortes ſur les
» imaginations foibles; mettant même à part
» leur intérêt (qu'on peut philoſophiquement
» pourtant compter pour quelque choſe dans
» la conduite des hommes), ils ont dû de bonne
» foi condamner une doctrine qui prêtoit autant
» au merveilleux. Si l'on ajoute à cela l'abus
» qu'ont pu faire dès lors de leur connoiſſance les
» Magnétiſeurs de ce temps-là, la crainte où
» les Gouvernemens devoient être de voir ſe
» renouveler les erreurs de *l'Aſtrologie judi-*
» *ciaire*, *les ſorcelleries*, *divinations*, *les ſchiſmes*
» de toute eſpèce: on ſentira qu'il n'en falloit
» pas davantage pour faire condamner au ſi-
» lence les Inventeurs d'une doctrine qu'on ne
» pouvoit ni apprécier ni deviner, & pour élever

» contre eux une multitude d'incrédules & de » détracteurs. Mais enfin, en ſuppoſant même, » comme je l'ai dit plus haut, que la doctrine » de M. Meſmer ſoit dans le fond la même que » celle des Magnétiſeurs anciens, ainſi que » l'affirme M. Thouret, & ce que M. Meſmer » a ſeul le droit de diſcuter; eſt-il raiſonnable, » dis-je, d'en conclure que, parce qu'on a » condamné dans ce temps-là ce qu'on ne con- » noiſſoit pas, l'on doive condamner de même » dans ce ſiècle-ci ce que l'on ne connoît pas » davantage? On a beau dire que le *Magnétiſme* » *animal* eſt une vieille erreur qu'on cherche » à renouveler; ce n'eſt-là qu'un mot qui ne » doit point arrêter les Philoſophes dans la » recherche de la vérité.

» *Si le principe univerſel eſt d'une ſi grande im-* » *portance dans ſa nature, il devroit être, pour ainſi* » *dire, ſenſible de toutes manières. . . Pourquoi* » *M. Meſmer n'en produit-il quelque apparence de* » *preuve que ſur les malades, & en général ſur le corps* » *vivant?* . . . Comment n'a-t-il pas auſſi ſon » action *ſur d'autres corps phyſiques & même* » *inanimés, &c?* (Recherches & Doutes).

» Cette objection, très-forte en phyſique, » où l'on ne doit croire qu'après des expériences » réitérées, ſera bien vîte anéantie, ſi-tôt que » M. Meſmer aura pris la peine de faire con-

» noître ſa théorie : il n'eſt pas un *Magnétiſeur* » un peu inſtruit qui ne puiſſe y répondre. » Mais il faudroit d'abord lui paſſer, qu'au moins » ſur les malades ce fluide a une action vé- » ritable ; car, ſans cela, comment prouver » qu'il ne peut en avoir de bien réelle dans ce » cas? Je vais, d'après mes lumières acquiſes » de M. Meſmer, vous en fournir la preuve » que je m'en donne à moi-même.

» Le fluide univerſel contribuant à l'exiſtence » de tous les êtres, ſa modification ſeule dans » les organes où il paſſe, conſtitue tel ou » tel être ; dès lors, les corps de même eſ- » pèce & modifiés de la même manière, ſont » ſeuls en droit d'agir avec intenſité les uns » ſur les autres ; nous en voyons chaque » jour la preuve ; ſans cela les règnes & les » races ſe mêleroient & n'offriroient plus qu'un » cahos, dont nous ne pouvons nous faire » d'idée. Si donc c'eſt par ce fluide univerſel » mis en action (paſſez-moi ce mot) que doi- » vent s'opérer les effets appelés du Magné- » tiſme animal ; nous devons croire qu'entre » les divers corps homogènes, il a naturelle- » ment une action toujours déterminée. C'eſt » par ce principe que ſe *marient* les arbres entre » eux, que les pierres *s'aglumélent*, que les » métaux ſe *combinent*, que les animaux s'*ac-*

» *couplent*, & c'eſt par ce même principe que
» les hommes ont, de plus que les autres êtres,
» la faculté de ſe *magnétiſer*. Si vous n'admettez
» pas cette première donnée, ce que je vais
» dire ne vous paroîtra qu'une illuſion. Qu'ar-
» rivera-t-il donc entre deux hommes égale-
» ment ſains, c'eſt-à-dire, égalemenr modifiés,
» ſuivant leur conſtitution, de ce fluide uni-
» verſel, ſans la poſſeſſion duquel ils n'exiſte-
» roient pas? Ce qui arriveroit entre deux vaſes
» inégaux, remplis d'eau, qu'on joindroit en-
» ſemble; l'eau ſe joueroit dans l'un & l'autre
» vaſe, ſans qu'il s'enſuivît la moindre altération
» dans la capacité entière; c'eſt à peu près la
» comparaiſon de ce qui doit arriver entre deux
» hommes également ſains. Mais ſuppoſons à
» préſent ces deux vaſes mis l'un à côté de
» l'autre, le premier totalement rempli, &
» l'autre aux trois quarts (je les ſuppoſe de
» même hauteur, ſans avoir la même capacité),
» &, ſi l'on veut, remplis de tubes de diffé-
» rens calibres. Un réſervoir entretient conti-
» nuellement le plein du premier vaſe par une
» ouverture libre que rien ne veut obſtruer,
» tandis que l'autre, ſemblable à ces fontaines
» intermittentes, n'ayant qu'une communi-
» cation imparfaite avec le réſervoir commun,

» éprouve des altérations ſucceſſives & marquées : que je faſſe communiquer ces deux vaſes enſemble, l'eau reprendra bientôt ſon niveau dans le ſecond, ſans que pour cela le premier en ſoit altéré.

» Le premier vaſe eſt l'homme ſain, le ſecond eſt l'homme malade : ſi vous demandez la preuve de ce que j'avance, je vous dirai : *Venez chez moi ; voyez des malades reprendre leur force & leur ſanté première* ; bien plus, je vous donnerai des expériences *momentanées*, ſi vous ne vous contentez pas des guériſons, qu'on peut toujours attribuer à ce mot de haſard, qui ne ſignifie cependant rien. En voici une, entre autres, fort extraordinaire dont j'ai été témoin, & qui m'a autant étonné que vous pourrez l'être en en liſant le récit.

» J'avois déjà mis deux fois en criſe magnétique un homme de trente-trois ans, nommé *Louis Segar*, de la paroiſſe de *Luy*, près Soiſſons (je n'entends pas par *criſe* un état *convulſif* ni déſordonné ; j'entends au contraire un état *de ſommeil phyſique*, dont la vue ſeule peut donner une idée : je redoute autant que perſonne l'état de *convulſions*, & crois que le véritable but d'un Magnétiſeur doit être de les faire ceſſer, quand elles exiſtent).

» Cet homme fort & robuste, d'une taille de » cinq pieds huit pouces, avoit une *fièvre* » *quarte* invétérée & qui résistoit d'abord à » l'effet du *Magnétisme :* je voulus savoir un » jour ce que pensoit de lui un autre malade » *en crise*; je pris, sans réfléchir, un *jeune Pos-* » *tillon* de la Poste de *Braine*, arrivé seulement » à mon traitement *de la veille*, & qui venoit » pour la premiere fois de tomber dans cet » état heureux de *crise magnétique*; je dis à ce » jeune homme de *toucher* Louis *Segar* qui étoit » dans l'état naturel. Ce jeune homme m'obéit » sur le champ; mais, loin de me parler & de » répondre aux questions que je lui faisois, il » s'obstinoit à garder le silence, & touchoit tou- » jours son malade. Enfin, après quatre mi- » nutes, il dit très-haut & d'un ton très- » brusque : *Eh! je ne vous trouve point de mal*; » au meme instant il ouvre les yeux, & de l'air » le plus étonné, il continue : *Ah! me voilà* » *reveillé*; *où suis-je ici?* Cette scène, la pre- » mière que je voyois de ce genre, me surprit » beaucoup & m'amusa de même. *Louis Segar* » n'avoit rien éprouvé, & cependant ce jeune » homme s'étoit débarrassé de la cause de sa » *crise* d'une manière subite, sans que j'y eusse » contribué en rien.

» Ce fait, Monsieur, est très-vrai, puisque » je peux l'attester : il est de nature à intéresser les Physiciens ; ils y verront un rapport » bien sensible avec les effets de l'*électricité* » dans le déchargement de la bouteille de » *Leyde :* c'est le seul de cette nature que j'aye » obtenu. Je pourrois, d'ailleurs, vous citer » une infinité de traits d'un autre genre, plus » surprenans encore, mais qui, faute de pouvoir être comparés aux effets physiques déjà » connus, ne feroient pas aisément crus : s'il » faut de premières données pour croire les » choses dont on n'a aucune idée, il en faut » aussi plus que je n'en ai pour mettre au jour » les expériences que j'ai faites, & pour » me flatter de pouvoir convaincre de leur » réalité.

» Je n'ajouterai qu'un mot au sujet de » deux expériences que rapporte M. *Thouret*, » & qu'il croit à tort une suite des effets du » Magnétisme animal, je veux dire celle de » l'*épée* qui tourne sur *deux doigts*, & celle de » la *bague* suspendue à un fil dans l'intérieur » d'un gobelet. Ce ne sont pas des Elèves » instruits de M. Mesmer qui puissent rapporter ces expériences pour appuyer sa » doctrine. Ceux qui de bonne foi assure-

» roient que ces deux ſubtilités ſont produites » par l'effet du Magnétiſme animal, ſeroient » dans l'erreur, & n'auroient pas de cet agent » une connoiſſance approfondie. Ce que je » puis vous aſſurer, c'eſt que jamais M. Meſ- » mer ne m'en a parlé, & que de pareilles » balivernes ne ſont point faites pour l'occuper » ſérieuſement.

» J'eſpère, Monſieur, que cette lettre peut » répondre en partie aux objections de » M. Thouret : puiſſe-t-il rechercher de bonne » foi les cauſes du Magnétiſme animal, en » examiner, ſans prévention, les effets, & » ramener enſuite, par un nouveau *rapport* » *fidèle* de ſes obſervations, une Compagnie » dont il a la confiance, & entre les mains » de laquelle la connoiſſance du *Magnétiſme* » *animal* devroit être dépoſée, pour tendre à » ſa perfection & parvenir à ſa plus grande » utilité ! C'eſt-là le vœu bien ardent que » je fais. Les membres d'une Compagnie » dont l'exiſtence n'eſt appuyée que ſur la » confiance publique, qui, par devoir & par » intérêt, doivent chercher continuellement » à s'en rendre dignes, n'abuſeront jamais » d'un moyen qui leur ſera confié pour la » conſervation des hommes. Les torts d'un

» ſeul d'entre eux ſeroient bientôt punis par
» le Corps entier ; mais deux cents individus
» iſolés, quoique tous honnêtes & délicats,
» n'ont pas le même droit à la confiance
» publique. Qu'un ſeul abuſe de l'empire que
» peuvent lui donner ſes connoiſſances en
» Magnétiſme, le tort en retombera toujours
» ſur la doctrine, & éloignera la confiance.
» Je ſens trop le prix de la *decouverte* de
» M. Meſmer, & l'utilité dont elle peut être
» aux hommes, pour ne pas déſirer d'en voir
» aſſeoir les fondemens d'une manière ſo-
» lide ; & ce ne peut être que lorſque les fautes
» des *Magnétiſeurs* ne retomberont pas ſur le
» *Magnétiſme.*

» Mais qu'on ne craigne pas tant qu'on
» voudroit le faire penſer les abus de ce
» Magnétiſme. Tout homme qui s'y livrera
» avec une eſpèce de ſuite, éprouvera des
» jouiſſances ſi pures & ſi peu connues, à
» ſoulager ſes ſemblables & à leur faire du
» bien, qu'il ne lui viendra jamais dans la
» tête de manquer à la délicateſſe envers eux ;
» *car il agiroit alors contre lui-même*.... C'eſt
» dans la vue de réaliſer cet axiome écrit
» dans le cœur de tous les hommes, que *faire*
» *le bien rend heureux*, que la doctrine du

» Magnétiſme

» Magnétiſme animal doit être embraſſée avec
» ardeur par tous les honnêtes gens, à qui
» elle préſente, ſous tous les rapports moraux
» & phyſiques, la perſpective du bonheur ».

Surdité depuis dix ans.

Le nommé *Henri-Joſeph-Claude Joly*, Bourgeois de Dormans, âgé de *dix-neuf ans*, avoit eu, à l'âge de neuf ans, une maladie aiguë avec tranſport au cerveau : à la ſuite de cette maladie, il lui étoit reſté une *dureté d'oreille* aſſez forte. Il alla étudier au Collége de Louis le Grand, à Paris, à l'âge de onze ans : ſon incommodité ne l'empêcha pas de continuer ſes études juſqu'à la *Rhétorique*. Mais alors, devenu de plus en plus *ſourd*, il fut obligé de quitter & de revenir chez lui. Il y avoit près de deux ans qu'il étoit de retour de Paris, quand il eſt venu me trouver le 13 Octobre de cette année 1784. Il eſt reſté à mon traitement ſept jours, & eſt parti le huitième *entiérement guéri*, & entendant ſi parfaitement bien, que quelque bas qu'on pût lui parler, il imaginoit qu'on lui crioit encore aux oreilles.

Dès la seconde fois que j'ai *touché* ce Malade, il s'est endormi, ou, pour mieux dire, il est tombé dans l'état *de somnambulisme* : c'étoit le Jeudi matin 14. Après deux heures de tranquillité dans cet état, il se réveilla sans ma participation : le soir, je lui procurai la même crise, dont je fus obligé de le tirer. Sa surprise étoit très grande en revenant à lui, de voir qu'il *s'étoit endormi* : il ne pouvoit concevoir que cela fût, disant, « qu'il dormoit fort bien toutes les nuits, » & qu'il n'y avoit aucune raison pour qu'il » s'endormît ». Il étoit très-incrédule aux effets du Magnétisme, comme on va le voir, & n'étoit, pour ainsi dire, venu que comme curieux. Le lendemain, *Vendredi*, il eut cependant deux *crises* de *somnambulisme* comme la *veille*, suivies du même défaut de mémoire & de la même incrédulité. Le lendemain, *Samedi*, je le trouvai, en arrivant au traitement, entortillé de *cordes* & *lié à sa chaise* d'une manière incroyable : il me dit qu'il l'avoit fait ainsi, afin de voir si véritablement il s'*endormoit*, & que, si cela lui arrivoit, il espéroit au moins que je ne le ferois pas *changer de place* sans sa participation, & qu'il se *réveilleroit* sûrement en le détachant.

Quand ce vint ſon tour d'être *touché*, je lui conſeillai de tenir ferme, & de faire tous ſes efforts pour s'empêcher d'être ſurpris comme les autres fois ; qu'au moins je le priois de m'inſtruire de ce qu'il éprouvoit & du moment où il ſe ſentiroit *envie de dormir*. Il me le promit : mais, au bout de trois minutes, il ne put que me dire : *Voilà mes yeux qui ſe troublent*. Et preſque auſſi-tôt après : *Me voilà parti*. En effet, je le regarde, & je le vois dans l'état de *ſomnambuliſme*. Il n'y fut pas plutôt, que je lui FIS détacher toutes ſes cordes *lui-même*. Je ne pouvois m'empêcher de rire, de voir toutes les peines qu'il ſe donnoit pour défaire les nœuds qu'il avoit faits : il n'y employa que cinq à ſix minutes, tant il ſe dépêchoit. Je ſuis ſûr que tout autre y eût employé le double du temps, & n'en fût peut-être pas venu à bout. Je le *fis* aſſeoir enſuite ſur une autre chaiſe, où je le laiſſai ainſi l'eſpace de deux heures environ. Quand, au bout de ce temps, je *l'eus remis dans ſon état naturel*, ſon premier mot fut de dire : « On a ſûrement coupé les cordes : oh ! c'eſt » incompréhenſible » ! & de courir tout de ſuite à ſa première place & d'examiner toutes les cordes. Quand il les eut vues tout

entières, il resta stupéfait : *Comment cela s'est-il pu faire?* répétoit-il sans cesse, *je ne puis comprendre cela.* Cependant, l'après-dinée, il sentoit, étant dans l'*état naturel*, une grande pesanteur à la tête; ce qui ne le disposoit pas plus que de raison à la confiance dans mon remède. Il eut *deux crises* dans la journée: dans celle du soir, il commença à me parler & à m'instruire de sa maladie. « Monsieur, » me dit-il, *j'ai un dépôt dans la tête;* il me » faudra beaucoup souffrir pour le rendre. » S'il descend dans la gorge, je creverai; » mais s'il sort par le nez, je guérirai, & » ne serai plus *sourd.* Je ne puis pas encore » vous répondre de la voie qu'il prendra; » je ne suis pas assez avancé pour cela ».

Dans la même *crise* du Samedi soir, je lui bandai les yeux, pour savoir si, de cette manière, j'agirois aussi efficacement sur lui: c'étoit la même chose. Je le *fis* écrire les yeux bandés. Voici ce qu'il écrivit sous ma dictée.

« Je me suis détaché moi-même, m'étant » lié à ma chaise, de crainte qu'on ne m'en- » dormît malgré moi : j'écris ceci, les yeux » bandés, en crise magnétique.

» *Ce* 15 *Octobre* 1784. JOLY ».

Après quoi je lui débandai les yeux, & lui dictai :

« J'écris ceci sans avoir les yeux bandés,
» & je n'en écris pas mieux : ainsi, autant
» vaudroit-il que l'on ne me les eût pas dé-
» bandés ».

La vue de son écriture, à son réveil, lui causa une surprise extrême : il disoit que sûrement on lui avoit tenu la main : malgré tous les témoins qui lui assuroient le contraire, il ne pouvoit se le persuader.

Le Dimanche matin, n'étant pas plus convaincu, ni plus confiant que les autres jours, il imagina un expédient fort original pour s'empêcher de dormir ; c'étoit de se piquer la main avec une épingle pendant que je le *touchois*. Je ne pouvois m'empêcher de rire & de m'arrêter. Alors il me disoit : « Ah ! pour
» aujourd'hui, vous avez beau faire ; je
» me fais bien du mal, mais au moins je *ne*
» *m'endors point* ». Cependant je tâche de reprendre mon sérieux, & de ne plus prendre garde à ses gestes. Un moment après, j'entends l'*épingle* tomber ; & le voilà de nouveau dans *la crise accoutumée. Je le réveillai* ce jour-là dans mon cabriolet, après lui avoir fait faire un tour de promenade. Nouvelle surprise,

comme on peut bien le croire, de ſa part, Mais humilié cependant de ſe voir ainſi MAÎTRISÉ, il ne renonça pas encore à de nouveaux expédiens pour vaincre l'empire que j'avois ſur lui.

Dans la *criſe* du ſoir, il me parla ainſi de ſa guériſon : « Je ſens mon *dépôt* qui ſe par-» tage, me dit-il; je le rendrai par le *nez* en » deux fois, dont demain matin une partie, » & l'autre partie plus tard; mais je ne puis » encore en prévoir le jour ».

Le Lundi, étant allé à Soiſſons, il m'apprit, à ſon retour, que s'étant trouvé foible ſur la route, il étoit deſcendu de cheval, & avoit rendu *par le nez* gros comme un œuf de matière blanchâtre. C'étoit la partie du *dépôt* qu'il avoit prédit la veille devoir ſortir : il n'eut de *criſe* ce jour-là que le ſoir.

Le lendemain, Mardi, j'eus encore une nouvelle ſcène fort plaiſante. En entrant dans la chambre de mon traitement, je vis tous mes Malades dans une gaieté ſingulière. Je m'informe du ſujet de leurs éclats de rire. C'étoit M. *Joly*, qui avoit imaginé de faire faire *deux cercles de fer* au Maréchal du Village, avec leſquels il s'étoit fait attacher par

lui les *deux jambes* au pied de ſa chaiſe: *des cloux* bien rivés, enfoncés dans le bois, faiſoient, qu'à moins de limer les bandes de fer ou les cloux, il étoit impoſſible de le détacher. Il ne doutoit plus, alors, que je ne puſſe l'*endormir ;* mais ſon eſpérance étoit qu'au moins il ſe *réveilleroit* au bruit qu'on feroit pour *limer* les bandes de fer qu'il avoit aux pieds, ajoutant même que, pour peu qu'on s'y prît mal-adroitement, on lui *limeroit* la peau, & que la douleur alors le *réveilleroit* néceſſairement. Beaucoup de perſonnes venues ce jour-là à *Buſancy* furent témoins du bruit que l'on fit & de la gêne qu'on lui occaſionna pour lui *limer* ſes attaches, ſans que pour cela il donnât le moindre ſigne de réveil: les mêmes témoins lui entendirent même prédire *que ſa guériſon auroit lieu le Jeudi au ſoir.*

J'eſpérois ce jour-là que ſon *réveil* ſeroit auſſi calme que les autres jours. En revenant à lui, il me dit qu'il avoit un mal de tête plus violent que de coutume ; mais je n'y pris pas garde, & le renvoyai à ſon auberge: il étoit alors ſept heures du ſoir. Vers les huit heures, on vient me dire qu'on a entendu des ſoupirs & des plaintes dans mon parc, & qu'étant accouru au bruit, on avoit trouvé

qui ne m'ont pas permis de les nommer

M. *Joly* étendu par terre, étouffant & râlant comme un homme qui va mourir : on ne pouvoit le *toucher* ſans augmenter ſes ſouffrances. Je vais le chercher, l'amène bien vîte au Château, & après lui avoir fait avaler un verre d'eau *, j'appaiſe *ſes convulſions*, & le remets dans l'état de criſe calme où mon attouchement le mettoit ordinairement; après quoi je l'étendis ſur un canapé pour le repoſer. Après un quart d'heure dans cette tranquillité, moi écrivant auprès de la cheminée (& ne penſant plus à lui), il m'appelle ; ce que jamais il n'avoit fait. Qu'y a-t-il, lui répondis-je ? « Vous avez bien fait, me dit-il, » de me donner *un verre d'eau ;* trois minutes » plus tard je n'aurois plus eu beſoin de » rien, j'aurois été étouffé ».

Après l'avoir fait ſouper, *ſans l'ôter de criſe*, je l'ai conduit dans une chambre où je lui ai dit de ſe coucher; ce qu'il a fait comme s'il eût été dans *ſon état naturel.* A le voir *faire ſes prières*, *ſouffler la lumière*, *arranger ſes habits* ſur ſon lit, excepté enfin d'avoir les yeux fermés & de ne pas parler, on n'eût

---

* L'eau que je donne aux Malades dans le traitement eſt toujours magnétiſée.

pu croire que ce jeune homme ne fût pas dans ſon état habituel. Quand il fut couché, il me dit qu'il étoit bien, & qu'il alloit dormir. Je lui dis de m'attendre le lendemain, & de ne pas ſe lever ſans moi. Il me répondit que c'étoit à lui à me venir trouver, & qu'il ſe leveroit ſi-tôt qu'il feroit jour. Je fis coucher, par précaution, un homme dans ſa chambre : ce ſoin étoit inutile; car le Malade ne remua pas de la nuit.

Le lendemain matin, Mercredi, étant monté chez lui ſur les huit heures, je le trouvai tout habillé & aſſis tranquillement auprès de ſon lit, toujours dans le *même état de ſomnambuliſme :* je le fis deſcendre dans ma chambre, où il m'apprit qu'il avoit très-bien dormi. Sur les nouvelles que je lui demandai de ſa ſanté (car je me plaiſois à lui faire répéter ſes *prédictions* ſur ſa guériſon), il me répéta que c'étoit toujours *Jeudi* ſoir qu'il rendroit ſon *dépôt par le nez;* mais que d'ici là il avoit beaucoup à ſouffrir. Je lui demandai de quel genre de ſouffrances il vouloit parler? « Ce ſera, dit-il, des ſouffrances pa-
» reilles à celles d'hier : d'ici à demain ſoir,
» je preſſens que toutes les deux heures
« j'aurai un accès violent d'étouffemens : je ne

» ſuis pas éloigné du premier ». En effet, à neuf heures ſonnantes, je le vois ſe roidir; je vois ſes yeux ſe tourner, ſa gorge s'enfler, & le voilà dans le même état convulſif que la veille. Il m'avoit trop bien appris que l'*eau* lui étoit néceſſaire, pour ne pas employer ce moyen pour le calmer: il la buvoit avec une avidité ſingulière. Cette *criſe* dura à peu près cinq minutes; après quoi je le vis auſſi tranquille qu'auparavant.

Dans cet état, il me demanda de quoi écrire une lettre à ſon père : il vouloit, diſoit il, que l'on fît des perquiſitions ſur un de ſes amis, qui, étant venu au traitement avec lui, l'avoit quitté fort bruſquement ſans ma permiſſion. Sa lettre fut courte, mais aſſez bien écrite & bien dictée. Ce n'a été qu'à ſon retour chez lui qu'il a eu connoiſſance de cette lettre (écrite cependant & cachetée par lui-même). Je profitai de la même occaſion pour donner des nouvelles à ſon père, & annoncer à ce dernier la guériſon de ſon fils pour le ſoir du *lendemain*.

Cette lettre écrite, je ſortis pour ordonner qu'on apportât à déjeuner à mon Malade. Je fus enſuite conter ce qui venoit de ſe paſſer : j'en parlois encore, quand une femme de

chambre, regardant par la fenêtre, me dit: Mais, Monſieur, *Joly* eſt donc éveillé, car le voilà qui deſcend dans le jardin. En effet, j'ouvre la fenêtre, & je le queſtionne. Il me répond, « qu'il venoit d'être fort étonné, en « s'*éveillant*, de ſe trouver tout ſeul dans ma » chambre auprès d'un bon feu; qu'il ne » ſavoit pas qui l'avoit mené là; qu'il ſe » ſentoit beaucoup d'appétit, & qu'il alloit » commander à déjeûner à ſon auberge ». Sur les queſtions que je lui fais ſur ſes ſouffrances paſſées, il me répond, « qu'il a bien ſouve- » nance de n'avoir pu gagner le Village & » de s'être trouvé foible dans les charmilles, » mais que depuis il *ignoroit ce qui s'étoit paſſé* ». Comme je ſavois mieux que lui, par ſes *prédictions*, ce qui devoit lui arriver à onze heures, je lui recommandai de revenir avant ce temps ſe mettre au traitement. Il me le promit, & je le laiſſai aller.

De retour à dix heures & demie, je lui fais faire *la chaîne*, avec les autres Malades, autour du *réſervoir magnétique*. Il n'en falloit plus davantage alors pour agir ſur lui avec efficacité. A onze heures juſtes, *ſa criſe convulſive* lui prend, comme il l'avoit annoncé, & toute la journée il en eut de

ſemblables, de deux heures en deux heures, ſans jamais ſortir de l'état de *ſomnambuliſme*. Après la *criſe* de cinq heures du ſoir, il ſe réveilla cependant tout ſeul, comme il avoit fait le matin. Il ſe trouvoit un ſi grand mal de tête, qu'il ne vouloit pas ſe remettre au traitement. Je ne l'y forçai pas, & le laiſſai ſe promener, ſans cependant le perdre de vue. A ſept heures, ſans qu'il y ait eu aucun préliminaire de ma part, ſa *criſe* convulſive lui prend, comme il étoit à cauſer dans une chambre voiſine de celle du traitement. J'accours, je le calme comme à l'ordinaire, & l'état de *ſomnambuliſme* s'enſuit. Il eut encore ce jour-là deux accès, ſavoir, un à neuf heures, & l'autre à onze, après avoir fort bien ſoupé; car jamais l'appétit ne lui manquoit: &, quoique dans l'*état magnétique*, il ſavoit fort bien demander à manger.

Je m'apprêtois à ne pas dormir de la nuit, afin de ſuivre avec exactitude les détails d'une cure auſſi extraordinaire, & d'ailleurs pour ne pas l'abandonner lui-même dans ſes accès violens d'étouffemens, qui, ſans l'eſpérance qu'il me donnoit lui-même de la fin de ſes tourmens, m'auroient chaque fois fait craindre pour ſa vie. Il s'apperçut apparem-

ment de mes inquiétudes pour la nuit; car il me dit que je pouvois dormir tranquillement; qu'il falloit le faire coucher, & que le repos qu'il alloit prendre empêcheroit ses *crises convulsives* de se manifester; qu'enfin il n'en auroit pas avant *sept heures du matin.* Je ne pouvois cependant pas assez ajouter foi à cette prédiction, pour l'éloigner de moi pendant la nuit. En conséquence, je le fis coucher dans ma chambre. Etant dans son lit, il me répéta encore qu'il alloit dormir tranquillement; que je pouvois en aller faire autant jusqu'au *lendemain sept heures.* Il me forçoit à la confiance par son ton d'assurance. En effet, je me couchai, & ne fus pas réveillé de la nuit.

Mais le *lendemain* matin, j'entends, étant encore endormi, un bruit sourd, des plaintes, & comme si quelqu'un se débattoit par terre. Je saute vîte en bas de mon lit, & je vois mon Malade tout habillé, étendu sur le plancher, la face contre terre, étouffant & râlant comme la veille. Aussi-tôt je cours chercher *un verre d'eau*, & tâche de le relever. Quand il fut calme, je regarde à ma montre, & vois *SEPT HEURES dix minutes;* ce qui me donna à penser que le pauvre malheureux

avoit souffert quelques minutes avant de me réveiller. A *neuf heures* même crise ; après quoi, *même réveil naturel* que la veille, & même empressement de courir au village pour déjeûner. Il n'eut pas cette fois l'attention de revenir avant *onze heures ;* de sorte que son accès lui prit comme il finissoit de déjeûner. Il fallut venir me chercher ; ce qui (vu le chemin que j'avois à faire) lui occasionna cette fois une *crise* plus longue que de coutume.

Revenu au château dans l'état de *somnambulisme*, je voulus le mettre au traitement; mais il me dit qu'il y souffroit trop, que l'effet étoit trop violent pour lui, & qu'il n'avoit plus besoin de ce secours jusqu'à sa parfaite guérison, *qui s'opéreroit ce soir même.* Il dîna ce jour-là à table avec nous, Madame la Marquise de ***, qui étoit arrivée de la veille, ayant bien voulu le permettre. Après son *accès de trois heures*, il se *réveilla naturellement*, & alla jouer une partie de *tamis*. Comme il se sentoit la tête très-lourde, il s'imaginoit que l'exercice la lui dégageroit; car il étoit bien loin d'imaginer alors être aussi près de sa guérison parfaite. Il m'a dit depuis, qu'il se seroit trouvé très heureux dans ce moment-

là de reſter avec ſa *ſurdité*, pourvu qu'on eût pu lui ôter le *mal de tête* violent qui l'accabloit. Je le voyois ſe donner du mouvement avec d'autant plus de plaiſir, qu'il m'avoit *dit* le matin (dans l'*état magnétique*), qu'il guériroit de meilleure heure ſi je le fatiguois & ſi je lui faiſois faire beaucoup d'exercice. En conſéquence, je l'avois laiſſé me ſuivre toute la journée comme mon ombre, & quelquefois même l'avois fait courir & ſauter, pour obéir à ſes *indications.*

Cependant il étoit *cinq heures & demie* paſſées, & la *criſe ordinaire* n'arrivoit pas; ce qui m'étonnoit : la partie de *balle* l'attachoit beaucoup; & quoique je lui euſſe fait dire pluſieurs fois de venir au traitement, il n'en tenoit compte : je lui criai enfin moi-même de revenir, & il m'obéit. Il ne fut pas plutôt arrivé près de moi, que je n'eus que le temps de le prendre dans mes bras, de l'aſſeoir ſur une pierre, & *ſa criſe convulſive* de ſuivre les procédés accoutumés.

Revenu dans l'*état magnétique*, je lui demandai de ſes nouvelles, en lui obſervant que *le ſoir* approchoit où il m'avoit annoncé *ſa guériſon :* à quoi il me répondit, qu'il n'avoit

plus qu'*une ou deux crises* à avoir; qu'il ne pouvoit assurer si ce seroit après la *première* ou après la *seconde* qu'il rendroit *son dépôt;* mais que cela ne passeroit pas la *deuxième.* Afin de ne le pas quitter, je le fis asseoir auprès du feu dans la chambre du traitement.

Sur les *sept heures & demie*, voilà sa *crise convulsive* qui le prend: mais loin d'être aussi violente que les autres, je le vois s'affoiblir considérablement. J'étois dans une inquiétude extrême, d'autant qu'il me dit: *Monsieur...*, *voilà que je perds mes forces...; je ne puis plus pousser ma crise..; c'est la fin...* Et il s'arrêtoit, ne pouvant presque pas parler. *Eh bien*, lui dis-je tout alarmé, *que signifie cela? Seriez-vous plus mal?* Alors, d'une voix entrecoupée, il me dit: *C'est l'annonce.... de ma.... guérison.... prochaine...: je ne puis marcher...: il me faut porter sur un lit..: je serai mieux... quand j'aurai la tête reposée....* Je le fais en effet porter, car il ne pouvoit se soutenir: un moment après qu'il fut sur le lit, il se réveille & se trouve étonné, comme à l'ordinaire, de sa position: il ne pouvoit revenir sur-tout de l'excès de foiblesse où il étoit. Un quart-d'heure s'étant passé ainsi, il me dit

dit qu'il se sentoit envie de dormir, & qu'il désiroit qu'on le laissât reposer. Je fais retirer tout le monde, & nous allons dans une chambre attenante à la sienne, d'où nous pouvions entendre le moindre bruit qu'il feroit. Il resta ainsi tranquille environ trois quarts-d'heure : au bout de ce temps, quelqu'un ayant entendu remuer dans sa chambre, j'y cours, avec *dix* ou *douze* personnes, entre autres M. le Marquis *de Lévis*, qui attendoit, ainsi que moi, ce qui devoit se passer; & nous trouvons *Joly* le visage hors du lit, & rendant par *le nez* ce qu'il nous avoit annoncé : c'étoit une matière *blanche* & *épaisse*, mêlée de très-*peu* de sang. Quand je vis qu'il ne rendoit plus rien, je le fis recoucher, & je jugeai, d'après *des indications sûres*, qu'il étoit encore dans *l'état magnétique*. Il ne resta pas un demi-quart-d'heure sans revenir dans l'état naturel. Alors je lui demandai s'il savoit ce qu'il venoit de lui arriver : il me répondit que non; mais qu'il sentoit sa tête fort légère, que c'étoit apparemment le sommeil qu'il venoit de prendre qui en étoit cause; que cependant il ne savoit d'où lui venoit la foiblesse extrême où il étoit. Je ne me donnois plus la peine d'élever la voix pour

me faire entendre, & le ton le plus bas étoit celui qui lui convenoit le mieux. Quand je le vis tranquille, je lui annonçai qu'il étoit *guéri*, & que j'allois lui en montrer la preuve. Le témoin ſenſible qui ſe trouvoit encore par terre, la légèreté de ſa tête, la ſenſibilité de ſes oreilles; toutes ces preuves réunies mirent fin à ſon incrédulité, & ne tardèrent pas à le convaincre de ſa parfaite guériſon. Sa foibleſſe ſeule l'empêchoit de jouir de tout ſon bonheur. Il alla coucher cette nuit à ſon auberge & le lendemain, ayant, avec le repos, repris ſes forces ordinaires, il eſt venu me remercier & me témoigner ſa joie & ſa reconnoiſſance.

Le ſurlendemain *vingt-trois*, il eſt parti en parfaite ſanté pour ſon pays, avec le projet de reprendre (s'il eſt encore poſſible) des études dont, par ſon intelligence, il eſt très-capable de profiter. (Voyez le Certificat ci-après.)

La veille de ſa guériſon, il s'en étoit paſſé une tout auſſi ſingulière; c'étoit celle d'une femme, *Agnès Rémont*, indiquée au N°. 10 du *détail des cures opérées à Buſancy*, laquelle, après une chute affreuſe qu'elle fit dans ſa cave, ſur la tête, *le Mardi* 12 *octobre*, eut des

vertiges, des *convulſions*, & un commencement de *ſaignement de nez*, qui, s'étant arrêté, auroit indubitablement formé un dépôt dans ſa tête. Celle-ci, dans ſes *criſes magnétiques*, m'obligea de la faire *ſaigner* juſqu'à trois fois : elle me *prédit*, de même que Joly, *l'heure de ſa guériſon ;* &, après trois ſaignemens de nez qu'elle avoit de même *préſſentis* & *annoncés*, le Mercredi 19, elle me dit : *Je ſuis guérie ;* & ſi je ſouffre, c'eſt de *l'eſtomac ;* dans un moment cela ſera paſſé, & je n'aurai plus de mal.

En effet, le *Jeudi* elle eſt reſtée chez elle très-foible, mais bien portante, & le *Vendredi* elle eſt venue me remercier avec Joly.

Certificat de la guériſon du ſieur Joly, dont l'original eſt entre les mains de M. Rigaud, Notaire à Soiſſons.

« NOUS, *Maire* royal & *principaux Habitans* de la ville de *Dormans* en Champagne, certifions que nous avons connu le nommé Henri-Joſeph-Claude *Joly*, de cette Ville, dans un état de *ſurdité conſidérable ;* qu'il a été obligé de quitter ſes études au Collége

de Louis le Grand, à cause de son infirmité; que, pendant *six ou sept ans* qu'il a été à *Paris*, nous avons su qu'il avoit tenté les moyens connus de la Médecine; entre autres ceux administrés sur les *sourds* par M. l'Abbé *de Saint-Julien*, sans en tirer de soulagement; & qu'enfin, étant allé le 22 *du mois d'Octobre* à Busancy, chez M. le *Marquis de Puységur*, qu'on lui avoit dit guérir beaucoup de personnes par le moyen du *Magnétisme animal;* nous l'avons vu revenir au bout de huit jours *PARFAITEMENT guéri de sa surdité, entendant la voix la plus basse;* & que ledit *Joly* nous a dit avoir rendu par le nez un *dépôt* considérable; que sur les questions que nous lui avons faites du moyen employé pour le guérir, ainsi que des différens effets qu'il avoit éprouvés, il nous a répondu n'avoir aucune connoissance de la cause qui l'a guéri, ni aucun souvenir des souffrances qu'on lui avoit dit avoir ressenties, si ce n'est d'une foiblesse qu'il éprouva un jour en revenant de Soissons, après laquelle il rendit partie de *son dépôt* par *le nez*, & une autre fois, l'avant veille de sa guérison, d'être tombé foible dans le chemin, en s'en retournant à son auberge. De plus, ledit *Joly* nous a assuré ne plus souffrir

d'une *double hernie* qui l'incommodoit beaucoup, au point que, dès ſon retour chez lui, il a ceſſé de faire uſage d'un double *bandage*, qu'il ne quittoit pas précédemment.

» *Nous certifions* en outre, que le ſieur François *Joly*, père dudit *Joly*, nous a montré une lettre de M. le Marquis *de Puyſégur*, datée du *Mercredi 19 Octobre*, dans laquelle ce Seigneur lui annonçoit la guériſon totale de ſon fils pour le *lendemain Jeudi ſoir, vingt dudit mois*, qui s'effectueroit par la ſortie d'un *depôt par le nez ;* ce que ledit *Joly* nous a aſſuré lui être effectivement arrivé. En foi de quoi nous avons ſigné le préſent certificat, à *Dormans ce quatre Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre*, & à icelui fait appoſer *le cachet* aux armes de *notredite Ville.* Ainſi ſigné, *Pruche*, Maire ; *Robert*, Conſeiller ; *Joly*, Curé de Châtillon-ſur-Marne ; *de Barry*, Greffier-Secrétaire ; *Lallement*, ancien Praticien ; *Prin*, Curé de Reuilly; *Poan de Monthelon*, Seigneur de Troiſſy près Dormans ; *Delalot*, Seigneur de Combliſy ; *Laurain le Gros*, *Cheruy*, Procureur fiſcal de Combliſy ; *Laurain Racine*, *Aubry*, Aubergiſte à la Croix-d'or; *Couvé*, *Mouſſé* le jeune, *Robert*, Curé de Vimelles ; *le Chevalier d'Eſtrées*, Brigadier

des Armées du Roi; *Fovelet*, ancien Greffier de la Ville; *C. Martin*, Conſeiller; *Delbarre*, *Clouet*, *Herman Stirtz*, *Bougy*, ſon Maître d'écriture; *Remond*, Aubergiſte; *Gaudinat*, Notable; *Joly* père, *Guiborat*, *Caſtellas*, Vicaire de Dormans; *Goblet*, *Palle*, Greffier militaire; *Madeleine Joly*.

D'après le détail des cures que je viens de citer, & dont l'exactitude eſt conſtatée par des précautions au-deſſus de toute ſuſpicion, il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer de croire à l'exiſtence des effets opérés par le moyen du *Magnétiſme animal*; & dès-lors on ſentira de quel avantage il eſt, pour le bien général, que cette *découverte* ſoit *connue*, *appréciée*, & *perfectionnée* par tout le monde, & ſur-tout par la claſſe d'hommes deſtinés plus particuliérement à ſecourir l'humanité ſouffrante.

S'il eſt vrai que *chaque homme* puiſſe dans l'occaſion ſoulager ſon ſemblable, il n'eſt pas moins vrai que l'habitude de *magnétiſer*, de ſuivre des *criſes*, d'en prévoir les effets & les réſultats, rendront toujours ceux qui, par état, ſe conſacreront à cet emploi, plus bienfaiſans que les autres, &, par cette raiſon, plus précieux à la Société. L'état de *Médecin*,

par la ſuite, en acquerra plus de luſtre, parce qu'il ſera plus pénible : il ne ſuffira pas aux *Médecins* de faire ſeulement uſage de leurs connoiſſances *théoriques*, il leur faudra de plus payer de *leurs perſonnes ;* & ce ſera de la perfection plus ou moins grande de leur *machine électrique animale*, autrement dit, de *leurs facultés ~~phyſiques~~*, que dépendra leurs ſuccès dans les maladies.

Une choſe infiniment ſatisfaiſante dans l'emploi du *Magnétiſme animal*, c'eſt de pouvoir, à l'aide d'un Malade *en criſe magnétique*, avoir un *INDICATEUR ſûr*, non ſeulement *du ſiége* de ſa maladie, mais auſſi des *maladies* des différens individus qui lui ſeront préſentés.

Quand on conſidère ce fait d'une manière iſolée & ſans chercher à ſe rendre compte de ſa poſſibilité, on eſt tenté de le nier & de le regarder comme une *abſurdité manifeſte :* car, dira-t-on, à moins de croire aux *ſorciers*, on ne peut admettre une pareille aſſertion. Perſonne n'eſt plus éloigné que moi de croire aux *ſortiléges* & aux *divinations*.

Mais il faut obſerver que la connoiſſance des maladies, & la *prévoyance* de leurs ſymptômes & de leur terminaiſon, ne tient à rien

de *ſurnaturel* dans les individus qui ſe trouvent en état de *criſe magnétique*. Ce n'eſt pas par *prédiction* qu'ils jugent ſi ſainement & ſi sûrement des *cauſes des maladies*, mais tout ſimplement par une *ſenſation* qui leur eſt particulière. Ce n'eſt que par des *ſenſations* que nous pouvons avoir des *idées* : cette vérité, ſi conſtante & ſi reconnue, ne peut être démentie par rien; & ce qui arrive aux individus en *criſe magnétique*, vient encore à l'appui de cette vérité pour en conſtater plus authentiquement l'évidence.

J'ai beaucoup queſtionné mes Malades *ſomnambules* ; *Joly*, ſur-tout, comme plus intelligent, m'a rendu plus exactement ce qu'il ſentoit à l'approche des Malades que je lui préſentois à *toucher*. « C'eſt, me diſoit-il, une » *ſenſation* véritable que j'éprouve dans un » *endroit correſpondant* à la partie qui ſouffre » chez celui que *je touche* ; ma main va naturellement ſe porter à *l'endroit de ſon mal* ; » & je ne peux pas plus m'y tromper, que » je ne pourrois le faire en portant ma main » où je ſouffrirois *moi-même* ».

Par rapport à ce qu'il éprouvoit lui-même dans l'*état magnétique*, pour pouvoir affirmer auſſi poſitivement ſes ſouffrances *à venir*, &

enfin sa *guérison* : « Quel nom donneriez-vous
» à cela, lui demandois-je ? C'est plus que
» *prévoir*, me disoit-il, il faudroit appeler
» cela *pressavoir*, ou plutôt *pressentir* : oui,
» c'est que je *sens d'AVANCE*, je *pressens* le
» mal qui doit m'arriver; & comme je ne suis
» pas éloigné de ma guérison, *j'en pressens* à
» peu près le moment, comme devant arriver
» au terme où je *pressens* devoir finir mes souf-
» frances ».

Le jour de sa guérison, je lui dis que la nommée *Agnès Rémont* se portoit bien, qu'elle étoit guérie de la veille, *ainsi qu'elle me l'avoit annoncé* d'avance. Il me répondit : « Cela
» devoit être, puisqu'elle vous l'avoit annoncé:
» elle ne pouvoit se tromper, car elle *sentoit*
» ce qu'elle vous disoit, aussi-bien sûrement
» que je *SENS* que *je dois guérir ce soir* ».

Tout l'extraordinaire des *prédictions* des Malades dans l'*état magnétique*, s'évanouit donc, en les considérant comme l'effet d'une *pressensation* particulière & dépendante de l'état dans lequel ils se trouvent : nier l'existence de cette *sensation* parce qu'on ne l'a point éprouvée, seroit tomber dans une erreur pareille à celle d'un *aveugle* de naissance, qui diroit

que le *ſens* de la vue n'exiſte pas, parce qu'il ne peut s'en faire une idée.

LA PRESSENSATION eſt tellement inhérente à l'*état magnétique*, que je n'ai jamais trouvé un ſeul de mes Malades, revenu dans l'état naturel, ſe reſſouvenir de rien de ce qu'il avoit *fait* & *prédit* pendant *ſa criſe.* J'ai fait ce que j'ai pu pour lier leurs idées dans le paſſage d'un état à l'autre, ſoit en entrant *en criſe*, ſoit en ſortant, cela m'a été impoſſible. La démarcation eſt ſi grande, qu'on peut regarder ces deux états comme deux exiſtences différentes. J'ai remarqué, par exemple, qu'en état *magnétique*, ils ont l'idée & le ſouvenir de tout ce qui les a occupés dans l'état *naturel ;* tandis que, dans cet état, ils n'ont aucun ſouvenir de tout ce qui les a occupés dans *l'état magnétique :* ce qui confirme bien (ſuivant ce que j'ai dit plus haut) l'exiſtence d'une *ſenſation* de plus, dans ce dernier état. Ils peuvent, avec SIX SENS (ſi l'on peut s'exprimer ainſi), ſe reſſouvenir des ſenſations que la jouiſſance des *cinq premiers* leur a procurée, tandis qu'avec *cinq ſens* ils ne peuvent remonter aux idées formées avec *ſix.* On peut encore ſe ſervir ici de la

comparaiſon d'*un aveugle* de naiſſance à qui on rendroit la vue. En voyant la lumière, il acquerroit sûrement des idées nouvelles, dont il ne pouvoit avoir le moindre apperçu avant ſon nouvel état; tandis qu'acquérant un ſens de plus, il ſe reſſouviendroit parfaitement de la manière dont il exiſtoit ſans la poſſeſſion de ce ſens : la ſeule différence fort grande qu'il y ait dans le paſſage *de criſe* à l'état naturel, eſt qu'ici le ſouvenir de tout ce qu'on a éprouvé ſe perd totalement; ce qui n'arriveroit pas, à ce que je penſe, à l'aveugle revenu dans ſon premier état.

Il exiſte encore une particularité bien remarquable dans l'état de *criſe magnétique*; c'eſt que la perfection de cette ſenſation, dont nous ne pouvons nous faire une idée, n'exiſte véritablement que lorſque les individus ſont *malades* : une fois *guéris*, s'ils continuent à tomber *en criſe*, ils ne ſont plus *bons* à conſulter ſur les maladies des autres; ils avouent alors qu'ils ne *ſentent* plus rien : du reſte, quoique guéris, ils ſont ſuſceptibles encore quelque temps de devenir dans l'état de *ſomnambuliſme*, ſoit qu'ils entrent dans la chambre du traitement, ou qu'ils s'approchent de la perſonne qui les a *magnétiſés*. C'eſt ainſi

que plusieurs individus, soit de *Busancy* ou autres lieux, ont été quelque temps à ne pouvoir m'approcher sans se sentir l'*envie de dormir*. Cette susceptibilité dure plus ou moins long-temps, & finit par se passer totalement.+

L'électricité artificielle n'exerce aucune influence particulière sur les individus en *état magnétique*. J'en ai fait l'essai sur plusieurs Malades, entre autres sur *Joly*, & sur une *épileptique* dont j'espère la guérison, par la raison que c'est la première malade de ce genre que je sois parvenu à mettre dans *l'état de crise magnétique*. Je les ai fait mettre sur le *gâteau*, & les ai chargés d'*électricité*; cela leur échauffoit la tête, comme à tout le monde; si je tirois d'eux des *étincelles*, ou que je leur donnasse des *commotions* avec la bouteille de *Leyde*, ils me disoient que je leur *faisois mal*; & une fois attrapés, ils ne se prêtoient qu'avec peine à de nouvelles expériences. Comme dans cet état ils ont les *sensations* extrêmement délicates, je leur demandai s'il restoit quelque chose en eux de ce fluide électrique: ils me dirent que non; que cela s'échappoit très-vîte, & que la douleur que je leur avois faite, étoit tout ce qui leur en restoit. La fille *épileptique*, qui n'avoit

+ On verra cy après ce qu'un peu plus d'experience m'a appris depuis.

aucune idée d'*électricité*, se plaignoit véritablement, & me disoit qu'elle croyoit qu'on lui avoit *mordu le doigt*. *Joly* étoit celui qui, par quelques connoissances de la chose, pouvoit me satisfaire le plus. Je le fis communiquer, *sans être isolé*, au conducteur de ma machine, & je fis tourner *le plateau*; alors il me dit qu'il sentoit de cette manière circuler le fluide en lui; que cela ne lui fesoit aucun mal; & que ce qu'il ressentoit, ressembloit, sans être aussi fort, à ce qu'il éprouvoit autour *du réservoir magnétique*. J'ai essayé en vain, sans *Magnétisme*, de mettre mes malades *en crises* par le secours seul de l'*électricité*; cela me porte à croire qu'en les *électrisant négativement*, on ne pourroit pas non plus les décharger de l'*électricité animale* ou de l'excédant de mouvement dont ils sont imprégnés.

Le rapprochement que j'ai trouvé entre les *effets électriques* & ceux du *Magnétisme animal*, m'ont conduit à me servir plutôt de *baguettes de verre* pour *toucher* mes malades, que de baguettes *de fer*, que l'on emploie ordinairement: je me suis apperçu qu'elles étoient beaucoup meilleurs *conducteurs* que les premières; ce qui vient apparemment de ce que les pores sont plus serrés & les *filières* plus *directes* que

dans aucune autre ſubſtance : joint à cela, comme je l'ai dit plus haut, que c'eſt le corps de la Nature qui *retient* le plus de *fluide univerſel.* Cette expérience a ſervi à me convaincre de la vérité d'une des propoſitions de M. *Meſmer*, qui eſt que le *verre* même ne ſert pas d'*iſoloir* à ce fluide. En effet, il ne ſeroit plus *univerſel*, ſi quelque choſe pouvoit en *iſoler.*

L'eau magnétiſée eſt un des grands moyens de la *Médecine magnétique.* Un malade *en criſe* eſt ſeul dans le cas d'en appercevoir la différence avec de l'*eau ordinaire.* Je n'ai pas plus d'idée de ce fait que de tous les autres que j'ai cités, puiſqu'il dépend d'une *ſenſation* exquiſe que je n'ai jamais éprouvée : mais l'expérience RÉITÉRÉE que j'ai été dans le cas d'en faire ſur beaucoup de malades, ne me laiſſe aucun doute ſur ſa réalité. Il n'eſt pas même néceſſaire que l'*eau* que l'on *magnétiſe* ſoit dans du *verre*; ce qui prouve que ce n'eſt pas comme dans l'*électricité artificielle*, où l'eau ne ſert que de *conducteur* du fluide univerſel, pour le porter ſur la partie intérieure du *bocal* qui la renferme : mais ici c'eſt l'*eau* elle-même qui ſe charge du *fluide animal.*

Tous mes malades *en criſe* s'accordent à conſeiller de *cette eau* en abondance aux hydro-

piques, aſſurant même qu'elle leur eſt beaucoup plus ſalutaire que mes *attouchemens* extérieurs. Si, comme j'ai lieu de le croire, cette *indication* eſt vraie, de quelle importance il eſt que l'expérience vienne en confirmer le ſuccès !

Il me reſte encore une objection bien importante à lever, pour forcer la croyance publique ſur les *guériſons* que je rapporte. Comment ſe peut-il, dira-t-on, qu'un Elève de M. *Meſmer* cite tant de faits extraordinaires, ſuivis de réſultats auſſi heureux, tandis que M. *Meſmer* lui-même n'a jamais rien publié de ſemblable. Ma réponſe eſt toute ſimple : je ſuis abſolument libre de mon temps chez moi ; je puis, autant qu'il eſt néceſſaire, ſuivre tous les périodes d'une cure ; d'après les *indications* qui me ſont données par les malades eux-mêmes, je puis les faire coucher à portée de moi, & ne les pas quitter un *ſeul moment*. Enfin, je maîtriſe tous les événemens, tandis que M. *Meſmer*, en butte à toutes les volontés d'un public qu'il doit reſpecter, n'eſt pas une ſeule journée maître de lui. Je puis affirmer, ſans l'offenſer, qu'il lui eût éte impoſſible d'opérer une cure pareille à celle de *Joly* ; car, dès la première *criſe* qu'il lui eût occaſionnée, obligé peut-être de

l'abandonner pour courir à l'autre bout de *Paris* ou de faire une *consultation*, il eût perdu tout le fruit de ses peines, en perdant le moment d'obtenir du malade une *indication* sûre de la *cause* de ses maux ; à plus forte raison lorsque la Nature opéroit chez lui des retours périodiques de souffrances, il eût risqué, en l'abandonnant à lui-même, de le laisser étouffer ; ou, s'il n'avoit pas succombé totalement, de causer en lui une *désorganisation* qu'aucun moyen n'eût pu rétablir.

Ce sont ces soins assidus & continuels (que je reconnoissois si nécessaires à tous les malades soumis au Magnétisme) qui me faisoient écrire ce *printemps*, que je regrettois bien que M. *Mesmer* ne se trouvât pas dans une situation assez tranquille pour opérer avec succès les effets bienfaisans de sa *sublime découverte*, & qui me faisoient juger de tout le bien qu'il auroit fait de plus que moi, s'il se fût trouvé à ma place.

Quand je considère en effet ce qui se passe à tous les *traitemens magnétiques* un peu nombreux, je ne puis me refuser à un profond sentiment de tristesse. Accoutumé à ne jamais voir chez moi aucune *crise inutile*, & la Nature se décidant en ma faveur à ne jamais s'arrêter

jusqu'à l'*entier rétablissement* de mes Malades, je gémis du temps perdu ou des souffrances inutiles & souvent *dangereuses* que font essuyer à leurs Malades la plupart des *Magnétiseurs.*

Les CHAMBRES des *crises*, qu'on devroit appeler plutôt un enfer à convulsions, n'auroient jamais dû exister : M. *Mesmer* n'en avoit jamais eu ; ce n'a été que lorsque la multitude des Malades est venue abonder chez lui dans son nouveau logement, qu'obligé alors de trop partager ses soins, il a imaginé d'avoir un emplacement où il pût au moins, en abandonnant ses Malades, ne pas les laisser exposés à être *touchés* de tout le monde; ce qu'il savoit leur être très-contraire. Il faut le plaindre véritablement de tout le mal qui est résulté d'un pareil établissement, que l'humanité seule lui avoit dicté. Tant qu'il n'y avoit que lui qui pût entrer dans cette *fatale chambre*, le mal n'étoit pas aussi grand; mais obligé une fois de dévoiler sa doctrine & ses moyens, chaque *initié* s'est cru en droit d'aller suivre ce que l'on appeloit *crises*; alors, il a dû en résulter le plus grand désordre dans les individus soumis aux *expériences publiques*; la *décence*, la santé, tout étoit compromis, & aucune cure satisfaisante n'est venue adoucir les chagrins de l'hon-

nête homme forcé de laisser profaner ainsi ses moyens. Tous les Médecins qui, sortis de l'école de M. *Mesmer*, se sont répandus dans les Provinces pour y établir des *traitemens* magnétiques, ont commencé leur établissement par faire arranger *une salle de crises*. Aucun ne peut être répréhensible d'une précaution aussi barbare, puisqu'ils ne l'ont fait que dans les vues les plus bienfaisantes, & que tous sûrement ont eu beaucoup à souffrir du tableau affreux que leur ont présenté les *convulsions* trop réitérées ; mais il est temps de les désabuser, ainsi que le public. Tout ce qui s'appelle *convulsions* ne doit être qu'un passage éphémère entre les mains du *Magnétiseur*, & l'*état de crise*, au contraire, est un état *calme* & *tranquille*, qui n'offre aux regards sensibles que le tableau du bonheur & du travail paisible de la nature pour rappeler la santé. Ce n'est pas que dans cet état les individus malades ne souffrent quelquefois d'une manière inouie; je dis plus, leur *guérison* ne peut s'obtenir *sans souffrances*; mais alors ou pourroit dire que, sous l'empire bienfaisant de LA NATURE, leur corps seul souffre, sans que leur ame en soit altérée. La perception qu'ils acquièrent dans cet état, leur faisant envisager leurs souffrances comme

néceſſaires & preſſentant d'avance leur guériſon, comme terme de ces mêmes ſouffrances, ils ont un courage & une patience qui tranquilliſent ſur leur état.

Lundi, premier de ce mois de Novembre, le Marquis *de Levis* & M. *Cloquet* furent témoins des *prédictions* d'une payſanne foible & bornée, laquelle ſur les *ſix heures du ſoir*, étant en *criſe magnétique* depuis la *veille* & dans les *angoiſſes les plus violentes de coliques* cauſées par des dérangemens de ſanté ſi fréquens dans ſon ſexe, me dit avec la plus grande tranquillité : « Il faut » prendre patience, Monſieur, je ne ſerai pas » guérie *avant huit heures du ſoir* ; d'ici là il » faut que je ſouffre beaucoup; vous ne pouvez » pas m'en empêcher ». Les *mêmes témoins* ne la quittèrent pas un moment. Enfin, après un redoublement de ſouffrances, devenant calme & tranquille, elle me dit : « Voilà qui eſt fini, » je ne ſouffre plus ». Je me permets une queſtion relative à ſon état ; elle y répond d'une manière ſatisfaiſante : ces *Meſſieurs* regardent à *leurs montres*, & voyent *huit heures préciſes*. Je cite ce fait au milieu de *quantité d'autres* du même genre, parce que les perſonnes qui en ont été témoins veulent bien être nommées.+

Enſin, il n'y a pas de jour où je ne pourrois

+ permission que beaucoup de personnes ont été me donner.

prédire à mes Malades tout ce qui leur arrivera, ſouvent à *plus de huit ou quinze jours de diſtance*, & leur faire croire que je LIS dans *l'avenir.* Je ne ſais cependant rien que ce qu'ils m'ont appris eux-mêmes, en racontant les ſenſations qu'ils éprouvoient; je ne fais autre choſe que leur répéter ce qu'ils ont dit. Mais il n'en ſeroit pas moins aiſé de leur en faire accroire ſur cela, parce que (comme je l'ai dit plus haut) ils n'ont aucun ſouvenir, après la criſe, de tout ce qui leur eſt arrivé.

Je déſire bien que dans *le nouvel examen* qui va ſe faire chez M. *Meſmer* par les *nouveaux Commiſſaires* nommés par *le Parlement*, il ſoit pris indifféremment une *douzaine* de nouveaux Malades, ſur leſquels M. *Meſmer* exerce ſeul ſa bienfaiſante propriété. Il ne ſe peut pas que, ſur ce nombre, il n'y en ait pluſieurs qui n'offrent, dans le travail de leurs cures, des phénomènes pareils à ceux qui ſe ſont paſſés chez moi, & j'eſpère alors qu'il n'y aura plus de DOUTES ſur l'admiſſion d'*une découverte* auſſi intéreſſante pour l'humanité, qu'elle ſera glorieuſe pour le règne ſous lequel elle s'eſt manifeſtée.

Autres Cures intéressantes par leur détail, opérées depuis celle du sieur Joly.

Le nommé *Philippe-Hubert* Viélet, ancien Garde-chasse & *Maître d'école* à *Espiez*, près *Château-Thierry*, âgé de *trente-six ans*, avoit depuis quatre ans un mal de poitrine & complication de maux dont les consultations suivantes font foi. Il étoit foible & extrêmement souffrant lors de son arrivée au traitement, qui étoit le 8 *Octobre* 1784. Au bout de *deux* jours, il a commencé à éprouver beaucoup de souffrances ; & au bout de *dix jours*, de *crises magnétiques*; ses crises ont toujours été précédées de douleurs fortes à la poitrine & d'oppression considérable ; il sembloit n'entrer en *crise de somnambulisme*, que comme forcé de prendre un repos nécessaire.

Vers le *vingt-deux* du même mois, il commença *dans ses crises* à me faire des *détails de sa maladie*; il me *dit* qu'il sentoit s'opérer en lui un travail bien salutaire ; que son oppression à l'estomach étoit causée par un *dépôts* d'humeurs au *pilore* & aux *hypocondres*; que ses

nerfs en étoient fortement agacés ; qu'il auroit beaucoup à souffrir avant d'en être débarrassé ; que cependant ce n'étoit pas là son plus grand mal ; qu'il avoit outre cela un *dépôt* dans la poitrine, qui étoit bien dangereux, parce qu'il *ne pressentoit* pas encore comment il en guériroit. Chaque jour il me donnoit de nouvelles espérances : il n'éprouvoit pas une *seule crise* qui ne fût de plus en plus curative ; enfin il ne fut pas long-temps sans me dire que la cause de ses deux maux se dissiperoit ; savoir celle de ses maux aux *hypocondres*, par des *selles* ; & celle de sa douleur de poitrine, par une *vomique* qu'il cracheroit.

Le *vingt-six* au soir fut l'époque où il m'annonça positivement une *première évacuation* pour *le vingt huit au soir* ; ce qui est arrivé à la lettre, comme il l'avoit prédit, non sans éprouver les douleurs les plus vives, quoique toujours dans l'*état de somnambulisme. Vers les neuf heures du soir*, quelqu'un m'étant venu avertir que *Viélet* étoit très-foible & ne sortoit plus de la chambre du traitement ; (car il n'avoit besoin d'être dirigé par personne, il alloit & venoit de lui-même, *comme s'il eût été dans l'état naturel*) ; j'allai le questionner ; il me dit qu'il étoit débarrassé de son embarras au creux de l'estomach ; mais qu'il

s'étoit fait chez lui un si grand tiraillement dans les nerfs; qu'il en souffriroit encore long-temps, quoique guéri.

Obligé d'aller passer deux jours hors de chez moi, je ne revins que le samedi soir; j'allai à mon traitement; & après avoir mis *Viélet* en crise magnétique, je lui demandai s'il avoit quelque chose à m'apprendre sur l'état de sa poitrine : il étoit alors *six heures & demie du soir.* « Monsieur, me répond-il, je n'en serai pas » débarrassé avant *ce soir, entre neuf & dix heures* ». Je ne m'attendois pas à cette réponse, & ma surprise égala le plaisir qu'elle me fit. J'allai la raconter à M. le Marquis *de Levis*, qui, aussi curieux que moi d'en voir l'accomplissement, se promit bien de se trouver avec le malade au moment *indiqué. A neuf heures un quart*, comme nous étions à table, on vient nous dire *que Viélet* étoit étendu par terre, & qu'il rendoit *son dépôt*; nous y courons, & nous voyons en effet la preuve la plus convaincante de sa guérison; c'étoit une matière *noire comme de l'encre.* Il me dit qu'il avoit bien souffert, & que sa bouche étoit très-mauvaise : je lui fis boire un *verre d'eau*, & un moment après je le remis dans *l'état naturel.* Alors le mauvais goût de sa bouche l'étonnant beaucoup, & sa respiration

étant plus libre, il me demanda ce qui venoît de lui arriver : heureuſement je pouvois, ainſi qu'à Joly, lui montrer encore le témoignage certain de ſa cure. Le lendemain il ſe trouva bien dégagé & ſans ſouffrances, & *deux jours* après il eſt parti pour ſon pays.

Au bout de huit jours, il eſt revenu, me diſant qu'il ſouffroit encore beaucoup du côté droit & du creux de l'eſtomac, que quant à ſa poitrine, elle étoit bien dégagée ; mais qu'il croyoit qu'il s'étoit amaſſé de nouvelles humeurs dans l'endroit de ſon premier mal. Je crus, ainſi qu'il me l'avoit dit précédemment dans ſes criſes, que ce n'étoit que le tiraillement des nerfs, fatigués par le travail qui s'étoit fait en lui, & je le raſſurai ſur les douleurs qu'il éprouvoit. Il voulut être *touché* ; & il ne fut pas long-temps ſans entrer dans l'*état de criſe magnétique*. Une fois dans cet état, je lui demandai ce qu'il appercevoit de nouveau en lui. Alors il m'apprit qu'à ſon retour chez lui on l'avoit fait écrire pendant *ſix jours & cinq nuits*, pour dreſſer un inventaire preſſé, & que n'ayant pu prendre un repos ſuivi, il ſe ſentoit extrêmement fatigué ; que ſes nerfs en avoient conſidérablement ſouffert, & qu'outre cela, il voyoit en lui

un autre *dépôt d'humeur* dans la région *du pilore*. Il fallut donc le remettre de nouveau au traitement ; il y eſt reſté juſqu'au 15 ſans me donner d'eſpérance de ſa guériſon : depuis trois jours, je lui faiſois paſſer les nuits chez moi *en criſes magnétiques*, parce qu'il m'avoit dit que cela l'avanceroit beaucoup. *Le 15 au ſoir*, lui ayant encore demandé s'il croyoit *guérir* bientôt, il me répondit que je n'avois pas beſoin de lui faire davantage cette queſtion ; qu'il ſavoit fort bien que je déſirois en être inſtruit d'avance, & que lorſqu'il en ſeroit temps, il m'en inſtruiroit, ſans que je lui en reparlaſſe. Je le fis coucher cette nuit, comme les précédentes, dans la même chambre que le nommé *Malaiſé*, autre Malade qui ſe trouvoit à mon traitement. Le lendemain 16, étant entré chez lui à huit heures du matin, *Malaiſé* me dit qu'il avoit entendu *écrire Viélet* deux heures avant le jour. Je croyois que cet homme avoit rêvé ce qu'il me diſoit. Ayant demandé à *Viélet* (que je voyois toujours dans l'éat de *criſe magnétique*) des nouvelles de ſa ſanté, il me donna pour toute réponſe le papier que je joins ici, en me diſant : *Voilà, Monſieur*,

ce que vous désirez savoir ; j'espère que vous serez content. Je lus ce qui suit :

R a p p o r t.

« *J'ai vu* pendant long-temps des faits » qui m'ont paru si extrordinaires, dans les » faits des crises magnétiques produits par les » sensations, que je me suis résolu, dans ~~la~~ Celle » ~~salle~~ où je suis, d'inscrire les faits qui se » sont passés à mon égard, le présent, ce » qui viendra, & ce qui en résultera.

« *Je dis* que depuis *quatre ans* que j'ai con- » sulté quantité de Médecids, qui, sans » connoître le fond de ma maladie, ont fait » des épreuves *sexagénaires* sur mon corps, » n'ont pu parvenir à me procurer du soula- » gement : *je dis* qu'ils ont, au contraire, » fixé le mal de plus, & occasionné *des dépôts* » des plus considérables. C'est dans ce sommeil » *ambuliste* que je *connois*, que je *vois*, que » je *distingue* les causes de cet événement » *plus sûrement qu'aucun Médecin ne le pourroit* » *faire ;* c'est ce que j'ose dire affirmati- » vement.

» Je dis que la première cause de ma ma-

» ladie provient d'une *inflammation de poitrine*,
» produite par les travaux & les chagrins, qui
» ne demandoit que des adouciſſans; mais on
» a employé la *ſaignée*, les *vomitifs*, les
» *purgatifs*; ce qui a aigri les maux, & a
» fait dégénérer l'inflammation en pluſieurs
» *abcès*, dont une *vomique* étoit aux *pou-*
» *mons*, une autre au *pilore* de l'eſtomac, enfin
» une autre qui *étoit* attachée à *la rate*: on
» auroit bien dû employer pour cet effet des
» *délayans*, des *lavemens* compoſés de *mauve*,
» *marrube blanc*, & *fleurs d'ortie blanche*, &
» autres *narcotiques*. On a le contraire ſuivi
» la marche différente, en employant le *ſavon*,
» le *ſel*, & autres *aſtringens*; des *médecines vio-*
» *lentes*, des bains *trop froids*; enfin on a
» reſtreint mon individu à ſécher les nerfs &
» les paralyſer. De tous les médicamens dont
» on s'eſt ſervi, je ne vois ſeul que les *poudres*
» *d'Aillault*, dont je me ſuis ſervi particulié-
» rement, qui ont guidé mes *abcès* au point
» de les empêcher d'augmenter. Cependant,
» reſtant toujours dans un état languiſſant,
» avec affection *hypocondre*, depuis ce temps
» juſqu'à l'époque du 9 Octobre dernier, que
» M. le Marquis de *Puyſégur* eut la bonté de
» me recevoir au traitement du *magnétiſme*;

« *j'ose dire* que depuis ce temps jusqu'au » *vingt-deux* dudit mois, j'en ai éprouvé beaucoup. Ce fut à cette époque précise que j'ai » éprouvé le *sommeil ambuliste.* Le *vingt-cinq* » suivant, j'ai *prédit* que je rendrois un *abcès* » qui étoit attaché à *la rate*, le *vingt-huit à* » *huit heures précises du soir.*

» Et le *vingt-huit*, M. le Marquis m'interrogeant sur ma situation, je lui ai répondu » affirmativement, que *le trente*, entre *huit* » *& neuf heures du soir*, je rendrois une *vomique;* que je craignois de renouveler un » effort qui avoit déjà paru, mais qui étoit » passé définitivement; que d'après, il m'en » resteroit une autre, le dernier, mais que je la » *cracherois en forme de pus;* que les douleurs » de nerfs me resteroient & ne se passeroient » qu'à la longue du temps. *Je dis & assure* » que tous ces effets ont eu lieu, ainsi que je » l'ai indiqué.

» J'avoue que, revenu à moi-même & » croyant être débarrassé de mes ennemis, ne » doutant pas avoir quelque retour, je me » suis appliqué, pendant cinq nuits & six » jours, à une occupation contraire à mon » état; je fus obligé de revenir au traitement » le *huit Novembre dernier.* J'avoue que, depuis

» ce temps jusqu'aujourd'hui *seize* du même
» mois, *six heures & demie du matin*, je n'ai
» pu déposer affirmativement en quel temps
» je rendrois le *dépôt* que j'ai actuellement au
» *pilore* de l'estomac; mais de présent, *je dis*
» que le *DIX-SEPT*, entre *neuf & dix heures*
» *du soir*, j'en rendrai la plus forte partie par
» évacuation; que si j'ai le bonheur de *vomir*,
» le surplus restant partira aussi-tôt; néan-
» moins, qu'à faute de ce, *je cracherai le pus*,
» & que peu à peu je serai débarrassé de cet
« ennemi funeste. Il seroit nécessaire, pour
» mon bien, que je fusse dans la *position ac-*
» *tuelle* depuis l'évacuation jusqu'au lendemain,
» que je sois *BEAUCOUP touché* ce jour-là,
» soit par une *crise*, ou autres qui en auront
» le pouvoir: il faudroit aussi, de toute né-
» cessité, que je prenne ledit jour *dix-sept*
» *dudit*, *deux onces* ou *environ de crême de tartre*,
» dont on pourroit y joindre une *demi-once*
» *de sucre*; prendre cela *le matin*, avec quel-
» ques *bouillons aux herbes*: si j'eusse été *plus*
» *long-temps dans les crises*, je n'aurois aucune-
» ment besoin de ceci.

» Il me restera toujours des foiblesses de
» nerfs, qui seront occasionnées par *les vents*,
» mais sans inconvéniens: je vivrai plus tran-

» quille que je n'ai fait depuis quatre ans : ma
» guériſon radicale ſera pour *le printemps*
» *prochain :* je pourrai, en attendant, marcher
» & même travailler un peu ſans crainte. *Je*
» *poſe en fait & dis* que je regarde ma gué-
» riſon comme déjà venue.

» *Je répète & je dis* que, par *la vue & ſen-*
» *ſation que je poſsède actuellement, je peux*
» *diſtinguer les maux internes*, de même *que les*
» *externes*, & par-là *juger, prononcer*, & *obvier*
» immédiatement, non pas comme *ces Docteurs*
» qui donnent des *ordonnances* après qu'ils ſe
» ſont inſtruits, & ſouvent très-mal, par les
» dépoſitions qu'ils ſe font rendre par les
» Malades : il n'en eſt pas de même dans l'état
» où je ſuis, je peux définir tout, & conclure
» de même. . . . .
. . . .

« C'eſt en conſéquence de ce fait, que *j'ai*
» *écrit* ceci *dans mon lit, en criſe magnétique*,
» cejourd'hui 16 *Novemb.* 1784. *Signé* VIÉLET ».

J'envoyai le tout dans la matinée à M. Rigault, *Notaire royal* à *Soiſſons*, après l'avoir fait lire à toutes les perſonnes qui ont ſigné la déclaration qu'on trouvera ci-après ; & je ne REMIS *Viélet* dans l'*état tanurel* qu'après que ces mêmes témoins l'eurent *vu* & *queſtionné*

dans l'état magnétique. Je fis prier auſſi M. *Rigault* de ſe rendre à *Buſancy* le lendemain, pour être témoin de l'accompliſſement de la *prédiction*.

Le *Mercredi*, à dix heures moins un quart, *Viélet* étant dans *l'état magnétique*, après des coliques affreuſes & des ſpaſmes répétés, pendant leſquels il perdoit la reſpiration quelquefois pendant plus de cinq minutes, il eut enfin *l'évacuation* qu'il avoit annoncée, après laquelle ſuccéda une foibleſſe très-grande. Revenu à lui, je le croyois tout-à-fait débarraſſé; mais il me dit que, n'ayant pas eu le bonheur de *vomir*, la poche de *ſon dépôt*, qui devoit ſortir par cette voie, s'étoit arrêtée au paſſage. Si mes nerfs n'étoient pas auſſi fatigués, me dit-il, je prendrois à préſent de *l'ipecacuanha*, mais il faut, malgré moi, attendre juſqu'à demain. Il paſſa la nuit dans *l'état magnétique*, & le lendemain, il prit, *par ſon ordonnance*, *treize grains d'ipecacuanha*, qui n'opérèrent pas l'effet qu'il en attendoit.

Il eſt reſté ainſi ſouffrant plus de *huit jours*: lorſqu'il étoit dans l'*état magnétique* & qu'il s'opéroit en lui un travail ſalutaire, il éprouvoit des ſpaſmes fort longs : il *voyoit*, diſoit-il *cette poche* attachée à ſes nerfs, comme *une*

membrane mince & déliée, qui adhéroit fortement. Il avoit ſouvent des coliques nerveuſes qui le faiſoient ſouffrir conſidérablement; enfin, devenu inquiet lui-même de ſon état, il me dit un jour, étant *en criſe magnétique*, qu'il vouloit conſulter ſur ſa ſituation avec *Catherine Montenecourt*, & qu'il falloit que j'en fuſſe témoin, afin de pouvoir exécuter ce qu'ils jugeroient enſemble être néceſſaire.

Je les mis donc enſemble *en conſultation* : rien n'étoit plus intéreſſant que cette *converſation*; tous les deux (dans l'état *de ſomnambuliſme*) *ſe queſtionant*, *ſe montrant les parties intérieures de leurs corps*, & *s'indiquant* les effets qui s'opéroient en eux; puis paſſer de là aux *ordonnances* des moyens propres à les ſoulager & à avancer leur guériſon.

Enfin il fut ORDONNÉ *à Viélet* par *Catherine* de ſe mettre tous les ſoirs des *cataplaſmes* ſur le *ventre*, compoſés avec de la *mauve* & de la *guimauve*, la *pariétaire* & un *poireau* *; & de prendre, avec l'infuſion de ces mêmes plantes, des *lavemens*

* Elle dénommoit dans ſon langage ces diverſes herbes : la mauve étoit du *fromageon*, & la pariétaire, la *putrelle*.

ſoir

soirs & matins; il lui fut confirmé que la foiblesse de ses nerfs avoit été la seule cause de ce que, le jour de l'évacuation, la *poche du dépôt* n'étoit pas sortie par le *haut*; & elle lui ajouta, que tout l'hiver, il souffriroit du *creux de l'estomac*, mais qu'au *printemps* il seroit bien rétabli. De retour dans l'*état naturel*, je leur montrai le résultat de leur *consultation*, dont ils n'avoient pas la moindre idée ni l'un ni l'autre, & je chargeai *Catherine* du soin de la mettre à exécution.

Pendant huit jours elle fut suivie par *Viélet*, qui peu à peu rendit des parcelles de *sa poche* (comme il me l'avoit aussi annoncé d'avance). Le *Samedi vingt-sept*, il fut purgé *par ordonnance de Catherine*, & ne prit point de *lavemens*; le Dimanche, après le lavement du matin, il rendit encore une *parcelle de la poche*. Catherine fit cesser les *cataplasmes* & retrancha le *poireau* & la pariétaire de ses lavemens, pour y substituer du *beurre*. Dans les momens de *crises*, où il se détachoit quelquefois de ses nerfs, ils éprouvoient une contraction affreuse: cet état violent ne cessoit que pour être remplacé par un spasme qui duroit plus ou moins long-temps. Enfin lui-même perdoit quelquefois courage, & moi-même *ai tremblé* plus de vingt fois de le voir

expirer : chaque matin il m'annonçoit les accès violens qu'il devoit reſſentir, ſoit dans la nuit ou dans la journée, & je ne le quittois pas dans ces momens.

Le Mardi 30, il eut, *à quatre heures & demie*, une *convulſion* encore plus forte que les précédentes, dans laquelle il reſta plus d'une demi-heure, l'eſtomac tendu & *la tête joignant preſque les pieds* : tous ſes membres étoient retirés ; enſuite il eut des mouvemens ſi violens, *que quatre perſonnes ne pouvoient le contenir* ; un froid glacial & un ſpaſme fort long ſuccédèrent à cet horrible état, après lequel (*étant dans l'état magnétique*), il me dit que ſes ſouffrances paſſées venoient encore d'opérer chez lui le *détachement* d'une forte partie reſtante de *ſa poche* ; mais qu'il y en avoit encore une *dernière partie*, qui, pour ſe *détacher*, alloit lui cauſer pluſieurs accès de *convulſions* auſſi forts que le dernier. En effet, il en eut encore trois pareils *juſqu'à ſix heures & demie* ; alors il perdit la parole : revenu plus calme (& toujours dans l'état magnétique), il fit ſigne de vouloir *écrire* ; je lui fis donner ce qu'il déſiroit ; & il écrivit : « qu'*à huit heures & demie* il *recou-* » *vreroit la parole*, & qu'à *neuf heures* il auroit ſon

» *dernier accès* ; après lequel, s'il pouvoit le supporter, il seroit totalement dégagé ».

Pendant cet intervalle il éprouva plusieurs spasmes sans convulsions.

Effectivement, *à neuf heures*, comme il l'avoit prédit, le dernier accès commença : il fut d'une violence extrême, & dura près d'une demi-heure sans relâche ; le plus grand abattement succéda ensuite : vers dix heures & demie je voulus le *remettre dans l'état naturel* ; mais son extrême foiblesse m'en dissuada : *à onze heures*, le voyant un peu plus fort, je lui demandai de ses nouvelles... Il vouloit répondre, & ne le pouvoit pas... Enfin, rassemblant ses forces, il me prit la main, & ne put qu'articuler : « Ah, Monsieur, quelle reconnoissance !.. quel bonheur pour moi ! » & les larmes le venoient suffoquer de nouveau ... chaque fois qu'il vouloit me parler... le sentiment lui coupoit la parole... Cette scène attendrissante, faite pour être appréciée par toutes les ames sensibles, me reposa bien de toute la fatigue de la journée. Il falloit pourtant lui faire prendre quelque nourriture ; je tâchai en conséquence, après l'avoir fait sortir de la *chambre du traitement*, de le calmer le mieux que je pus ; après quoi je le *remis dans l'état naturel* ;

c'étoit d'ailleurs à peu près l'heure où il m'avoit dit d'avance de l'y faire revenir.

La démarcation qui exiſte entre ces deux états me faiſoit eſpérer de le voir plus tranquille ; mais dans cette occaſion l'émotion forte de ſon ame ſe manifeſta tout auſſi vivement : auſſi-tôt qu'il eut ouvert les yeux & qu'il m'eut apperçu, il tomba en foibleſſe, après avoir fait un effort inutile pour me parler ; s'il revenoit un moment à lui, c'étoit pour s'écrier : « Ma femme . . . mes enfans . . . quel » bonheur pour moi » ! Une autre fois, s'il ne pouvoit parler, il faiſoit des geſtes qui, par l'expreſſion de ſenſibilité qu'il y mettoit, n'en étoient pas moins déchirans. Si-tôt qu'il put parler, ce fut pour me dire que ſon cœur étoit trop agité, qu'il ne pouvoit exiſter de la ſorte, qu'il me prioit de le *remettre en criſe.*

Le ſentiment de bonheur & de reconnoiſſance qui l'animoit étoit en effet trop fort pour la foibleſſe de ſes nerfs, & je le *remis dans l'état magnétique*; enſuite j'obtins de lui de prendre un bouillon, & je lui fis écrire : *Je ſuis guéri aujourd'hui Mardi* 30 *Novembre* 1784, ſigné *Viélet* (15). Il paſſa la nuit dans cet état, avec ORDRE *d'en ſortir à ſept heures* pour *prendre un lavement.* Le lendemain à *neuf heures*, je ſus qu'il avoit fait ce

dont nous étions convenus *la veille*, & que le reste de *sa poche* étoit sorti : il fut d'une foiblesse très-grande toute la journée; je ne pus lui parler sans le voir s'attendrir. Son cœur étoit saisi de joie, disoit-il, chaque fois qu'il me voyoit. Du reste, ses nerfs le faisoient beaucoup souffrir : deux fois dans la journée je lui *fis* passer deux heures dans *l'état magnétique*, pendant lequel état il me confirma sa guérison, & me répéta que ce ne seroit qu'*au printemps* que ses souffrances de nerfs cesseroient. *Le Jeudi, 2 Décembre*, il étoit un peu plus calme, & je pus dans la matinée lui montrer la certitude de sa guérison *écrite de sa main*; ce qui lui causa une nouvelle révolution dont je ne pus le tirer que par le passage à *l'état magnétique* : il est resté deux jours encore chez moi pour se reposer, & est reparti *le 5 Décembre* pour retourner chez lui.

Je ne veux faire aucune réflexion sur le détail qu'on vient de lire : toutes les ames honnêtes & sensibles sentiront mieux que je ne pourrois exprimer. Je veux seulement ajouter à leurs jouissances, en leur disant que cet honnête homme, à qui le *Magnétisme animal* vient de rendre la santé, avoit, depuis quatre années, dépensé tout son bien pour

obtenir du ſoulagement, & qu'au bout de ce temps, accablé de chagrin, par le ſort affreux de ſa famille qu'il avoit ruinée, & ſe voyant plus malade qu'auparavant, il n'avoit d'autre perſpective de la fin de ſes maux que la mort la plus prompte : cet homme, par ſon intelligence, une écriture belle & correcte, eſt à même d'être employé utilement. Puiſſent les perſonnes à portée de le connoître lui procurer les moyens de ſubſiſter par ſon travail !

« *Je ſouſſigné* Prieur-Curé de la paroiſſe
» d'*Eſpiés* près *Mont-Saint-Père*, CERTIFIE
» que le nommé *Philippe-Hubert Viélet*, de
» ma paroiſſe, profeſſe la Religion Catholi-
» que, Apoſtolique & Romaine, qu'il eſt de
» bonne vie & de bonnes mœurs ; *JE CER-*
» *TIFIE* en outre qu'il eſt malade depuis
» long-temps, & que *le ſeize du mois d'Août*
» 1780 eſt l'époque préciſe du commence-
» ment de ſa maladie, ainſi qu'il me l'a dé-
» claré ; qu'il a cherché ſa guériſon auprès de
» pluſieurs *Docteurs en Médecine & Chirurgiens* ;
» qu'il a été traité par M. *le Curé de Chamilly*,
» par le *Frère* Chirurgien de *la Charité* de
» *Château-Thierry*, *M. le Chirurgien major* du

» Régiment d'*Esterhazy* , *M. Dinot*, Médecin
» à Château-Thierry; M. *Guérin*, Médecin de
» *Triport ;* M. *Soyeux* , Médecin à Coincy ;
» M. *Michel* , Chirurgien de Mont-Saint-Père;
» M. *Veulin* , Chirurgien de Jaulgonne ; M.
» *Lausart*, Chirurgien à l'Hui, & M. *Duchanoi*,
» *Médecin* de *la* FACULTÉ DE PARIS , &
» par un autre Médecin d'*Epernay*, dont il
» ignore le nom , & M. *Petit* de Soissons :
» qu'il a exactement suivi le régime prescrit
» par tous ces *Messieurs* , sans en avoir ressenti
» beaucoup de soulagement. Fait à *Espiés*,
» *le six Novembre mil sept cent quatre vingt-*
» *quatre.* Signé CAFLISH , Prieur - Curé
» d'Espiés ».

Différentes Consultations sur la Maladie ci-dessus.

UNE personne âgée de trente-quatre ans, a été prise d'étouffemens & même de suffocation, & les *rafraîchissans* ont soulagé. Ensuite, après des travaux & de grandes chaleurs, il est survenu un *grand mal de gorge*, pour lequel on a employé les *vomitifs* & *pur-*

gatifs : la *ſaignée* a aigri le mal & l'a fixé ; puis ſont venus des *maux d'eſtomac*, *de poitrine*, *douleur entre les epaules* ; puis à la ſuite *une toux ſèche*, &, de temps à autre, queſques *crachemens de ſang* : on a fait beaucoup de remèdes qui ont très-peu ſoulagé. *Conſtipation depuis un an.*

L'état actuel de la perſonne eſt celui-ci : Une eſpèce de *rhume* accompagné de *douleurs vives* dans les *côtés* & les *épaules*, avec beaucoup de *vents* ; l'humeur ſemble bouillonner dans la poitrine, ce qui approche aſſez du *râle*, par ce qu'on entend : la *gorge eſt cuiſante* ; il y a *tintement d'oreilles*, *bluettes* ; la *reſpiration eſt gênée*, la *bouche eſt sèche* ; *douleurs vagues quelquefois dans le ventre*, *maux de tête & étourdiſſemens.*

Le fond de cette affaire me ſemble le produit des affections vaporeuſes auxquelles donnent ſi ſouvent lieu les *peines*, les *ſoucis*, les *chagrins*, & les *idées creuſes*. Le mal eſt une eſpèce d'*aſthme* continu ; & tous les accidens dont ſe plaint la perſonne, me ſemblent venir, & de l'état *ſpaſmodique* de tout l'individu, & de l'oppreſſion de la poitrine.

Voici ce que je conſeillerai de faire :

1°. *Un cautère* volant au bras, avec une

bonne ſuppuration, pour détourner de la poitrine les humeurs que la douleur & la gêne y appellent.

2°. Boire tous les jours une pinte de tiſane faite avec une cuillerée d'orge perlé, les fleurs de *mélilot*, de *tilleul*, & la *régliſſe*.

3°. Prendre *les bains tièdes* juſqu'à la ceinture ſeulement, s'il eſt poſſible.

4°. Pour déjeûner & pour ſouper, *du lait avec du pain*.

5°. Et quatre fois le jour, à des diſtances égales, prendre un paquet de poudre faite avec un quart de *grain de kermès* bien mêlé avec quatre grains d'*iris de Florence* en poudre, & la poudre de régliſſe à volonté. Signé *DUCHANOY, Docteur-Medecin de la Faculté de Paris.*

Autre.

Demi-livre ruelle de veau, ſix feuilles de ſcolopendre, racine d'oſeille, piſſenlit, chicorée ſauvage, de chacune demi-once; coupé, ratiſſé & lavé, paſſé par un linge, y ajouter 18 *grains de terre foliée de tartre.*

Une bouteille & demie de vin blanc, infuſer pendant vingt-quatre heures ſur des cendres chaudes, avec demi-poignée de ſco-

lopendre, demi-once de féné mondé, racine de polipode de chêne raiſier, chacune demi-once, une pincée de marrube blanc. Signé *DINOT*, Médecin à Château-Thierry.

Autre.

La cauſe première de la maladie étoit une tranſpiration arrêtée, qui a dégénéré en véritable *inflammation de poitrine* ; & par le mauvais traitement qu'on a adminiſtré, a fait dégénérer l'inflammation en *vomique* ou abcès aux poumons ; ce qui eſt prouvé par le *crachement de pus* mêlé de ſang : l'*abcès* ſe renouvelle de temps en temps. C'eſt alors que le Malade doit ſe reſſentir de tous les ſymptômes dont il fait mention ; à cela s'eſt joint encore une affection aſthmatique qui gêne la reſpiration.

Pour ſoulager le Malade de ſes maux, je conſeille qu'il faſſe uſage d'une *tiſane d'orge miellée* ; *dans chaque pinte, on y mettra deux gros d'oximel ſcillectique.* Outre la tiſane, il fera uſage des *pilules* ſuivantes, en en prenant une le matin & une le ſoir en ſe couchant.

Prenez *cloportes préparés, une demi-once ;*

racine d'iris de Florence, gomme ammoniaque, de chaque deux gros; fleurs benjoin, un gros; térébenthine de Venise, une demi-once; syrop balsamique, autant qu'il faut pour former une masse : faites des *pilules à dix grains chaque.*

Le Malade se nourrira de laitage & des *farineux*, observant cependant que si le Malade a *une fièvre lente*, il ne prendra point de laitage. Signé *JUMILTHER.*

AUTRE.

Maladie à Consulter.

UNE personne, âgée de trente-quatre ans, a été prise d'étouffemens, & même de suffocation, & les rafraîchissans ont soulagé : ensuite, après des travaux & de grandes chaleurs, il est survenu un grand mal de gorge, pour lequel on a employé les vomitifs & les purgatifs; la saignée a aigri le mal, & l'a fixé, avec maux d'estomac & de poitrine; puis douleur & resserrement entre les épaules; puis, à la suite, une toux sèche, &, de temps à autre, quelques crachemens de sang : on a fait beaucoup de remèdes qui ont

très-peu ſoulagé. Conſtipation depuis vingt mois.

L'état actuel de la perſonne eſt celui-ci: Une eſpèce de rhume accompagné de douleurs chaudes dans l'eſtomac & la poitrine, avec beaucoup de vents; l'humeur bouillonne dans la poitrine avec regonflement, ce qui approche aſſez du râle; la gorge eſt cuiſante; il y a tintement d'oreilles, bluettes, la reſpiration eſt gênée, la bouche eſt sèche; douleurs vagues quelquefois dans le ventre, maux de tête, étourdiſſemens, &c.

Le Malade prendra tous les jours au matin, en ſe levant, d'abord *une demi-tablette de ſoufre*, & enſuite une tablette entière, ſi la demi-tablette ne tient pas le ventre libre; par-deſſus cette tablette de ſoufre, il avalera deux gobelets de lait coupé, de la manière ſuivante:

Dans un grand demi-ſetier d'eau bouillante, on y mettra bouillir *deux pincées d'avoine*, *lavée* auparavant dans l'eau chaude; plein une cuiller à café de miel blanc, qu'on fera bouillir juſqu'à réduction à moitié; on y ajoutera ſur la fin une pincée *de fleur de ſureau*, & *une* ou *deux fleurs de camomille* romaine; on paſſera cette décoction, qu'on

coupera avec autant de lait de vache, pour être partagée en deux gobelets, dont on prendra le premier en mangeant ou après avoir mangé la tablette, & le ſecond, demi-heure après le premier.

On continuera ce régime pendant long-temps.

Ordonnance de M. Petit, Médecin à Soiſſons.

Acte de notoriété du 18 Novembre 1784.

Cejourd'hhi dix-huit Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre, avant midi;

Pardevant le Notaire du Roi réſidant à Soiſſons, ſouſſigné en préſence des témoins ci-après nommés;

Sont comparus M. Louis-Claude de Saint-Martin, ancien Officier au Régiment de Foix, demeurant ordinairement à Paris, de préſent au château de Buſancy, près Soiſſons;

Sieur Jean-Jacques Boileau, Peintre, demeurant auſſi ordinairement à Paris, de préſent audit Buſancy;

Sieur Louis-Emmanuel Hivart, Brigadier des Fermes du Roi, demeurant à Soiſſons, actuellement audit Buſancy;

François Ribault, Jean Chervie, & Pierre Garré, tous trois garçons majeurs, demeurant au château dudit Busancy :

Lesquels ont déclaré, certifié & attesté pour vérité, que le nommé *Philippe-Hubert* VIÉLET, ancien Garde-chasse & *Maître d'Ecole* de la paroisse d'*Espiés* près *Château-Thierry*, demeurant audit *Espiés*, actuellement au château dudit *Busancy*, le *jour d'hier dix-sept* du présent mois de Novembre, à *neuf heures trois quarts* du soir, a **RENDU** *le dépôt* par évacuation de bas, qu'il avoit annoncé par son écrit daté *du seize dudit présent mois* : ledit écrit, & un certificat y joint, déposés à Me Rigault, Notaire soussigné, présence des témoins y dénommés, ledit jour, & *contrôlés*.

De laquelle *déclaration* lesdits sieurs COMPARANS en ont requis acte audit Notaire soussigné, présens lesdits témoins, à eux octroyé, pour servir & valoir à qui il appartiendra, en temps & lieux, ce que de raison. Fait & passé au *château dudit Busancy*, en une salle basse, ayant deux croisées sur la cour, pardevant moi Notaire soussigné, en présence d'*Antoine Poltron*, Jardinier, & de *Louis Burguet*, Maréchal ferrant, tous deux

demeurant audit *Busancy*, témoins à ce appelés & mandés, l'an & jour susdits, & ont signé, sauf ledit Pierre *Garré*, qui a déclaré ne savoir écrire ni signer, de ce interpellé : à la minute des présentes, demeurée à Me Rigault, Notaire, & contrôlée à Soissons, le 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze sous. *Signé* RIGAULT.

Acte de dépôt du 18 Novembre 1784, à la réquisition de Philippe-Hubert Viélet.

CEJOURD'HUI *dix-huit Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre*, avant midi ;

LE NOTAIRE du Roi résidant à Soissons, soussigné, étant ledit jour au *château de Busancy* près Soissons, auroit été mandé par *Philippe-Hubert Viélet*, ancien Garde-chasse & *Maître d'Ecole*, demeurant à *Espiés* près *Château-Thierry*, de présent audit château de Busancy, pour constater la guérison d'une maladie dont il est attaqué *depuis quatre ans*.

Lequel désirant faire *le depôt* d'un écrit par lui fait de sa main & signé de lui, & d'un certificat attestant ledit écrit ; pourquoi il a requis Me Rigault, Notaire, soussigné, assisté

& en préſence des témoins ci-après nommés, d'annexer & dépoſer au nombre de ſes minutes ledit écrit ſigné dudit *Viélet*, daté du 16 Novembre préſent mois, contenant deux pages, commençant par ces mots, *Rapport*, & finiſſant par ces mots, *c'eſt en conſéquence de ce fait que j'ai écrit ceci, étant dans mon lit, en criſe magnétique, cejourd'hui* 16 *Novembre* 1784, *& ſigné enfin Viélet, avec paraphe;* obſervant qu'à la treizième ligne de la première page, ſe trouve écrit, entre la ligne douzième & celle treizième, le mot *ma*; qu'à la quatorzième, il y a un renvoi en marge, où ſont écrits ces mots, *produit par les travaux & les chagrins :* à la ligne vingt-cinq, au renvoi entre lignes, portant ces mots, *avec affection hypocondre*, & à la ligne trente-quatre de la ſuſdite première page, ſe trouve ajouté entre lignes ces mots, *ce dernier;* qu'à la ligne vingt-cinq de la ſeconde page, moitié de la ligne barrée, & la vingt-ſixième ligne le quart de ladite ligne auſſi barré: ledit certificat écrit ſur la première page d'une feuille de papier commun, contenant dix-neuf lignes & cinq mots, ſans aucunes ratures ni renvois, commençant par ces mots: *Nous, ſouſſignés, reconnoiſſons avoir lu, dans la matinée, aujourd'hui*

ſeize

ſeize Novembre 1784, *un écrit ſigné Viélet*, *daté du* 16 *dudit jour*, *contenant deux pages*, & finiſſant par ces mots, *au château de Buſancy*, *chez M. le Marquis de Puyſégur*, *le* 16 *Novembre* 1784, ſigné en fin *Mignot*, *Chartraire de Bourbonne*, *Comteſſe d'Avaux*; *le Marquis de Puyſegur*, *Comte Maxime de Puyſegur*, *Saintes-James*, *Marquiſe de Puyſegur*; *Saint-Martin*, *Boileau*, *Moreau*, *ancien Curé de Buſancy*; *Duval*, *Curé de Buſancy*, & *Chevalier*, *Fermier à Buſancy*. Ledit écrit & ledit certificat contrôlés audit Soiſſons cejourd'hui par Tapin, après avoir été dudit Viélet certifiés véritables, &, à ſa réquiſition, cotés, ſignés & paraphés, en toutes les pages, des Notaire & témoins ſouſſignés; duquel dépôt il en a requis acte, à lui octroyé, pour lui ſervir & valoir, & à qui il appartiendra, en temps & lieux, ce que de raiſon. Fait & paſſé au château dudit Buſancy, en une ſalle baſſe ayant deux croiſées ſur la cour, pardevant moi Notaire ſouſſigné, & leſdits ſieurs témoins, à la minute demeurée à Me Rigault, Notaire, & contrôlée à Soiſſons, ledit jour 18 Novembre 1784, par Tapin, qui a reçu quinze ſous.

Vient enſuite l'acte de Viélet, *ſigné de lui*, *avec paraphe*, *contrôlé audit Soiſſons le*

18 *Novembre* 1784, *par Tapin, qui a reçu quinze sous.*

Certifié véritable par ledit Philippe-Hubert Viélet, au désir de l'acte de dépôt reçu par le Notaire du Roi résidant à Soissons, soussigné, en présence des sieurs témoins y dénommés, cejourd'hui dix-huit Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe, *Saint-Martin*, *Boileau*, & *Rigault*, avec paraphes.

NOUS SOUSSIGNÉS, reconnoissons avoir lu, dans la matinée aujourd'hui *seize Novembre mil sept cent quatre-vingt-quatre*, un écrit signé *Viélet*, daté *du* 16 dudit mois, contenant deux pages, dans lequel cet homme déclare qu'il n'a pu, jusqu'au moment où il écrit, 16 du même mois, *six heures & demie du matin*, *déposer* affirmativement en quel temps il rendroit le *dépôt* qu'il a actuellement au *pilore de l'estômac*, mais annonce que *demain* 17, entre *neuf & dix heures du soir*, il en rendra la plus forte partie par évacuation; que s'il a le bonheur de *vomir*, le surplus partira aussi-tôt : dans le même écrit cet homme rend compte des diverses *sensations* qu'il a éprouvées & qu'il éprouve dans *l'etat de crise magnétique* où il a passé la nuit, & où il est encore dans l'état présent, *comme chacun de nous l'a*

VU avant de *ſigner.* CERTIFIONS en outre, que le nommé *Malaiſé*, qui a couché dans ſa chambre, a aſſuré l'avoir *entendu* ÉCRIRE deux heures avant le jour, & *le tout ſans lumière.*

Au château de Buſancy, chez M. le Marquis *de Puyſégur, le ſeize Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre.* Signé *Mignot, Chartraire de Bourbonne, Comteſſe d'Avaux; le Marquis de Puyſégur, Comte Maxime de Puyſégur, Sainte-James, Marquiſe de Puyſégur; Saint-Martin, Boileau, Moreau*, ancien Curé de *Buſancy; Duval*, Curé de *Buſancy*, & *Chevalier*, Fermier à *Buſancy.* Contrôlé à Soiſſons le 18 Novembre 1784 par Tapin, qui a reçu quinze ſous.

Certifié véritable par ledit *Philippe-Hubert Viélet*, au déſir de l'acte de dépôt reçu par le Notaire du Roi réſidant à *Soiſſons*, ſouſſigné, en préſence des ſieurs témoins y dénommés, cejourd'hui 18 Novembre 1784. Signé *Viélet*, avec paraphe; *Saint-Martin, Boileau*, & *Rigault*, avec paraphes.

Nota. Comme on auroit pu douter que la déclaration de *Viélet* eût été dépoſée chez le Notaire avant l'accompliſſement de la prédiction qui s'y trouve énoncée, je me ſuis

procuré le certificat ſuivant, qui prévient cette difficulté.

« Nous Antoine *Rigault*, Notaire royal à Soiſſons, *certifie* & atteſte pour vérité, que le *SEIZE NOVEMBRE*, *à une heure & demie de relevée*, M. le Comte *Maxime de Puyſégur*, accompagné de Me *Michel-Samſon Fabus*, Procureur ès Siéges royaux de Soiſſons, y demeurant, m'a remis, en mon étude, l'*original* de l'écrit du nommé *Philippe-Hubert Viélet*, ancien Garde-chaſſe & Maître d'Ecole d'Eſpiés, près *Château-Thierry*, daté dudit jour *ſeize Novembre* mil ſept cent quatre-vingt-quatre, & ſigné en fin *Viélet*; auquel écrit étoit joint le certificat atteſtant ledit écrit daté dudit jour *ſeize Novembre*; que l'intention de mondit Seigneur Comte *Maxime de Puyſégur* étoit que ledit écrit, ainſi que ledit certificat, me ſoient dépoſés, & qu'il en ſoit par moi dreſſé un acte. Mais qu'après en avoir conféré, préſent ledit Me Fabus, tous trois d'un avis commun, il a été différé de faire le dépôt deſdites deux pièces qu'après la *prédiction* énoncée audit écrit, arrivée & c'eſt en conſéquence que je me ſuis tranſporté au chateau de *Buſancy*, chez M. le *Marquis de Puyſégur*, le dix-ſept dans l'après-dîner, que

la prédiction étant arrivée, j'ai, le lendemain DIX-HUIT, *huit heures du matin*, fait lecture audit *Viélet* de fon écrit & dudit certificat; qu'ayant reconnu fon écriture, il m'auroit requis l'acte de dépôt fait & paffé pardevant moi, en préfence des témoins y dénommés, ledit jour *dix-huit Novembre* mil fept cent quatre-vingt-quatre, contrôlé à Soiffons ledit jour par Tapin; defquels actes de dépôt, écrit & certificat j'en ai délivré expédition.

« Délivré par moi fouffigné le préfent cer- » tificat, pour fervir & valoir ce qu'il appar- » tiendra ès temps & lieux, ce que de raifon. » A Soiffons, le cinq Janvier mil fept cent quatre-vingt cinq; *figné* RIGAULT ».

Nous fouffignés Prieur-Curé & principaux habitans de la paroiffe d'Efpiés, diocèfe de Soiffons, certifions que le fieur Viélet, depuis très-long temps, nous a déclaré qu'il fe portoit infiniment mieux depuis que M. le Marquis de Puyfégur avoit eu la bonté d'entreprendre fa guérifon, & qu'effectivement fon vifage annonce que fi fa fanté n'eft pas encore parfaitement rétablie, elle eft au moins beaucoup meilleure que par le paffé; en foi de quoi nous avons figné à Efpiés le 1er. Janvier mil fept cent

quatre-vingt-cinq ; *ſigné* CAFLISCH, Prieur d'Eſpiés, Givry ; Jean-Jacques Giyry, Jacques Atreh, de Ligny, Notaire ; Robilliard, Mettiviez, Denis, Demonus, Laurent Laplante, Pïerre Allard, Lambouvet, Syndic ; de Hu, Baronnat.

Nous principaux Habitans, certifions en outre que pendant l'eſpace de quatre ans & plus que ledit Viélet a été attaqué de cette maladie, il a ſouffert des maux conſidérables, qu'aucun Médecin & Chirurgien ne lui ont pu retirer, & l'ont laiſſé dans l'éthiſie, cependant après l'avoir tous traité fort long temps ; ne pouvant plus vaquer à aucune affaire, ſi ce n'eſt depuis le traitement que lui a fait M. le Marquis de Puyſégur, où il eſt de retour depuis le 6 Décembre dernier, où il nous paroît avoir la liberté du corps & ſa marche plus libre ; ce que nous certifions véritable, ledit jour premier janvier mil ſept cent quatre-vingt-cinq ; & *ont ſigné*, De Ligny, Notaire ; De Hu, De Ligny le jeune, Lanbourt, Syndic ; Baronnat, Alleire, Jacques Atrel, Boileau, Denis Demées, Poreau, Joſſet, Mettiviez, Jean Mettiviez, Vendeuilly, Lefevre, Philippe Metad, Lambert, Robilliard,

Pierre Mettiviez, Givry, Jean-Jacques Givry, Victor, Helot.

« Je *soussigné* CURÉ, Doyen de l'église paroissiale & collégiale de Saint-Quentin de Berzy, Diocèse & Election de Soissons, *certifie* à tous qu'il appartiendra, qu'*Angélique Brismontier*, épouse de Pierre *Le Bosseur*, manouvrier de l'*Echelle*, Hameau de ma Paroisse, jeune femme bien constituée, incommodée, depuis un an environ, *d'une fièvre intermittente*, tantôt *tierce*, tantôt *quarte*, & tantôt *quotidienne*, s'est déterminée vers le commencement de Juin dernier (à ma sollicitation), de se rendre à l'établissement du *Magnétisme animal* de M. le Marquis *de Puységur*, Seigneur de *Busancy*; qu'elle a suivi, l'espace de huit jours, audit Busancy *le traitement magnétique* suivant les procédés de M. *Mesmer*, qu'elle en a ressenti, *en ma présence, les crises* & tous les effets d'une manière si *directe* & si *prononcée*, qu'il m'est impossible d'attribuer à la force de *l'imagination* & aux *seuls effets de la Nature* la cessation de *sa fièvre* & le recouvrement de sa santé, qu'elle a éprouvés aussi-tôt après ledit traitement, dont elle a joui depuis sans aucune altération, & dont elle

jouït encore dans un dégré parfait. En foi de quoi j'ai délivré le préſent certificat, cejourd'hui 11 Novembre mil ſept cent quatre-vingt-quatre. *Signé*, MOSNIER (10).

Cure de maux d'eſtomac cauſés par des ſuppreſſions habituelles *depuis l'âge de treize ans*, & *d'*abcès aux poumons.

LA nommée *Catherine Montenecour*, âgée de *vingt-ſept*, Cuiſinière chez Mademoiſelle *Mignot*, à *Belen*, près Soiſſons, eſt arrivée à mon traitement le 28 *Octobre* 1784. La crainte qu'elle avoit de devenir en *criſes magnétiques* l'avoit empêchée depuis long-temps de venir à *Buſancy*. J'ai commencé par la faire *conſulter* un Malade *en criſe*; il lui a été dit qu'elle avoit l'*eſtomac abîmé* par les *remèdes* & les *drogues* qu'on lui avoit fait prendre; qu'il étoit temps de les ceſſer entièrement, ſi elle ne vouloit pas ſuccomber avant peu; il lui fut dit enſuite des particularités ſi vraies ſur ſon état, que cette fille ne balança pas un moment à ſe

mettre autour du *réservoir magnétique*; dès le lendemain elle commença à éprouver des effets apparens, & le surlendemain elle eut *des crises magnétiques* : elle ne restoit pas d'abord long-temps dans l'état *de somnambulisme*; il me falloit l'empêcher de se frotter les yeux, sans quoi elle *se réveilloit* malgré moi; peu à peu *ses crises* s'alongèrent, & enfin elles devinrent de nature à se trouver assez éclairée sur son état pour m'en *apprendre* des *détails*.

Le 30, elle m'annonça *pour le premier du mois de Novembre* une *débacle* considérable d'*humeurs* & de *sang*; savoir, à *sept heures du soir* un VOMISSEMENT, & à *dix heures* une *évacuation sanguine* si forte, qu'elle se trouveroit très-foible, mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter & lui donner seulement *un verre d'eau* & de *sucre*. Je fis prévenir Mademoiselle *Mignot*, chez qui elle s'en retournoit tous les soirs, de ces *prédictions*, qui se sont accomplies à la lettre comme elles avoient été annoncées.

Le *Mercredi 3*, elle m'annonça encore *une perte de sang* pour *le Vendredi 5 à neuf heures du soir*; j'en previns de même sa maîtresse, qui, ne doutant pas que cette *prédiction* n'eût lieu comme la précédente, me pria de garder la Malade chez moi, afin d'être à portée de la

ſoulager dans ſes ſouffrances. (*Voyez* le certificat ci-après.)

Le *Vendredi* 5, je la fis ſe coucher en *criſe magnétique* : à neuf heures elle commença à cracher du ſang, comme elle l'avoit annoncé, mais en fort petite quantité : je la voyois beaucoup ſouffrir, & faire des efforts inutiles; je lui en demandai la raiſon : elle me répondit qu'il s'opéroit un changement en elle, que le ſang prenoit *un autre cours*, & que le lendemain elle iroit à la garde-robe, courroit preſque toute la journée : elle me déclara enſuite qu'elle avoit été *ſaignée* dans un temps contraire, il y avoit deux mois, & *purgée*; que cette *ſaignée* & cette *purgation* n'avoient produit que de mauvais effets; & que ce ſeroit cette *médecine* qu'elle rendroit le lendemain.

Le 6, ſa PRÉDICTION de la *veille* eut ſi complètement ſon effet, que je ne pus lui ôter de la tête qu'elle avoit été *purgée* ſans le ſavoir.

Le *ſoir*, elle m'annonça qu'elle *découvroit* en elle un mal qu'elle n'avoit pas encore *vu*, & qui la chagrinoit beaucoup; elle étoit bien fâchée, diſoit-elle, d'être venue chez moi pour *voir* de ſi vilaines choſes qu'elle auroit ignorées toute ſa vie; elle pleuroit & ſe déſoloit; je lui en

demandai la cauſe : elle me répondit qu'elle voyoit ſes *poumons attaqués* ; que je pourrois guérir ſon *eſtomac*, mais que pour ſes *abcès aux poumons*, cela lui paroiſſoit impoſſible : je la tranquilliſai le mieux que je pus, & heureuſement pour elle que, revenue dans l'état naturel, elle ne ſe reſſouvenoit pas de ce qu'elle m'avoit dit.

Cependant, *le Mercredi matin* 10, ſon eſtomac étoit tout à fait débarraſſé, & le *Jeudi* elle m'aſſura qu'elle étoit totalement *guérie*.

Son mal aux *poumons* ne l'effrayoit plus tant ; elle me diſoit dans ſes *criſes magnétiques*, que les embarras qu'elle y voyoit pourroient bien ſe détacher, & qu'elle *cracheroit* peut-être ſon *abcès* tout entier ſi elle reſtoit encore une *huitaine* au traitement.

Le *Jeudi matin* 11, elle eut ſi peur des cris affreux que faiſoit une autre Malade (celle dont la cure ſuit celle-ci), qu'elle en eut une révolution de bile ; je la fis *reſter en criſe* preſque toute la journée, & le ſoir, après des évacuations néceſſaires, elle fut de nouveau guérie.

Son eſtomac depuis va bien ; elle n'en ſouffre plus du tout.

Les *Vendredi*, *Samedi* & *Dimanche*, elle a *craché* beaucoup de *pus* dans l'état naturel ; elle

étoit fort inquiete, & une fois *en crise*, elle me disoit que son mal s'en alloit entièrement, & que bientôt elle auroit *les poumons* aussi sains que l'*estomac*.

Toutes les nuits je la faisois dormir *en crise magnétique*, le dégagement de ses poumons s'en opéroit plus facilement; tous les matins elle voyoit sa cuvette ou son mouchoir rempli de *ses crachats*, sans avoir le souvenir des souffrances qu'elle avoit dû éprouver pour les rendre.

Enfin le *Jeudi* 18, elle me dit qu'il ne lui falloit plus qu'*une nuit* pour être parfaitement guérie.

Le *Vendredi*, dans sa crise, elle me confirma sa guérison, m'ajouta que non seulement elle ne voyoit plus rien en elle, mais que même elle n'y voyoit plus pour se conduire, au point qu'elle me prioit de *lui ouvrir les yeux*, sans quoi elle risqueroit de se heurter contre tout ce qu'elle rencontreroit: ce manque *de vision* dans sa crise acheva de me convaincre de sa guérison.

Elle continuoit cependant le traitement, afin de se refaire entièrement. *Un coup* qu'elle se donna dans le côté quelques jours après, ayant voulu marcher dans l'état de *somnambulisme* non clair-voyant (ce qui même l'avoit fait

se réveiller sur le champ), m'obligea à de nouveaux soins ; une fois en *crise magnétique*, je sus que ce *coup* avoit été si violent, qu'il lui faudroit *cracher du sang* ; elle m'en annonça de même *le jour* & *l'heure* : & la *prédiction s'étant accomplie*, il n'en résulta aucune suite fâcheuse.

La fin du mois qui devoit amener chez elle une époque qui constateroit sa guérison, étoit prochaine. L'avis de plusieurs de mes *Médecins* & le sien furent qu'il falloit continuer le traitement jusque-là, parce que cette seconde révolution seroit encore difficile à passer, & qu'elle essuyeroit de très-*violentes coliques*. Le 24, étant dans l'*état magnétique*, elle commença en effet à *pressentir* des souffrances pour le *Vendredi* 26 ; cela ne manqua pas d'arriver comme elle l'*avoit prédit*, & jusqu'au *Dimanche à minuit* elle n'eut, pour ainsi dire, aucun relâche ; *le sang* causoit tant de désordres chez elle, que quelquefois elle devenoit *violette*, étrangloit ; ensuite c'étoient *des convulsions* d'estomac qui la mettoient dans *un état affreux d'éréthisme*. Heureusement, dans les momens de relâche, je pouvois savoir d'elle tout ce qu'il y avoit à lui faire dans ses *crises violentes*, & par ce moyen je pouvois la soulager, sans éprouver d'inquié-

tudes; elle m'aſſura auſſi que c'étoit *la dernière fois* qu'elle auroit des *coliques* de cette eſpèce, & que dorénavant toutes ſes époques ſe paſſeroient ſans ſouffrances. Le réſultat des *conſultations* que je fis ſur ſon compte me confirma la même choſe.

Le *Lundi* 29, elle m'apprit le retour de ſa ſanté que je *ſavois*, dès la veille, devoir arriver. Elle eſt reſtée chez moi juſqu'*au Mercredi*; & le *Jeudi* 2 *Décembre*, elle eſt partie très-bien portante, m'ayant cependant annoncé dans ſa *dernière criſe*, que le ſoir elle auroit un accès *de fièvre* depuis 9 *heures juſqu'à* 11 *heures* ce qui m'engagea de lui *ordonner* de ſe coucher en arrivant chez elle; de plus, elle m'avoit auſſi *prédit* que ſa révolution ne finiroit pas avant le *Samedi ſoir*. J'ai ſu depuis par elle-même, à mon paſſage à *Soiſſons*, que ces faits avoient eu exactement leur exécution.

Je certifie que la nommée *Catherine Montenecourt*, ma Cuiſinière, étoit fort incommodée de *maux* d'eſtomac, qu'elle m'a aſſuré avoir eu une peur dans ſa jeuneſſe qui avoit arrêté chez elle le cours de la nature, & que depuis elle n'avoit pas joui d'un état certain de ſanté; qu'il y a trois mois, ayant reçu un coup de pied de cheval, on fut obligé de *la ſaigner*

dans un temps contraire, & de la *purger* enſuite; que depuis lors tous ſes maux ayant conſidérablement augmenté, je lui ai fait faire uſage infructueuſement des ſecours *de la Médecine ordinaire*; qu'enfin s'étant déterminée (quoiqu'avec beaucoup de répugnance) à aller à *Buſancy*, elle a été traitée pendant *cinq ſemaines* par le moyen du *Magnétiſme animal*, & qu'elle en eſt revenue *totalement guérie*. Je CERTIFIE en outre avoir été *prévenue deux jours d'avance* d'une *double révolution* ſalutaire que devoit éprouver la Malade, le premier Novembre; ſavoir, l'une à *ſept heures du ſoir*, & l'autre *à dix heures*, leſquelles ſe ſont effectuées à la lettre, comme elles avoient été annoncées.

Je dois certifier de même la guériſon complette d'un autre Domeſtique à moi. Le nommé *Jean Pierre Larcher*, Vétéran de Cavalerie, qui n'a eu ſon congé que *pour cauſe d'infirmités* de quinze ans d'ancienneté, lequel, *en douze jours de temps*, s'eſt trouvé guéri *par le Magnétiſme animal*, d'oppreſſions continuelles d'eſtomac & de laſſitudes habituelles dans tous les membres, qui l'empêchoient de faire aucun exercice un peu fort; de manière qu'aujourd'hui il a bon appétit, *monte à cheval ſans ſe fatiguer*, & ſe trouve mieux portant qu'il

n'a jamais été. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent certificat, ce 4 Décembre 1784. *Signé*, Mignot (11).

Certificat que m'a apporté la Malade ci-après.

Je soussigné certifie à tous qu'il appartiendra que *Marie-Louiſe Bardoux*, femme de *Jean-Louis Métivier*, ma paroiſſienne, eſt attaquée depuis *deux ans*, environ, d'un *rhumatiſme* appelé *goutte ſciatique*, dont elle ſouffre beaucoup, & la met hors d'état de travailler. Délivré ledit certificat, pour lui ſervir ainſi que de raiſon, *le* 20 *Novembre* 1784. Signés, *Rougeaux*, Prieur-Curé de Verdilly; *Brulez*, Syndic; *Pétrez*, Buraliſte; *Le Blanc Sarraſin*, *Gauthier*, *Spémen*, *Clerclaie*, *Le Clerc*, *l'Allier*.

Marie-Louiſe Bardoux, femme de *Métivier*, âgée de quarante-cinq ans, de la paroiſſe de *Verdilly*, proche *Château-Thierry*, avoit commencé à reſſentir des points de côté le premier Janvier 1783; au bout de huit jours il s'étoit déclaré un commencement de *paralyſie* dans tout *le côté droit*, avec des douleurs inſupportables,

ſupportables, qui la faiſoient crier jour & nuit : lorſque les douleurs s'appaiſoient, la paralyſie empiroit. Depuis ce temps ſes accès de ſouffrances lui avoient repris fréquemment, & elle étoit au point de n'avoir pas un ſeul jour de tranquillité, lorſqu'elle eſt arrivée à mon traitement le *Mercredi* 10 *Novembre.*

Je l'ai fait TOUCHER par deux *Malades en criſes*, qui tous deux ſe ſont accordés à déclarer que cette femme avoit une *goutte f oide* & étoit au moment d'avoir *le bas ventre paralyſé* entièrement, & que ſans un prompt ſecours elle ne pouvoit pas vivre long temps. Ils me dirent qu'elle reſſentiroit beaucoup d'eff ts ſalutaires du *Magnétiſme ;* en conſéquence je l'admis au traitement.

La première fois que je *touchai* cette Malade, je fus ſingulièrement ſurpris de la *criſe* que je lui occaſionnai : elle ſe mit *à crier* d'une telle force, que tous les Malades en furent effrayés ; rien ne reſſembloit plus *à la folie* : quand elle ceſſoit de *crier*, c'étoit pour *battre la campagne* ; enſuite les *hurl mens* recommençoient, au point qu'enfin effrayé moi-même d'un effet auſſi violent & tel que je n'en avois jamais vu, je me vis obligé de la retirer de la chambre & de la calmer dans *la cour.* Le

LENDEMAIN, craignant le même tapage que *la veille*, & la même révolution parmi mes Malades, je pris le parti de traiter cette femme ſéparément. En conſéquence, je la mis dans une chambre particulière, autour d'*un petit réſervoir magnétique :* dès qu'elle y fut placée, les *mêmes cris* de la veille recommencèrent; mais ils ſe calmèrent plutôt: pendant tout le reſte de la journée, elle ne ceſſa de déraiſonner; quelquefois même elle rioit pendant des demi-heures entières. Sa ſenſibilité aux effets du Magnétiſme étoit ſi grande, que je ne pouvois faire le moindre mouvement dans ma chambre ſans qu'elle s'en apperçût & ſans que ſes douleurs ne lui fiſſent manifeſter une *de ſes criſes convulſives.*

Le lendemain Vendredi, ce fut à peu près les mêmes effets & les mêmes ſouffrances, augmentées ſeulement de *criſes*, de *pleurs* qui ſuccédoient *au rire le plus immodéré.*

Le Samedi matin ſa ſenſibilité à mon approche me parut diminuée. *Joly*, qui étoit venu paſſer quelques jours chez moi, ſe trouvant dans la chambre où *je magnétiſois* cette femme, fut attaqué de *ſomnambuliſme ;* depuis la guériſon de ſa *ſurdité* il lui étoit reſté une *ſuſceptibilité* ſi grande, que j'étois obligé

d'ufer de précautions pour l'approcher : il entroit dans l'état de *fomnambulifme* tout en me parlant. L'approche du *baquet* & le *chant des églifes* lui faifoient le même effet ; ce qui étoit une marque chez lui des difpofitions à une forte maladie ; mais je n'étois pas affez inftruit alors pour en tirer cette conféquence : l'appercevant dans cet état, je lui dis de *toucher* cette Malade, & de faire beaucoup d'attention à ce qu'il fentiroit ; il commença d'abord par me dire que, fe portant très-bien, il ne fentoit rien. Je le preffai de faire plus d'attention, & lui indiquai à peu près la place où j'avois apperçu que cette femme reffentoit le plus d'effet. Au bout d'un moment il me dit qu'il *y voyoit plus clair* ; que le mal venoit de ce qu'il y avoit des parties intérieures du corps qui ne prenoient plus de vie ; que fi l'on pouvoit redonner de l'action à ces parties, la guérifon de toutes les fouffrances & de tous les maux s'opéreroit bien vîte. Je lui demandai s'il ne pourroit pas y contribuer ; alors il me dit du plus grand fang froid, *que, fi je voulois, il guériroit cette femme* avant *quatre jours*. J'acceptai de grand cœur fon offre. Il m'ajouta qu'il falloit qu'il la *touchât* trois ou quatre fois *par jour*, & qu'il me répondoit du fuccès. En conféquence, je la lui fis *toucher* encore

deux fois ce même jour. Le *lendemain Dimanche*, il *la toucha* trois fois; fur le foir la Malade n'avoit déjà plus de fortes crifes de fouffrances, & Joly me dit que fa guérifon alloit beaucoup plus vîte qu'il ne l'avoit penfé d'abord.

Pour faire entrer mon *Médecin* (Joly) dans l'*état de fomnambulifme*, j'avois foin de le faire venir dans ma chambre fous différens prétextes, & tout en lui parlant ou *le regardant dans une glace*, je le *mettois*, fans qu'il s'en doutât, dans l'*état que je défirois* : ce n'étoit jamais qu'à *fon reveil* qu'il s'appercevoit qu'il *avoit fermé les yeux*.

Le Lundi matin la Malade étoit encore dans un mieux fi apparent, que *Joly* me dit qu'il n'y avoit, pour ainfi dire, plus de mal; qu'*avant trois jours* elle pourroit s'en aller. Je voulus favoir l'avis d'un autre Malade *en crife magnétique*, qui ne fut pas conforme à celui de *Joly*; car ce dernier me dit qu'il falloit que cette femme reftât *encore cinq à fix jours*, quand même elle ne reffentiroit plus de douleur ni d'effet du Magnétifme; qu'alors elle pourroit s'en aller; que les fymptômes de fon mal difparoîtroient, mais que cependant fa guérifon parfaite ne s'effectueroit qu'au *printemps*. Le

foir, indépendamment de l'attouchement de *Joly*, j'occafionnai une *crife* très-forte de douleur à la Malade, pendant laquelle elle ne pouvoit s'empêcher de remuer fortement la *cuiffe & la jambe paralyfées.*

Le *Mardi* elle fut *touchée* trois fois par fon *Médecin fomnambulifte*, & deux fois par moi : il lui avoit été ordonné de plus de boire toutes les heures *un verre d'eau magnétifée*, ce qu'elle avoit fait depuis le *Lundi matin*, non fans éprouver chaque fois des effets paffagers de *fpafme* & de *fuffocation.* Enfin, le *Mercredi matin*, elle tomba pendant mon attouchement dans la *crife* tranquille de *fomnambulifme.* Le Médecin *Joly* arriva, & la *toucha* comme de coutume, c'eft-à-dire, en imaginant mille moyens pour faire étendre fes nerfs; enfuite il me dit que l'état de foibleffe où elle étoit, annonçoit fa guérifon prochaine : elle fut *touchée* encore deux fois par fon Médecin ordinaire dans la journée, & elle alloit l'être encore *une quatrième fois*, quand il arriva à *Joly* l'accident que je vais détailler plus bas.

Le *Jeudi* cette Malade ne reffentoit plus aucune douleur; elle s'eft effayée de courir, de travailler à la terre, de porter des fardeaux;

ſon contentement à la ſuite de chaque heureux eſſai ne peut ſe rendre.

Le *Vendredi* elle m'annonça vouloir me dire quelque choſe de *très-ſecret*; c'étoit que depuis la *veille* elle rendoit dans ſes *urines* des *flocons de matière blanchâtre gros* comme le pouce; que dès le commencement de ſa maladie, il s'étoit fait chez elle une ſuppreſſion partielle, & que ſûrement la couleur de ce qu'elle rendoit en annonçoit le retour.

Le *Samedi* elle eut des évacuations d'un autre genre, auſſi abondantes qu'elle en eût eues par le moyen d'une Médecine.

Le *Dimanche* au ſoir les évacuations de toute eſpèce avoient ceſſé, & le *Lundi* 22 elle eſt partie avec une ſanté que le retour ſeul du printemps peut conſolider entiérement.

« Je ſouſſigné certifie à tous qu'il appar-
» tiendra que *Marie-Louiſe Bardoux*, femme
» de Jean-Louis *Métivier*, ma paroiſſienne,
» ci-devant attaquée d'un *rhumatiſme*, dé-
» nommé *goutte ſciatique*, depuis *deux ans*, eſt
» actuellement ſans mal & en état de tra-
» vailler & vaquer à ſes affaires. Délibéré le
» 2 *Décembre* 1784, ſigné *Rougeau*, P. C. de
» Verdilly, *Vendeuill*, *Chevalier*, *Gauthier*,

» *Frerot*, *le Blanc*, *Sarrazin*, *Spémen*, Clerc » laïque; *Maprince*, *Lallier*. A Soiſſons ».

Le ſieur Joly va préſenter une ſcène nouvelle, dont les détails ne ſeront pas moins intéreſſans que ceux qu'on à déjà lus.

J'ai dit qu'au moment où il arriva pour *toucher* la femme *Métivier*, il lui ſurvint un accident qui l'empêcha de continuer la cure qu'il avoit entrepriſe.

C'étoit le *Mercredi* 17 *Novembre*; il me dit en entrant, qu'il avoit un grand *mal de tête*: je me mis *à le toucher*, croyant que je le lui ferois paſſer; mais je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que je ne lui occaſionnois pas les effets accoutumés. Je lui vis des mouvemens de nerfs extraordinaires; je le queſtionne, & il me répond. « Je ne ſens plus rien, Monſieur, voilà mon dernier moment; je ſuis » dans un état dont vous ne pourrez me tirer, il faut que je meure ». En finiſſant ces paroles, ſa langue s'embarraſſoit, je le vois ſe roidir de plus en plus, & il devient, dans mes bras, auſſi ferme qu'une barre de fer. J'eſſaye tous les moyens du *Magnétiſme*, mais c'étoit en vain; j'étois d'une inquiétude mortelle, cauſée par les dernières paroles qu'il

m'avoit dites. Ne connoiſſant rien à ſon état, ma ſeule reſſource fut de le *faire toucher* par un *Malade en criſe magnétique :* heureuſement *Catherine Montenecourt* étoit pour le moment dans cet état. Si-tôt qu'elle eut poſé ſes mains deſſus le Malade, elle me dit de lui faire prendre l'air ſur le champ, de le faire marcher ſi l'on pouvoit, & de lui faire *boire de l'eau de méliſſe coupée ;* ce que je fis auſſi-tôt.

Pendant qu'on le promenoit ainſi, j'allai de nouveau *conſulter mon Médecin* (*Catherine*), qui me dit que *Joly* étoit *dans le plus grand danger*, qu'elle en déſeſpéroit, & que ſa maladie venoit d'avoir *touché* la femme *Métivier ;* qu'en la guériſſant, ce n'avoit été *qu'à ſes dépens*, puiſque la *goutte* & la *paralyſie froide* de cette femme avoient paſſé dans ſon corps, encore foible de ſa guériſon précédente.

Cette *conſultation* ajoutoit beaucoup à ma peine, par l'idée que cela me donnoit que j'avois été la cauſe de l'accident affreux qui arrivoit à *Joly*. Je vais retrouver mon Malade, & le trouve dans le même état de roideur, *les yeux fixes*, & ne pouvant parler. Il reſta ainſi à l'air l'eſpace d'une heure ; après quoi on le porta dans ſa chambre. Mon frère demeura avec lui, afin d'eſſayer de lui donner

quelques *ſecours magnétiques* à la première détente qui s'opéreroit en lui.

Cette *criſe nerveuſe* dura environ deux heures, après quoi, ſe retrouvant dans *l'état magnétique*, il put rendre compte de ſa maladie. Deſcendu dans la ſalle à manger, il nous dit devant M. *Rigault*, Notaire (qui étoit arrivé pour conſtater *la prédiction* de *Viélet*), qu'il étoit sûr que cet accident ne lui venoit pas d'avoir *magnétiſé* la femme *Métivier*; qu'au contraire c'étoit un grand bonheur pour lui d'être *ſouvent tombé en criſe*, puiſque par-là on avoit avancé en lui un mal qu'il devoit toujours avoir au plus tard *dans ſix mois*; que ſans doute il en ſeroit *mort* alors, parce qu'on l'auroit sûrement *ſaigné* ou *baigné*, ou mis dans un *lit bien chaud*, dont il ne ſe ſeroit pas relevé; qu'enfin il n'auroit sûrement *pas vécu une demi-heure*. J'étois trop tranquilliſé par ce qu'il me diſoit, pour ne lui pas faire des queſtions relatives aux craintes que m'avoit données *Catherine*. Alors il m'ajouta de nouveau que je ne devois pas être fâché de ce que j'avois fait, & que c'étoit pour ſon plus grand bonheur. Voyez dit-il, ce qui arrive à preſque tous vos Malades : l'un arrive pour ſe faire guérir d'un mal quelconque ; bientôt après que

le *Magnétiſme* a opéré, il ſe découvre d'autres maladies, & ſouvent au bout de huit jours de traitement on eſt plus malade qu'en arrivant. Il me cita, entre autres, une femme qu'il m'avoit fallu guérir trois fois de différentes maladies arrivées preſque à la ſuite l'une de l'autre. Enfin, me dit-il, non ſeulement le *Magnétiſme animal* guérit de la maladie préſente, mais il *provoque* les maladies dont on a le germe, & par-là les guérit dans leur principe : ſur la queſtion que je lui fis s'il auroit *encore des criſes*, il me répondit qu'il en auroit *juſqu'au Mardi*, toujours à la même heure; que celle du *Mardi* ſeroit très-forte, qu'il pourroit bien être une demi-heure comme un homme mort; mais qu'il ne falloit pas s'en inquiéter, que ſon *pouls* reſteroit toujours le même: il ſoupa ce ſoir-là de bon appétit, *en criſe magnétique*, & revenu à lui, il ne ſe trouva pas plus ſouffrant que de coutume; mais il étoit ſingulièrement frappé de ſon accident, & quelque choſe qu'on pût lui dire, il reſta perſuadé qu'il en *devoit mourir*. Rien ne pouvoit le diſtraire de cette affreuſe idée, parce qu'il avoit, diſoit-il, ſenti tout ſon mal; que pendant la durée de ſa criſe, il avoit entendu tout ce qu'on diſoit autour de lui, & que

puiſque je n'avois pas pu l'*endormir* comme j'avois fait précédemment, c'êtoit une preuve que ſa maladie étoit d'une nature dangereuſe. Il ne dormit point de la nuit, & le lendemain je le trouvai abſorbé par ſes idées noires & ſes cruelles inquiétudes.

Le *Jeudi*, *à huit heures* du ſoir, ſa *criſe convulſive* lui prit comme il l'avoit annoncé. D'après les avis d'*autres Malades en criſes*, il ne falloit le laiſſer à l'air qu'un quart d'heure environ, après quoi l'apporter auprès d'un bon feu, & l'y retourner à meſure que la détente s'opéreroit; ce qui a été exécuté : comme il conſervoit ſa connoiſſance entière, il pouvoit auſſi faire un petit geſte de tête pour indiquer le beſoin de *l'air* ou *du feu*, & avec beaucoup d'attention on le ſatisfaiſoit à point nommé : *cette criſe* fut tout auſſi douloureuſe, mais moins longue que celle de *la veille*; il fut enſuite *magnétiſé*, & tomba dans l'*état de ſomnambuliſme*.

M. de Saint-Martin & mon frère joignoient leurs ſoins aux miens. Une fois dans l'état de criſe nous lui demandâmes de ſes nouvelles : il ne nous ſatisfit point par ſes réponſes comme il avoit fait la veille; car il nous dit qu'il ne prévoyoit pas pouvoir guérir de cette mala-

die-là, que dans la crise du Mardi il craignoit bien de mourir; il ajouta que dans la crise du Samedi il y verroit plus clair, & pourroit nous dire positivement ce qu'il en seroit. Nous le fîmes ensuite écrire; j'étois bien aise de pouvoir au moins, *par un écrit*, prévenir le blâme qu'un événement fâcheux auroit pu jeter sur le *Magnétisme animal*. Voici ce qu'il écrivit :

« Le Magnétisme animal vient de provo-
» quer en moi une maladie que l'on nomme
» *catalepsie*, qui seroit venue dans *six mois*,
» dont je serois *mort*, & dont je ne mourrai
» peut-être pas en l'ayant actuellement; donc
» que c'est un grand avantage pour moi de
» dire, *je mourrai peut-être*, au lieu de *je*
» *mourrai sûrement* : je suis très-persuadé que
» ce n'est que le *grand nombre des crises* dans
» lesquelles je suis tombé, qui ont hâté cette
» maladie, dont néanmoins j'espère un heu-
» reux succès. Il est sûr au contraire que
» n'ayant point été provoqué par le *Magné-*
» *tisme animal*, elle m'auroit infailliblement
» causé *la mort* dans *six mois*; & il est très-
» sûr aussi que je ne puis avoir que de très-
» grande obligations à celui qui m'a rendu

» ce service. Le 18 Novembre 1784. Signé
» *Joly*.

» J'ai eu *deux crises* déjà jusqu'à présent, &
» j'en aurai encore *cinq* ou *six ;* mais celle de
» *Mardi* devant être *très-forte*, je n'en augure
« pas bien ; & pourquoi ? parce que je ne puis
» prévoir jusque-là ; mais *Samedi* je serai *sûr*
» *d'une heureuse* ou *malheureuse réussite :* si je
» me tire de là, je ne serai plus malade *tout*
» *le temps de ma vie*. Ce 18 Novembre 1784.
» Signé *Joly* ».

Il passa une aussi fâcheuse nuit que la veille, & absorbé dans ses idées lugubres.

Dès *le lendemain*, J'ENVOYAI (12) *l'écrit ci-dessus* chez M. *Rigault*, Notaire à Soissons. Comme quelqu'un avoit eu l'imprudence de dire à *Joly* qu'il avoit *écrit*, & que je n'avois pas jugé à propos de lui montrer son écriture, il en concluoit que c'étoit mauvais signe, & n'en étoit que plus absorbé.

Le *soir du 19*, il eut son accès *convulsif* à *sept heures & demie*, qui lui dura une heure.

Comme à la suite de son accès de la veille il étoit resté quelque temps dans l'état de *somnambulisme magnétique*, il avoit pu nous instruire de tous les moyens à prendre dans *son accès* pour lui procurer le plus de soula-

gement poſſible : notre conduite envers lui étoit donc de le mettre d'abord à *l'air*, & de le promener étendu ſur un *brancard* juſqu'à ce que *ſes doigts ſe repliaſſent :* ce ſigne nous annonçoit de l'apporter, ainſi étendu, devant *un bon feu*, obſervant de préſenter d'abord ſes *pieds* au feu, enſuite *chaque côté* ſucceſſivement. Auſſi-tôt qu'il étoit devant le feu, ſes doigts ſe retendoient de nouveau juſqu'à la détente générale, qui s'opéroit dans chaque côté ſucceſſivement: lorſqu'étant devant le feu ſes doigts venoient de nouveau à ſe replier, c'étoit le ſigne du beſoin qu'il avoit de nouveau de reprendre l'air, & ainſi de ſuite. Après le *troiſième accès* du 20, il ne reſta que très-peu de temps *en criſe magnétique*, pendant lequel temps je lui fis écrire ce qu'il penſoit de ſon état. Voici ce qu'il écrivit :

« Je reconnois dans ce moment-ci, où je
» ſuis en criſe magnétique, que ma maladie
» ne provient pas d'*avoir touché la femme Mé-*
» *tivier :* je devois toujours avoir cette mala-
» die-là un jour ; d'avoir magnétiſé n'a fait
» autre choſe, pour mon bonheur, que de
» l'*avancer*. J'aurai encore des *criſes* juſqu'à
» *Mardi*, & *Mercredi* peut-être un petit *reſ-*

» *sentiment* ; après quoi, si elles réussissent bien,
» *je me porterai toujours bien.*

» Ce 19 Novembre 1784. Signé *Joly* ».

De retour dans *son état naturel*, je lui montrai son écrit, afin de le tranquillise un peu; mais c'étoit peine perdue.

Le *Samedi* 20, son accès lui prit comme à l'ordinaire vers huit heures, & dura une heure un quart; mon frère & moi imaginâmes de faire de *la musique* pendant le temps de son attaque; un petit signe qu'il nous fit, nous donna la certitude que cela lui faisoit plaisir. Revenu de son accès, nous le vîmes se relever, ayant les yeux fermés & dans *l'état magnétique*. Lui ayant demandé s'il avoit beaucoup *souffert*, il nous répondit qu'aussi-tôt que la musique avoit commencé il s'*étoit endormi*, & n'avoit plus senti de mal. Mon projet étoit de le questionner sur son *sort à venir*, d'après la promesse qu'il m'en avoit donnée, à la suite de son premier accès. Cependant j'imaginai auparavant, pour le distraire & l'amuser, de *chanter* & de *jouer* encore de la *harpe* (ce qu'il nous avoit dit lui avoir procuré tant de bien); mais ma surprise fut fort grande de le voir peu à peu ouvrir les yeux & rentrer dans l'*état naturel*: de sorte que cette fois-là il étoit entré & sorti

de l'*état magnétique* par le secours seul de *la musique*, sans que mon frère ni moi l'eussions *touché*. (13) Nous perdîmes par-là l'occasion de nous instruire de son état.

Le *Dimanche* 21, pareil accès que la veille, à la même heure, dans lequel il fallut lui faire prendre l'air deux fois, quoique la *musique* eût opéré en lui, comme la veille, l'état de *somnambulisme* dès la première fois qu'on l'avoit rentré; au moyen de quoi, il n'avoit point eu la *conscience* de ses souffrances. Nous lui demandâmes ce jour-là ce qu'il pensoit de son état, imaginant qu'il pourroit encore mieux nous satisfaire que la *veille*; mais il nous répondit qu'il ne pouvoit rien *pressentir*; que plus il avançoit, *moins il voyoit clair* sur l'*avenir*; qu'enfin il avoit de l'inquiétude, mais aucune sûreté ni *pour* ni *contre* sa guérison.

Le *lendemain Lundi*, il lui prit un accès à dix heures & demie du matin, qui nous étonna tous, & qui fut appaisé de même par le *secours de la musique*; il dura trois quarts d'heure, après lequel il nous dit (étant dans l'*état magnétique*) qu'il auroit encore *deux crises* dans la journée, & *quatre* le *lendemain*, & que la *dernière* seroit si forte, qu'il ne savoit pas s'il auroit la force de la supporter.

A

A quatre heures & demie arriva effectivement sa *seconde crise*, qui dura le même temps, à peu près, que la précédente, & qui ne fut pas plus douloureuse.

A huit heures & demie commença la *troisième*, dans laquelle il fallut le mettre à l'*air* deux fois : dans celle-ci, qui dura une *heure & demie*, la MUSIQUE ne fit pas sur lui l'effet accoutumé, de sorte qu'il eut le sentiment de ses souffrances.

Son accès fini, nous nous apperçûmes qu'il étoit devenu *muet* : je pris le parti de *le magnétiser*, bien sûr de ne pouvoir lui faire que du bien, & dans l'espérance d'avoir de lui-même, en le mettant dans l'*état de somnambulisme*, des renseignemens sur cet événement singulier.

Une fois dans l'*état magnétique*, je lui demandai de me répondre, *par écrit*, aux questions que j'allois lui faire ; il écrivit ce qui suit, en réponse à mes demandes.

DEMANDE. *Que sentez-vous ?*

RÉPONSE. J'ai perdu la parole, que je ne recouvrerai que demain à la première crise, qui sera à huit heures du matin.

D. *Cela finira-t-il bien ?*

R. Je pense que cela ira bien.

D. *Craignez-vous la journée de demain ?*

R. J'aurai quatre crises, la quatrième sera très-forte, mais j'espère qu'elle finira heureusement.

D. *Vous n'en êtes donc pas sûr ?*

R. Je n'en sais trop rien.

D. *La journée de demain passée, vous serez donc guéri ?*

R. Je suis très-sûr de me bien porter Mercredi, & que je serai très-bien guéri.

D. *Qu'est-ce qui vous a fait perdre la parole ?*

R. Je devois la perdre pendant douze heures, pour perfectionner ensuite les autres sens.

D. *Rien n'a-t-il contrarié la crise que vous venez d'avoir ?*

R. Non, rien n'a pu la contrarier.

D. *Où existe la cause qui vous empêche de parler ?*

R. Dans mon estomac.

D. *Cela vous empêchera-t-il de souper & de dormir ?*

R. Non, cela ne mettra aucun obstacle à rien.

D. *Vous ne serez donc pas inquiet ?*

R. Je n'ai pas lieu de l'être.

Ce 22 *Novembre* 1784. Signé *JOLY*.

Il eut encore vers onze heures un petit accès d'un quart d'heure, qui n'apporta en lui aucun changement; il ne s'étoit pas couché depuis le premier jour de ſa maladie, tant il étoit tourmenté par les idées funeſtes qu'il s'étoit forgées.

Afin donc de lui procurer du repos, je *le mis en criſe magnétique*, & le fis déshabiller & ſe coucher dans ma chambre, de crainte qu'il ne lui arrivât pendant la nuit quelque événement imprévu; mais il ne lui arriva rien, & il dormit tranquillement toute la nuit.

Le *lendemain*, après l'avoir *réveillé* à ſept heures & demie, je le trouvai dans l'état naturel, quoique toujours MUET comme la veille, il ne fut pas plutôt habillé, que ſon accès lui prit, *comme il l'avoit annoncé*; il dura trois quarts d'heure, pendant leſquels il n'eut preſque point le ſentiment de ſes ſouffrances.

Le recouvrement de ſa parole ſe manifeſta avant la fin de ſa criſe : au moment où nous nous y attendions le moins, il ſe mit à *chanter* avec nous, & à *ſuivre les paroles de l'air* que nous exécutions : ce qui nous amuſa beaucoup.

A onze heures, il devint SOURD; *à onze heures & demie*, ſon *ſecond accès* lui prit, & dura une heure; après lequel, nous le trouvâmes dans

un état ſi complet de *ſurdité*, qu'il n'étoit pas poſſible de s'en faire entendre. Notre *muſique* n'ayant pu faire ſur lui aucune impreſſion, il n'étoit point dans l'*état magnétique* au ſortir de ſa criſe ; de ſorte que mon frère le *magnétiſa* pour le mettre dans un état où nous puſſions nous faire entendre de lui SANS LUI PARLER ; nous pûmes donc alors lui faire des queſtions * auxquelles il répondit comme il ſuit :

« J'ai perdu *l'ouïe* comme j'ai perdu la parole, » & je la recouvrerai à quatre heures & demie » ou cinq heures par une autre criſe.

» Je ne ſerai plus privé d'aucune ſenſation ;

» J'aurai encore deux ou trois criſes au- » jourd'hui.

» Après quoi je n'en aurai plus qu'un léger » reſſentiment demain ».

Lui ayant enſuite *demandé* (mentalement) la raiſon pour laquelle il perdoit ainſi ſucceſſivement l'uſage de ſes ſens, il écrivit encore la réponſe ſuivante :

---

* Ces queſtions ne lui étoient faites ni *par écrit* ni *vocalement ;* mais *mentalement* & ſans aucune expreſſion des *muſcles* du viſage.

« La raiſon pour laquelle j'ai été privé de *deux ſenſations* bien importantes, eſt très-ſimple: ayant eu la langue preſque coupée dans ma jeuneſſe, & par conſéquent devenu preſque *muet* quelque temps, quoique j'aye eu depuis la parole aſſez libre, elle avoit néanmoins beſoin d'être perfectionnée, c'eſt ce qui eſt arrivé dans une attaque de nerfs, qui, m'en ayant privé tout à fait pour douze heures, me l'a rendue au plus haut dégré.

» Il en eſt de même des *oreilles*, qu'ayant eu *dures* pendant très-long temps & enſuite ayant été guéri par le moyen du *Magnétiſme animal*, j'ai conſervé une certaine foibleſſe qui a été effacée par cette attaque de nerfs qui m'en avoit auſſi privé pour quelques heures.

» Il n'en n'eſt pas de même des autres ſenſations qui, ayant toujours été très-bonnes, n'ont pas beſoin par conſéquent d'être perfectionnées ».

Ce 23 *Novembre* 1784. Signé, *JOLY.*

A cinq heures, ſon troiſième accès arriva, qui dura trois quarts d'heure, pendant lequel le ſens de l'*ouïe* lui revint ; mais il nous dit, une fois revenu à lui, qu'il ſentoit qu'il n'avoit plus de goût; il fallut *le mettre dans l'état magné-*

tique, pour en ſavoir la raiſon, & il écrivit ce qui ſuit :

« Après *une troiſième criſe*, à cinq heures du » ſoir ayant recouvré l'*ouïe*, je perdis le ſens » du *goût*, que je ne recouvrerai qu'à la *pre-* » *mière criſe*, qui ſera je ne ſais pas quand. » *Ce 23 Novembre 1784.* Signé, *JOLY* ».

Comme il *ſignoit*, je vis qu'il traçoit les lettres de ſon nom avec peine. « Savez-vous, » me dit-il, Monſieur, pourquoi je ne puis » plus écrire ? c'eſt ce que je n'y vois plus » *goutte* ; voilà qui eſt fini, je n'écrirai plus » jamais comme cela, & le Magnétiſme ne me » fera plus rien ». Lui en ayant demandé la raiſon, il me dit : « C'eſt que je ſuis bientôt » totalement guéri ; & dans un état parfait de » ſanté, on ne peut plus avoir *de criſe magné-* » *tique* ». En effet, nous eſſayâmes de le faire mouvoir comme de coutume ; il ne répondoit plus à nos geſtes : s'il marchoit, c'étoit comme à tâtons, & il entendoit la voix de toutes les perſonnes qui étoient dans la chambre ; il fallut cependant lui ouvrir les yeux *comme à l'ordinaire.*

A huit heures & demie, enfin le *quatrième & dernier accès* lui prit, qui dura juſqu'à *onze heures*, pendant lequel il fallut lui faire prendre l'air

trois fois; chacun de ſes membres, dans cet accès, éprouva une *convulſion* particulière; il ſembloit que la Nature travailloit à perfectionner chacun de ſes organes. Revenu à lui, il nous dit qu'il n'avoit pas du tout ſouffert : nous eſſayâmes de le mettre dans l'*état magnétique*; ce fut en vain; il plaiſantoit lui-même de nos tentatives, & diſoit qu'il avoit plus beſoin de *ſouper* que de *dormir*.

Le *lendemain Mercredi*, il eut encore deux reſſentimens dans la journée, d'un quart d'heure environ chacun; ſavoir, le premier à neuf heures & demie, & le ſecond à quatre heures : dans la ſoirée, il vint au *traitement magnétique*, fit la *chaîne* avec les autres Malades, & fut *magnétiſé* lui-même, ſans éprouver autre choſe que des *bâillemens* : il conſervoit cependant une ſenſibilité ſingulière aux extrémités des doigts des pieds & des mains, qui me faiſoit juger qu'il n'étoit pas entiérement quitte de ſes reſſentimens; je m'étonnois d'ailleurs de ce qu'il n'avoit point éprouvé de foibleſſe après huit jours de ſi grandes ſouffrances & après de ſi violens tiraillemens de nerfs.

Pluſieurs exemples précédens me faiſoient regarder ce paſſage comme néceſſaire au recouvrement de ſa ſanté. C'eſt auſſi ce qui arriva

à *Joly*, *à dix heures du ſoir* : comme il étoit encore à table, il lui prit une *défaillance générale* ; autant ſes nerfs avoient été tendus dans ſes criſes paſſées, autant, dans cette dernière, ils avoient perdu leur reſſort : tout ſon corps étoit ſans *vie* & ſans *conſiſtance* ; ſa tête ne ſe pouvoit ſoutenir ſur ſes épaules, & il ne pouvoit articuler une ſeule ſyllabe. Je le fis étendre ſur un *matelas* devant le feu, & mon frère le *magnétiſa* : il ſembla alors acquérir un peu plus de forces, & les raſſemblant il put ſe faire entendre, quoiqu'avec une peine infinie; car il étoit obligé de s'arrêter à chaque ſyllabe. D'après ce qu'il nous dit, il nous fut aiſé de juger qu'il étoit dans l'*état MAGNÉTIQUE* ; il nous parla de ſon état, nous dit qu'il n'y avoit aucune inquiétude à avoir ; qu'il falloit le mettre dans ſon lit, ſans le déshabiller, & que le lendemain ſes forces commenceroient à revenir. Une fois dans ſon lit, il nous répéta d'être tranquilles, & que n'ayant beſoin de rien, il prioit qu'on le laiſſât prendre du repos, qui ſeul étoit néceſſaire à ſa ſituation.

Le *lendemain Jeudi*, à huit heures du matin, je le trouvai dans le même abattement que la veille : il n'étoit plus dans l'*état magnétique* ; car les premiers mots qu'il put me dire avec

beaucoup de peine, furent que ſes nerfs étoient brûlés, & qu'il craignoit de reſter toujours dans l'état où il étoit. Il *avoit froid*, je le fis porter *devant le feu*, où je le *magnétiſai :* il ne fut pas long-temps ſans entrer dans l'*état magnétique*; ſi-tôt qu'il y fut, il me dit que dans une heure il pourroit marcher un peu; que pour lui faire plus de bien, il falloit le porter dans la chambre du traitement & le *mettre au baquet.* Je voulus auparavant lui faire prendre du *bouillon chaud*, mais il le refuſa, & dit qu'il ne lui falloit que des nourritures froides juſqu'à l'entier rétabliſſement de ſes forces, qui ſeroit le *Dimanche ſuivant :* en conſéquence, je lui fis prendre du *boillon froid*, qu'il but avec plaiſir.

Une fois établi au *traitement magnétique*, il me répéta qu'il ne ſeroit pas long-temps ſans être beaucoup mieux & *ſans ſe réveiller.*

En effet, au bout de trois quarts d'heure il ouvrit les yeux, commença à remuer les bras & les jambes, & fut très-ſurpris de ſe trouver où il étoit : une demi-heure ſuffit pour lui rendre totalement l'uſage de ſes facultés, & quoiqu'encore foible, il put ſe lever & marcher à l'aide d'un bâton. Après ſon dîner, il eut encore un reſſentiment de défaillance

totale, qui ne dura qu'un quart d'heure, après lequel mon frère & moi essayâmes de lui faire éprouver *les effets ordinaires du Magnétisme animal.* Mais au lieu de *sommeil apparent* dans lequel il tomboit ordinairement sans souffrance préliminaire, il se plaignit cette fois-ci que nous lui *faisions du mal*, que nous l'étouffions ; & par-tout où notre main se portoit, il disoit qu'on *lui enlevoit la peau.* Cependant, tout en se plaignant ainsi, il devint dans un état approchant celui du *somnambulisme*, puisque je *pus le faire marcher* jusqu'à la chambre du traitement & le mettre *au baquet* sans qu'il s'en soit ressouvenu depuis : mais en entrant au traitement, il me prévint qu'il alloit *se réveiller sur le champ.* En effet, je ne l'avois pas encore placé devant *le fer*, qu'il ouvrit les yeux & se mit à rire de s'être *encore endormi.* Il resta au *baquet* une demi-heure, après quoi, s'y ennuyant beaucoup, il le quitta pour aller se promener : ses forces ne faisoient pas beaucoup de progrès ; il fut obligé de se soutenir *avec un bâton* toute la journée.

Sur les huit heures du soir, je le fis *toucher* par un *Malade* en état *de crise magnétique*, qui le trouva très-bien : cependant il s'arrêta quelque temps aux extrêmités de ses pieds & de

ſes mains ; il me dit qu'il y avoit encore quelques petits reſtes à partir, qui ne s'effectueroient pas ſans un reſſentiment un peu plus long que les autres. Il finit ſa *conſultation* par dire qu'il falloit que Joly ſoupât de bonne heure & s'allât coucher ſur le champ. Si cette *indication* avoit été ſuivie, nous n'euſſions pas été témoins de l'adieu total de ſa maladie, qui ſe fût fait très-tranquillement la nuit, ſans que le Malade s'en fût beaucoup apperçu : mais étant, au lieu de cela, reſté à table *juſqu'à dix heures & demie*, nous pûmes obſerver en lui un *phénomène* auſſi intéreſſant qu'il étoit nouveau pour nous. Tout en mangeant encore, il commença à ſentir un *petit froid* à l'extrémité de ſes pieds, & peu à peu ce froid remonter les jambes, enſuite *les cuiſſes ;* il en avertit les perſonnes avec qui il étoit à table, & il continuoit à manger, juſqu'à ce qu'enfin cet effet extraordinaire deſcendant dans les bras, lui ôta la faculté de s'en ſervir. Peu à peu ſa langue s'embarraſſe, enſuite les yeux, & le voilà de nouveau dans une défaillance complette. On le porte ainſi devant le feu : il n'y eſt pas *cinq minutes*, que nous voyons ſes yeux s'ouvrir ; enſuite il put nous parler & nous dire ce qui ſe paſſoit en lui : « Voilà

» le froid qui quitte mes mains, nous dit-il, » & remonte dans les épaules ». Une fois ses bras devenus libres, il suivit avec son doigt la dégradation de cette sensation, & la conduisit jusqu'au bout de ses pied; alors il ne sentit plus rien, & se leva; nous le crûmes quitte de tout; mais après un petit moment, il nous dit que *le bout de ses pieds se refroidissoit de nouveau*, & le voilà avec *son doigt* à nous indiquer le chemin que parcouroit en montant cette sensation singulière. Une fois à *l'estomac*, il nous dit: voilà que cela passe dans *les bras*; & peu à peu nous vîmes s'affoiblir graduellement sa main & ses doigts jusqu'au moment de perdre la parole: il nous instruisit de tout, & nous ajouta qu'il sentoit cet effet s'étendre jusque par-dessus sa tête. La dégradation se fit très-promptement, & de même que la première fois; après quoi je l'envoyai se coucher, afin qu'en cas où il lui reprît de ces mêmes foiblesses, il pût se trouver dans une situation plus commode étant dans son lit. Il lui en a repris en effet plusieurs, & il n'a pu s'endormir qu'à deux heures du matin.

Le lendemain, *Vendredi*, il avoit beaucoup plus de force que la veille, & ne sentoit plus

rien de douloureux dans ses extrémités; toute la journée se passa sans ressentimens, & le soir il se coucha de bonne heure. Une fois dans son lit, je le *magnétisai*, sans lui pouvoir produire d'autre effet qu'une petite douleur à l'estomac, qui s'appaisa sur le champ. Je le laissai cependant un peu assoupi, mais non dans l'*état magnetique*.

Le *Samedi matin*, il me dit qu'il s'étoit réveillé un moment après mon départ de sa chambre, & s'étoit rendormi naturellement après; qu'il n'avoit éprouvé aucune foiblesse, & avoit fort bien dormi toute la nuit. Il descendit de sa chambre sans bâton; ses forces avoient gagné considérablement, sans cependant être totalement revenues.

Sur les quatres heures après midi, il eut encore une foiblesse, qui dura si peu, que je n'eus pas le temps d'en être témoin. Quand j'arrivai à lui, je le trouvai dans l'*état magnétique*, ce qui me surprit; j'en profitai pour lui demander de ses nouvelles. Il me dit qu'il venoit d'éprouver un dernier ressentiment, nécessaire encore pour rappeler entièrement l'usage de ses forces: il me proposa de m'en donner la preuve, en me défiant de courir aussi fort que lui. J'acceptai volontiers le défi, pour me con-

vaincre du parfait rétablissement de sa santé. Il courut (toujours en état de *somnambulisme*), & je me vis dépasser avec plaisir. Il me dit ensuite qu'il n'avoit plus besoin de *manger froid*, & qu'il n'avoit plus aucun ménagement ni régime à suivre. Une fois certain de son entier rétablissement, je le remis dans *l'état naturel* : il ne fit qu'un somme de toute la nuit suivante.

Le *Dimanche* il fût à la *Grand'Messe*, sans y éprouver de sensibilité aux oreilles ; il dansa, & fut de la plus grande gaieté toute la journée.

Le *Lundi*, continuation de bonne santé, & *le Mardi* il m'a QUITTÉ, pour s'en retourner chez lui (14).

Certificat reçu depuis mon retour à Paris.

Je *soussigné* CERTIFIE, ainsi que mes amis & voisins que j'ai priés de signer le présent, que Henri-Joseph-Claude Joly, mon fils, est arrivé chez moi le 28 Novembre, revenant de Busancy, parfaitement guéri d'une maladie de nerfs dont il étoit attaqué, & que depuis ce temps il jouit de la santé & de l'embonpoint le plus satisfaisant.

A Dormans, le 18 Décembre 1784. *Signé* JOLY père, Laurain, Cheruy, Vovelet.

CONCLUSION.

SI les preuves les plus multipliées & les expériences répetées avec le même ſuccès ont pu jamais perſuader les hommes de l'exiſtence d'une choſe nouvelle pour eux, dans quelle occaſion en a-t-on plus raſſemblé que dans les Mémoires qu'on vient de lire, & dans d'autres du même genre. Le menſonge, il eſt vrai, n'a que trop ſouvent pris le langage de la vérité, & n'a que trop ſu emprunter ſes moyens pour faire recevoir des erreurs. Il eſt affreux d'imaginer que, dans une ſociété policée, on ſoit quelquefois dans le cas de douter de la véracité d'un certificat.

Je ſais bien qu'on peut ſe tromper, & ſouvent affirmer de *bonne foi* ce qu'avec plus de réflexion on n'eût jamais adopté : mais ce faux-fuyant, ſauve-garde de l'honnête homme, ne fait encore trop ſouvent que prêter une arme de plus au menſonge. La vérité n'a donc véritablement de reſſources que dans *le temps*, qui tôt ou tard la fait reconnoître; & l'*expé-*

rience a toujours prouvé que rarement ceux qui l'ont trouvée ont pu jouir de la reconnoiſſance de leurs contemporains.

Ce lien commun, argument de tous les temps, ne devroit point cependant avoir de force dans la cauſe préſente ; car enfin ce n'eſt plus aujourd'hui M. *Meſmer* ſeul qui veut faire recevoir ſa doctrine, m ais bien *TROIS CENTS* perſonnes de tous états, qui s'accordent enſemble ſur l'utilité d'un moyen dont ils ont fait uſage avec ſuccès (*15*). Quelles raiſons auroient la plupart de ces perſonnes à ſoutenir leur ſentiment ſur l'exiſtence du *Magnétiſme animal*, ſi véritablement elles n'y voyoient pas une réalité manifeſte ? Il ſeroit auſſi ridicule à moi d'imaginer retirer de la gloire de mes *hauts faits magnétiques*, qu'il le ſeroit aux autres d'imaginer que je puiſſe prétendre en retirer de l'intérêt. Me ſuppoſera-t-on l'envie de me donner un relief, ou de m'ériger en *Savant ?* Ces ſuppoſitions ſeroient bien gratuites d'après ma profeſſion de foi ſur le Magnétiſme. Pour *ſentir*, on n'a beſoin ni d'*eſprit* ni de *ſcience*, & celle de M. *Meſmer* ſe *ſent* mieux qu'elle ne s'exprime. C'eſt ſur *nos ſenſations* qu'il eſt venu nous éclairer, & ſa doctrine ne

tend

tend qu'à donner la ~~connoiſſance~~ conſcience de toutes les vérités qui juſqu'à préſent n'avoient parlé qu'à l'*eſprit.*

Les Savans ſauront ſans doute mieux apprécier que les autres l'utilité de la DÉCOUVERTE de M. *Meſmer.*

A l'aide de leurs *ſenſations*, les ſecrets de la nature, que leur génie ſeul avoit ſu découvrir, ne s'en manifeſteront qu'avec plus d'évidence. Que dis-je? le *Magnétiſme* ne leur ſervant que de preuve, ne fera qu'ajouter un luſtre de plus à toutes leurs connoiſſances.

Il n'en eſt pas de même de la *Médecine.* Cette ſcience *arbitraire*, en compromis évident avec le *Magnétiſme animal*, ſe trouve nénéceſſairement rabaiſſée par l'admiſſion de ce dernier. La NATURE, manifeſtée par les Malades *en état magnétique*, s'exprime avec trop d'autorité & de clarté, pour ne pas l'emporter ſur l'art *incertain* des Médecins.

Que l'on compare toutes les cures opérées par la Médecine ordinaire, avec une ſeule de celles que j'ai citées dans ces Mémoires, & que l'on juge de quel côté eſt la ſupériorité.

Mais autant l'Art de la Médecine eſt *funeſte*

& *chimérique*, autant la profeſſion de *Médecin* doit être reſpectée & appréciée.

Que de peines & de ſoins devra prendre un *Médecin magnétiſant* pour obtenir des ſuccès *prompts & certains* dans les maladies de toutes eſpèces qu'il aura à traiter ; & combien alors ſes connoiſſances en tout genre, en le rendant ſupérieur aux autres, lui deviendront utiles, quand ſe laiſſant guider par la NATURE, il en ſaura faire uſage ?

Il me reſte à parler de l'uſage du *Magnétiſme*, & de la manière de l'adminiſtrer.

Mes idées, d'après les leçons de M. *Meſmer*, n'étant appuyées que ſur le peu d'expériences que j'ai faites, je ne puis les croire déterminantes : puiſſent-elles ſeulement ſervir aux réflexions de gens plus inſtruits que moi, & les mettre ſur la voie pour établir une baſe conſtante & régler leur opinion !

Je penſe que l'*action magnétique* doit être *ſalutaire* à tous les hommes à des degrés différens, & que jamais elle ne peut être *nuiſible*. Quiconque eſt en état de *ſanté parfaite* ne doit point être ſuſceptible de l'*influence magnétique*.

Il eſt des maladies qui, quoique très-graves

& dangereuſes, ſe refuſent à l'*action magnétique* pendant un certain temps ; ce qui quelquefois décourage & le *Magnétiſeur* & le *Magnétiſé* : du reſte, je croirois aſſez que telle maladie qui réſiſte à l'*action* d'un Magnétiſeur, céderoit peut-être plus vîte à l'*empire d'un autre homme*. J'ai eu des Malades chez moi ſur qui je n'ai jamais pu produire le moindre effet, malgré le déſir extrême qu'ils avoient d'en reſſentir, & je n'en attribue la cauſe qu'à mon peu d'*analogie* avec eux.

L'expérience apprendra peut-être que tel Médecin ſera plus propre à guérir de certaines maladies que d'autres ; peut-être auſſi les *tempéramens*, les *caractères*, les *climats*, les *pays* apporteront-ils des conſidérations dans le choix des traitemens, par la raiſon que ces cauſes peuvent conſtituer des *analogies* & des *rapports* plus directs dans les individus. C'eſt ainſi qu'un homme dans ſon pays, dans ſa *ville*, & dans *ſa famille*, produira graduellement plus d'effets bienfaiſans, qu'il n'en obtiendroit ailleurs. Je n'affirme pas ces aſſertions, que je ne propoſe que comme de ſimples probabilités, ſur leſquelles l'obſervation nous éclairera.

Je crois qu'il doit être facile de procurer *le*

ſommeil magnétique dans preſque toutes les *maladies aiguës*, & dans toutes les *chroniques*, qui entraînent des ſouffrances habituelles. S'il en eſt ainſi, la NATURE donneroit à tous les hommes la faculté de ſe guérir eux-mêmes.

Quant à la manière d'adminiſtrer le *Magnétiſme animal*, je crois qu'il n'eſt pas de circonſtances où l'on ne doive en eſpérer de bons effets ; mais lorſque les Malades ſont ſuſceptibles de tomber dans l'*état magnétique*, alors il peut être dangereux de s'arrêter trop tôt, parce que le *Magnétiſme* tendant à développer le germe des maladies prochaines, un effet commencé & non ſoutenu peut contrarier la *Nature*, ſans ajouter à ſes moyens. Le ſecond accident arrivé à *Joly* autoriſe cette opinion. Au reſte, on n'aura pas de meilleurs *indicateurs* ſur cela, que les *êtres magnétiques* eux-mêmes ; c'eſt en les *conſultant* qu'on riſquera moins de leur nuire, ſoit en ne les *magnétiſant* pas aſſez, ſoit en prolongeant trop le temps de leur *criſe*.

Une preuve certaine de la guériſon radicale d'un Malade qui a paſſé par l'état magnétique, ſera toujours la ceſſation plus ou moins marquée de l'*empire* du Magnétiſeur ſur lui.

Plusieurs personnes pratiquant le Magnétisme ont (m'a-t-on dit) la faculté de reconnoître au *tact* le SIÈGE & LA CAUSE des maladies. Je ne contrarie point ce fait, qui peut dépendre d'une *sensation* particulière à leur organisation ; mais pour moi je n'ai jamais rien ressenti de semblable, & je ne crois pas qu'il me soit possible d'y arriver, par la raison qu'il peut être facile d'apprendre à raisonner & à observer, mais non point à *sentir*.

La seule *sensation* que j'éprouve en magnétisant, est relative à l'effet que je produis sur un Malade: s'il est susceptible des effets *magnétiques*, je sens une chaleur plus ou moins légère dans la main, & un attrait plus ou moins grand à continuer à *Magnétiser*. Il est des individus sur lesquels je pourrois presque affirmer ne jamais rien produire, tandis que je suis surpris quelquefois de l'effet subit que je produis sur d'autres.

Plus j'ai produit d'effets extraordinaires par le moyen du *Magnétisme animal*, & plus je me suis persuadé qu'il y avoit peu de danger à craindre dans les abus qu'on pourroit en faire.

L'EMPIRE que l'on acquiert sur les indi-

vidus ſuſceptibles d'entrer dans l'*état magnétique* ne s'exerce abſolument que dans les choſes qui concernent leur ſanté & leur bien-être; paſſé cela, l'on peut encore faire uſage de *ſon pouvoir* dans des choſes innocentes en elles-mêmes; telles que *faire marcher*, *changer de place*, *danſer*, *chanter*, *porter quelque choſe d'un endroit à l'autre*, &c.; enfin tout ce qu'on ſe permettroit indifféremment d'exiger d'un être quelconque dans l'*état naturel*. Mais il eſt des bornes où le pouvoir ceſſe, & je pourrois preſque aſſurer que ces bornes ſeront toujours preſſenties par les Magnétiſeurs. Je queſtionnois un jour une femme en *état magnétique*, ſur l'étendue de l'empire que je pouvois exercer ſur elle: je venois (ſans même lui parler) de la *forcer*, par plaiſanterie, de me donner des coups avec un *chaſſe-mouche* qu'elle tenoit à la main. « Eh bien, lui dis-je, puiſque vous » êtes *obligée* de me battre, moi qui vous fais » du bien, il y a à parier que, ſi je le voulois » abſolument, je pourrois de même faire de » vous *tout ce que je voudrois*; vous faire *déshabiller*, par exemple, &c. . . . . Non pas, » Monſieur, me dit-elle, il n'en ſeroit pas » de même: ce que je viens de faire ne me

» paroissoit pas bien, j'y résistai long-temps;
» mais comme c'étoit un badinage, à la fin
» j'ai cédé, puisque vous *le vouliez absolument*:
» mais quant à ce que vous venez dire, jamais
» vous ne pourriez me *forcer* à quitter
» mes derniers habillemens: mes *souliers*, mon
» *bonnet*, tant *qu'il vous plaira*, mais passé
» cela, vous n'obtiendriez rien ».

Une fille (c'étoit Catherine Montenecourt) étoit présente à cette conversation, & tout en riant se permettoit de plaisanter & de dire, que dans l'état de *Geneviève* on pourroit pousser les choses *aussi loin qu'on le voudroit*; qu'enfin elle n'étoit nullement persuadée de tout ce que cette femme venoit de dire. J'eus occasion de mettre, *une demi-heure après*, cette même fille dans l'*état magnétique*, & aussi-tôt qu'elle y fût, je lui fis les mêmes questions qu'à *Geneviéve*; ses *réponses* furent absolument les *mêmes*. Je lui rappelai ce qu'elle venoit de me dire dans l'état naturel. . . Ah bien, me répondit-elle, *je ne vois pas de même à présent*. « Mais enfin, lui dis-je, si je voulois absolument
» vous faire ôter vos habillemens, qu'en
» résulteroit-il? *Je me réveillerois*, Monsieur,
» cela *produiroit chez moi le même effet que le*

» *coup que je me suis donné dans le côté* il y » a quelques jours, & j'en serois *bien malade* ». J'avois réveillé *Geneviève* pendant cet entretien, & une fois dans l'*état naturel*, elle avoit pris le rôle précédent de *Catherine*. Tous les Malades, témoins de cette double scène, eurent beau l'assurer qu'elle avoit parlé comme elle, rien ne put la persuader.

Viélet, l'écrivain *Viélet*, qui presque toujours, dans l'*état magnétique*, avoit la plume à la main pour écrire des *ordonnances*, ou bien ses *observations* sur son état, *Viélet*, dis-je, un jour étant dans l'état de *somnambulisme* complet, je lui demandai si je ne serois pas le *maître* de lui faire faire un *blanc seing* que je remplirois après à ma volonté : oui, Monsieur, me répondit-il. — Eh bien, je pourrois donc vous faire faire la donation de tout votre bien, sans que vous en sussiez rien? — « Cela ne seroit » pas possible, Monsieur ; parce qu'avant de » signer je saurois votre intention, & ma signa- » ture alors ne ressembleroit sûrement pas à » celle que je fais ordinairement ». — Mais enfin, lui dis-je, dès que ce seroit votre nom, cela suffiroit. — *Si cela devoit suffire, en ce cas vous ne l'auriez pas*. Etonné de son ton affirmatif,

je continuai : — « Mais enfin, si je *voulois ab-*
» *solument* votre signature, il faudroit bien que
» vous me la donnassiez, puisque j'ai un *empire*
» *absolu* sur vous ». — Vous ne l'avez que jusqu'à un certain point; & si vous pouviez exiger de moi une chose pareille, *vous me feriez beaucoup de mal, & je m'éveillerois.*

Toutes les questions que j'ai pu faire dans ce genre, m'ont enfin confirmé dans l'idée que la pratique du *Magnétisme animal* n'est qu'un moyen de plus dans la main *de tous les honnêtes gens* pour faire *le plus de bien* possible, & qu'entre des mains peu délicates, il n'en peut résulter *aucun abus*, soit que dans ce dernier cas on ne puisse parvenir à mettre les Malades *dans une dépendance absolue* de soi, soit que les y mettant on ne puisse les tromper qu'en risquant de *nuire infiniment à leur santé*, sans réussir dans ses vues. C'est ainsi que par la suite on dira peut-être une grande injure, en disant d'un homme, *il est bien malheureux, car il ne peut faire du bien à personne.*

Mon dessein n'étant pas par la suite de m'occuper du Magnétisme d'une manière aussi ostensible que je l'ai fait jusqu'à présent, je désire bien ardemment voir tous les *Elèves* de M. *Mes-*

mer profpérer dans leurs tentatives, pouffer plus loin que je n'ai fait, les *expériences magnétiques*, & augmenter en fûreté dans le traitement des maladies.

Il y a encore beaucoup à faire avant d'arriver à la *démonftration* fentie de toutes les propofitions de M. *Mefmer*. Mais fi par le peu de faits que j'ai raffemblés je pouvois me permettre un confeil fur la manière de procéder, ce feroit de dire à tous les *Magnétifeurs*, que le moyen le plus fûr d'obtenir de *bonnes expériences*, eft de *ne jamais chercher à en faire*; de travailler de bon cœur à *guérir*; voilà le feul but qu'on doit avoir ; & la Nature répondra toujours avec ufure aux foins qu'on fe donnera. Il ne m'eft jamais venu dans la tête de vouloir faire appercevoir à mes *fomnambules* ce qui fe paffoit dans la *Lune*, ni de leur faire deviner de leur chaumière de *Bufancy* ce qui fe faifoit fous les portiques des Rois ; j'aimois beaucoup mieux qu'ils fe connuffent eux-mêmes, & qu'ils m'indiquaffent les moyens les plus prompts de les foulager : dès qu'ils en étoient venus à cette parfaite connoiffance, j'étois fûr qu'ils étoient en état de juger fainement des autres, & j'obtenois chaque jour, fans m'en douter, des phé-

nomènes qui venoient combler ma ſurpriſe. Il en eſt des *ſomnambules* entre eux, comme de tous tant que nous ſommes dans l'*état naturel*. Mieux l'on ſait ſe juger & s'apprécier ſoi-même, & plus juſte eſt l'opinion qu'on prend des autres. Cette vérité morale eſt ~~philoſo~~phi-quement prouvée par les *êtres magnétiques*, & l'on ne peut s'y tromper.

Ce n'eſt pas que je croie qu'on ne puiſſe par la ſuite tirer de bien plus grandes lumières que je n'ai fait, des individus *ſomnambuliſtes*; mais je crois pouvoir affirmer que, paſſé une certaine ſphère d'activité, on ne pourra obtenir d'eux aucune *indication* ſatisfaiſante ſur des choſes qui leur ſeront étrangères. C'eſt ainſi qu'on verra peut-être des *êtres magnétiques* indiquer des *ſources*, ſe connoître aux maladies des *animaux*, des *végétaux*, &c... Mais ſi quelqu'un imaginoit pouvoir, à l'aide d'un *ſomnambule*, connoître la *façon de penſer* d'un autre homme, malgré lui, même de ſon ennemi, il ſeroit, je crois, dans l'erreur, & les réponſes qu'il obtiendroit ſeroient analogues à ſa façon de penſer. Je ſens bien que s'il pouvoit en être autrement, la ſûreté particulière y pourroit gagner; mais la *ſûreté publique* en ſouffriroit néceſſai-

rement. Si j'euſſe apperçu dans la découverte de M. *Meſmer* un moyen quelconque de ravir furtivement le moindre ſecret du plus honnête homme du monde, j'avoue que j'euſſe employé tout ce que j'ai de moyens pour en arrêter la publicité, avec la même ardeur que je mets aujourd'hui à la répandre, bien ſûr de l'avantage infini que l'humanité entière en doit retirer, & de la gloire qui en doit réſulter pour ſon Inventeur, auprès de qui je n'ai d'autre mérite que de l'avoir bien *entendu.*

NOTES.

(1. *pag.* 11.) QUAND je dis que l'*électricité* ne peut être bonne à rien, j'entends seulement que ce mouvement n'ayant aucune analogie parfaite avec aucun corps de la Nature, ne peut agir que comme stimulant. Les guérisons nombreuses de MM. *le Dru*, *Andri*, *Mauduit*, *Sans*, &c. ne détruisent point cette opinion; leurs succès n'ont été complets que sur les *maladies nerveuses*, dont la base tient à un organe si aisé à ébranler, que dans plusieurs maladies de ce genre, le moindre mouvement interne peut rétablir l'*harmonie*. Au reste, je ne suis pas éloigné de croire que ce *rétablissement d'équilibre* ne peut même exister qu'un *certain temps* dans beaucoup de Malades, parce que je ne vois dans l'*électricité artificielle* qu'un effet *passager* qui ne laisse rien après lui pour entretenir & perfectionner le bien qu'il a opéré.

On pourroit comparer l'électricité, dans ses effets, à un *instrument incisif*, dont on se serviroit pour débarrasser une *plaie* des corps étrangers qui nuiroient au rapprochement des *chairs*; ce préliminaire peut être nécessaire, mais si l'on continuoit de frotter la plaie avec cet instrument, au lieu d'y appliquer les remèdes suppuratifs & dessicatifs dont elle a besoin, on sent le peu de guérisons complettes qui s'en suivroient, quoique cependant le premier moyen employé eût été salutaire. C'est ainsi

qu'il faut confidérer l'*électricité;* fans elle je fuis très-sûr qu'on peut guérir toutes les *maladies nerveufes* : je crois auffi que dans beaucoup de cas on peut s'en aider préliminairement, mais il faudra toujours confulter fur cela la NATURE elle-même, manifeftée par des Malades en *crifes magnétiques*, qui fauront *indiquer* d'une manière *affirmative* & *certaine* le befoin que pourront avoir de ce moyen acceffoire tels ou tels Malades; l'*expérience* apprendra peut-être bientôt que dans certaines *maladies nerveufes*, il feroit auffi abfurde de fe faire *électrifer*, qu'il eft démontré l'être aujourd'hui de fe livrer au fecours de la *médecine ordinaire* dans la plupart des autres maladies.

(2, *pag.* 13.) Je dis que tous les effets produits par le fecours feul de la *volonté*, font phyfiques; mais qu'eft-ce que la *volonté* elle-même ? Cette queftion impénétrable jufqu'à préfent aux lumières de la Phyfique & de la Phyfiologie, fe réfoudra peut-être par le fecours du *Magnétifme animal.* C'eft par lui, & par fes effets prodigieux, que l'on apprendra à connoître l'*énergie* & la puiffance du VOULOIR. La découverte du *Magnétifme animal* par M. Mefmer nous conduiroit-elle à nous éclairer autant fur notre exiftence fpirituelle, que fur notre exiftence phyfique? quelle double reconnoiffance nous lui devrions! Je ne décide rien, mais je me plais à croire qu'il en eft du *Matérialifme* à l'égard de l'âme, comme de la *Médecine ordinaire* à l'égard du corps; l'un peut quelquefois pallier le trouble que caufe en nous le défordre de nos paffions, comme l'autre peut pallier nos maux phyfiques; mais tous deux tendent également

à notre destruction. Presque point de *suicide* sans *Matérialisme*, & *peu de morts prématurées* sans *Médecins*. En remontant aux causes premières de notre existence, *Dieu* & la *Nature*, quels avantages moraux & physiques nous en devons retirer !

(3, *pag* 19.) Je considère *Bléton* comme étant habituellement dans une espèce de *crise magnétique* naturelle ; il ne découvre les sources que par la sensation qu'il éprouve à leur approche, comme s'en est assuré M. *Thouvenel ;* dès-lors il lui est impossible de s'y tromper : mais si-tôt que son état de *crise* diminue, ses *sensations* analogues diminuent de même, & il rentre dans la classe commune à tous les hommes. Si l'on se sert alors de lui pour découvrir *les sources*, il doit être sujet à se tromper, & c'est ainsi qu'on l'a vu plusieurs fois être en contradiction avec lui-même. La raison en est simple ; c'est qu'on ne peut se faire idée d'une *sensation* qui n'existe plus, encore moins se conduire d'après une *sensation passée*.

La même chose s'observe chez les *Somnambules* qui atteignent au moment de la guérison ; leurs sensations perdent peu à peu leur subtilité, & leurs *indications* sont beaucoup moins sûres que dans l'état de *maladie* parfaite.

J'ai été témoin dans mon *traitement magnétique* d'un fait qui pourra, par sa ressemblance, expliquer la conduite de *Bléton*.

Un paysan de *Carré-l'Etompe*, en Bourgogne, avoit passé par l'état de *crise magnétique* pour arriver à la guérison parfaite d'une maladie très-grave ; dans le temps

de ses *crises* il avoit les *sensations* très-déliées, & tous les Malades avoient une très-grande confiance en lui; il découvroit parfaitement *la cause du mal*, & apparemment, au moyen de quelques connoissances acquises précédemment, il s'entendoit assez bien à ordonner des remèdes simples & salutaires. Un jour, passant auprès d'un cabaret du village, je demandai la cause de la foule du monde que j'y voyois rassemblé; on me dit que c'étoient des Malades qui venoient consulter *le Bourguignon*. J'imaginois d'après cela qu'il étoit apparemment *en crise magnétique* : je m'approche; mais quelle est ma surprise de le voir les yeux bien ouverts, *toucher à droite & à gauche* tous ces pauvres gens, & leur ordonner des remèdes à tort & à travers : heureusement j'étois arrivé à temps pour désabuser tout le monde. Je déclare devant tous qu'il ne falloit ajouter aucune foi à ce qu'il avoit pu dire dans cet état; *que, passé le temps de sa crise*, il étoit aussi ignorant que moi & que tous les autres hommes dans la connoissance des maladies, & je mis mon rusé paysan dans une confusion extrême. Je lui fais les reproches les plus vifs de la tromperie qu'il venoit de faire; il m'en demande pardon, & m'avoue que, persécuté par beaucoup de monde qui lui venoient demander de leur répéter ce qu'il leur avoit dit dans *sa crise*, il n'avoit pas voulu rester court, d'autant qu'on lui promettoit de le payer pour ses consultations. Voilà comme, dans tout, le mensonge est auprès de la vérité.

(4, *pag.* 23.) Voyez aussi les Ouvrages sur l'électricité de M. le Comte *de Lacepede*. Les apperçus

de

de cet estimable Physicien sur la nature & les effets du *fluide électrique*, sont presque tous réalisés par la DÉCOUVERTE de M. *Mesmer.*

(5, *pag.* 24.) Le fumier des animaux & toutes les secrétions *animales* en général, si favorables à la *végétation*, ne produisent cet effet avantageux, qu'en raison des émanations du *fluide animal*, qui s'en dégagent par la *putréfaction.* Cette opération dans le règne végétal est la même que celle du *phosphore* dans le règne minéral.

Pourquoi le *charbon* & la pierre *calcaire* sont-ils de si bons *fondans* de toutes les *mines* en général, si ce n'est à cause des émanations du *fluide animal* & *végétal* que ces deux substances contiennent en quantité, & qui, se dégageant par la *combustion*, vont se porter sur les substances métalliques pour en former des *métaux* d'autant plus parfaits, que les *fondans* employés sont plus surchargés de ce qu'on appelle du *phlogistique*, autrement dit, du *fluide universel.*

L'entretien de la *vie* dans les animaux ne s'opérant immédiatement que par le secours du *regne végétal*, médiatement par le secours du *règne minéral*, ne prouve-t-il pas bien encore *un seul agent dans la Nature*? De tous côtés l'on ne voit enfin qu'un passage de mouvement, qui, par ses différentes modifications, produit toutes les différences physiques.

(6, *pag.* 39.) Pour se faire une idée juste de l'état de *somnambulisme magnétique*, il faut assimiler cet état, dans le règne animal, à celui de l'aimant dans le règne minéral. Les phénomènes que présente ce dernier, sont analogues à ceux qu'on doit obtenir d'un homme dans l'état magnétique.

M. Mefmer a dit fouvent à qui a voulu l'entendre, qu'un homme dans l'état naturel avoit des pôles, un équateur, & étoit aimanté naturellement ; que le but du Magnétifme étoit de mettre cet *aimant animal* fur fon pivot, & qu'auffi-tôt l'on reconnoîtroit dans l'homme les mêmes phénomènes que préfente une barre de fer aimantée, auffi fur fon pivot : l'expérience prouve à la lettre cette affertion.

L'homme dans l'état naturel peut être comparé à une aiguille de bouffole qu'on ôteroit de deffus la pointe où elle eft en équilibre ; fi vous la mettez à plat fur une table, elle ne ceffera fûrement pas pour cela d'être aimantée ; mais tant que vous ne la replacerez pas fur fon pivot, elle ne vous donnera aucun figne de direction.

Il eft vrai que l'aimant, dans quelques circonftances où vous le placiez, donnera toujours des fignes certains de *cohéfion*, d'*attraction*, de *répulfion*, avec le fer ou la limaille qu'on lui préfentera, tandis que l'homme a befoin (pour ainfi parler) d'être fur fon pivot pour préfenter ces phénomènes ; au refte l'amitié, l'attrait pour fon pays, la fympathie, l'antipathie, &c... pourroient bien n'être chez nous que le réfultat de ces effets phyfiques, modérés & dirigés par notre moralité. Mais une fois qu'un homme aura été mis par un autre homme dans l'état de fomnambulifme magnétique, il ne doit plus avoir de relation qu'avec fon magnétifeur, & doit, *à la lettre*, préfenter à fon égard les mêmes phénomènes que manifefte une aiguille aimantée à l'égard d'une barre de fer quelconque : fans cette fimilitude d'effet, un homme n'eft pas dans l'état complet de fomnambulife magnétique.

Les aimans minéraux, ainfi que l'électricité artificielle,

peuvent bien avoir quelque action sur les corps animés, mais ce n'est jamais que comme stimulans ou comme accélérateurs du mouvement propre de ces corps. Leur effet ne doit être que passager, rarement utile, & souvent nuisible, s'ils sont trop forts ou trop multipliés. La raison en est simple, c'est que l'aimant minéral n'ayant aucune analogie directe avec notre systême, ne peut que causer des émotions passagères, sans jamais communiquer son mouvement tonique; d'où il résulte, dans son application, les mêmes effets & le même danger que j'ai remarqué devoir exister dans le traitement par l'électricité artificielle.

(7, *pag.* 42.) Le rétablissement dans l'état naturel est la plus facile des *opérations magnétiques.* Pouvant nous considérer, ainsi que je l'ai déjà dit, comme des *machines électriques animales*, parfaites, douées au suprême dégré des propriétés positives & négatives; la seule difficulté consiste à monter cette machine, & à savoir en faire usage. Mais dès lors qu'on est arrivé au point de pouvoir *magnétiser en plus* (pour me servir des expressions d'usage), on doit aussi-tôt pouvoir *magnétiser en moins* : l'un est la suite de l'autre; c'est la même manivelle qu'on tourne dans un autre sens.

Voyez la note sur la volonté, & réfléchissez sur ce que c'est que la volonté, sur la possibilité de n'en avoir que de bonnes, considérez quels sont tous les accessoires qui peuvent nuire aux bonnes volontés . . . après quoi vous en conclurez sûrement que c'est presque toujours la faute du magnétiseur, quand il ne fait aucun bien au magnétisé malade. Abstenez-vous sur-tout de jamais faire aucune question à l'être que vous voulez soulager les questions font travailler l'imagination, & celle d'un

Malade doit toujours être en repos. Il doit vous importer fort peu qu'il sente du froid ou du chaud, qu'il s'endorme, ou qu'il ait des tressaillemens : *voulez* seulement lui faire du bien, & tranquillisez-vous sur les événemens, qui seront toujours d'autant plus heureux, que le motif qui doit les déterminer approchera davantage de la pureté & de la bonté du principe dont il émane nécessairement.

Ce n'est, je le répète, que l'expérience à la main que l'on pourra faire sentir aux hommes le pouvoir de leur *volonté*, dont les inquiétudes, les chagrins, les maladies, les passions déréglées & le malheur enfin, n'ont que trop arrêté & anéanti le ressort.

(8, *pag.* 43.) J'emploie souvent le mot *toucher* comme synonyme du mot *magnétiser*. Lorsqu'il est question d'un nouveau Malade, c'est toujours sous cette seconde acception qu'il faut l'entendre.

Les procédés en ont été indiqués par M. Mesmer à ses Elèves d'une manière assez précise pour n'avoir pas besoin d'en faire de nouveau l'explication. L'expérience que j'ai acquise me confirme dans l'idée que la *tête* & le *plexus solaire* sont les parties du corps humain qui reçoivent avec plus d'efficacité les *émanations magnétiques*. Les yeux surtout m'en paroissent plus susceptibles qu'aucun autre organe. C'est par un léger frottement sur les yeux que j'achève *le chargement magnétique*, d'où résulte le *somnambulisme* ; & c'est de même par un très-léger frottement sur ce même organe que j'opère le *déchargement* subit, d'où s'ensuit le reveil & l'état naturel.

L'*attouchement immédiat*, sans pression, est celui que je préfère ; quelquefois cependant il me semble que j'aug-

mente par un *petit frottement* l'intenſité de l'*action magnétique* ; au reſte, les données bien ſenties, chaque magnétiſeur peut, ſans inconvénient, mettre de légères différences dans ſa manière de procéder.

(*9, pag. 49.*) Il eſt rare qu'une maladie *chronique* ſe guériſſe ſans le paſſage de *criſes* violentes, ſoit *convulſives* ou autrement. Le ſecours qu'on doit attendre du *Magnétiſme animal* alors, eſt d'ôter à un Malade le *ſentiment intime* de ſes ſouffrances, en le mettant dans l'*état magnétique* une demi-heure avant ſes accès ; ce dont on peut être toujours le *maître* quand on ſuit les *indications* qu'il vous donne. La fille dont je viens de parler n'avoit pas été totalement remiſe dans l'état de ſanté, ainſi que le récit de *le Hoguais* me l'avoit fait croire ; tous ſes accidens étoient bien ceſſés ; elle étoit véritablement engraiſſée & ne ſouffroit plus : mais des révolutions néceſſaires n'arrivoient pas, ou n'arrivoient que foiblement ; c'eſt ce qu'il me fut aiſé de ſavoir d'elle-même. La première fois qu'elle me vint trouver, & que je l'eus miſe dans l'*état magnétique*, elle me prévint dès lors, à plus de trois ſemaines de diſtance, de la néceſſité qu'elle avoit d'être *magnétiſée* dans ce temps-là, pour opérer chez elle ſa guériſon radicale. Le jour indiqué par elle, ſon ſervice l'empêcha de me venir trouver, & je ne la vis que le lendemain. Si-tôt qu'elle fut dans l'*état magnétique*, elle m'apprit que la veille au ſoir elle avoit commencé à *voir*, & que pendant la nuit cela s'étoit arrêté ; elle me dit qu'il étoit malheureux pour elle de n'avoir pas été *touchée* avant ſon époque, puiſqu'alors elle ſe fût paſſée heureuſement & ſans ſouffrances ; au lieu qu'à préſent elle alloit ſouffrir beaucoup pendant

plusieurs jours. Au bout d'un quart d'heure en effet, il lui prit des étouffemens & des convulsions assez fortes, qui durèrent près de deux heures. Dans ses momens de calme, elle m'indiquoit ce qu'il falloit lui faire & lui donner pour appaiser les coliques affreuses qu'elle ressentoit. Pendant quatre jours, soir & matin, elle eut de semblables accès, toujours *pressentis* d'avance par elle & devenant plus forts & plus longs en approchant du dernier, qui dura depuis huit heures & demie du matin jusqu'à près de deux heures, après lequel elle m'assura n'en devoir plus jamais ressentir de semblables, & qu'elle étoit totalement guérie. M'ayant prévenu ensuite qu'elle éprouveroit des foiblesses les nuits suivantes, je lui en fis passer deux dans l'*état magnétique*. Lorsque je fus sûr enfin qu'il ne lui arriveroit plus de révolutions d'aucune espèce, je la laissai partir. J'ai su depuis que cette fille avoit continué d'être dans un état certain de santé.

J'ajouterai, par rapport à cette Malade, que jamais elle n'a eu *l'idée de ses souffrances*; sachant par elle le moment précis où ses accès devoient lui prendre, j'avois soin de la mettre dans l'*état magnétique* quelque temps auparavant; ensuite je l'amenois ainsi tranquille dans une chambre disposée à la recevoir : ses accès finis, une femme chargée de veiller sur elle me la ramenoit dans la première chambre où elle s'étoit *endormie*, & *je l'y faisois revenir dans l'état naturel*. Les spectacles affreux de *matelas* épars, ou de *chambre de crises*, ne lui ont jamais été présentés, & il lui falloit un effort de confiance pour croire tout ce que l'on pouvoit lui raconter d'elle-même.

(10, *pag*. 136.) Cette cure n'a pas été comprise

dans la liste imprimée ce *printemps dernier* ; & je n'en aurois pas fait mention, sans la priere même du Pasteur estimable qui m'a envoyé ce certificat, de lui-même & dans l'unique vue de rendre hommage à la vérité.

(11, *pag.* 144.) Il m'est arrivé un jour de renvoyer *Catherine Montenecour* chez sa maîtresse dans l'*état magnétique* ; elle fit une lieue & demie sur son *âne*, sans sortir de l'etat de *somnambulisme* ; & une fois arrivée, elle mit son âne à l'écurie, fit la commission dont je l'avois chargée auprès de sa maîtresse ; & après s'être assise dans le sallon, elle frotta ses yeux & se reveilla Je lui avois DICTÉ *sa conduite en parlant*, & deux femmes qui l'accompagnèrent, m'assurèrent qu'elle avoit fait à la lettre tout ce que je lui avois prescrit. Une fois reveillée, son étonnement fut très-grand, comme on peut le croire, de se trouver ainsi transportée chez elle, sans avoir idée du chemin qu'elle avoit fait.

Je cite ce trait extraordinaire aujourd'hui, mais peu important par lui-même, par rapport au *Magnétisme*, pour donner une idée de la PUISSANCE qu'on acquiert sur les *êtres magnétiques* ; on peut *agir* sur eux DE LOIN comme de PRÈS ; mais il est toujours imprudent d'user de ce *pouvoir*, à moins de prendre toutes les précautions que la prudence peut suggérer. La fille dont je viens de parler, par exemple, me dit le lendemain de son voyage (étant dans l'*état magnétique*), qu'elle avoit eu peur de tomber dans le chemin, & que cela lui avoit causé une révolution fâcheuse. Elle n'en avoit pas eu de souvenir *dans l'état naturel* ; mais l'effet contraire à sa santé n'en avoit pas moins résulté. Je regarde donc comme dangereux de magnétiser *de loin*, soit pour faire entrer, rester dans

l'*état magnétique*, soit pour en faire sortir à moins d'être bien sûr que rien ne pourra déranger l'effet heureux qu'on veut produire.

Le printemps passé, il n'arriva aucun accident à une femme *éloignée* de moi *d'une lieue*, qui *pendant quatre jours* devenoit par mon ORDRE dans l'état magnétique à l'*heure indiquée*, où un homme de son village arrivoit chez elle pour se faire *toucher* une plaie qu'il avoit à la jambe; je n'ai pas, j'espère, besoin d'ajouter que pour agir ainsi de *loin*, il faut s'être mis d'avance *en communication* avec l'être sur lequel on veut opérer, & avoir de lui son consentement parfait : si l'on vouloit magnétiser quelqu'un *malgré lui*, l'on feroit une action *malhonnête*, & si l'on pouvoit y réussir, le Magnétisme feroit intolérable.

(12, *pag.* 157.)

MONSIEUR,

« J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une recon-
» noissance de l'écrit du sieur Joly ; je le conserverai
» tout le temps que vous jugerez à propos, & j'en ferai
» l'usage qu'il vous plaira m'ordonner ; je ne puis vous
» dissimuler combien j'ai été surpris à la lecture sur ce
» qu'il explique.

» J'ai l'honneur d'être. . . *Signé* RIGAULT. A Sois-
» sons, ce 19 Décembre 1784 ».

A cette lettre étoit joint le certificat ci-après :

Je *soussigné*, Notaire royale à Soissons, reconnois qu'il m'a été cejourd'hui, *deux heures après midi*, remis un paquet *cacheté* en noir, à mon adresse ; que l'ayant

ouvert il s'eſt trouvé une lettre du Marquis de Puyſégur datée de Buſancy ledit jour 19, à laquelle étoit joint un écrit ſur une demi-feuille de papier de compte, pliée en deux; la première datée du 18 Novembre 1784, ſigné *Joly*, la date au-deſſous le 18 Novembre 1784, lequel écrit je promets remettre à mondit Seigneur Marquis de Puyſégur, à ſa première réquiſition. A Soiſſons, le dix-neuf Novembre mil ſept cent quatre-vingt quatre.

Signé RIGAULT.

(13, *pag.* 160.) Ce n'eſt point une nouveauté qu'a dite M. Meſmer, lorſqu'il a aſſuré que la *muſique* étoit un moyen propre à renforcer l'agent de Nature; de tout temps l'on a été d'accord ſur l'effet que la muſique pouvoit produire ſur les hommes.

Cet effet eſt plus ou moins grand, en raiſon de leur ſenſibilité, mais tous ſont ſuſceptibles de l'éprouver. Il en exiſte qui avouent n'en avoir jamais reſſenti d'émotion : je pourrois preſque affirmer que c'eſt plutôt la faute des Muſiciens qu'ils ont entendus, que le défaut de leur organiſation : car, enfin, tout être quelconque eſt ſenſible à ſa manière, & la muſique, ſur-tout la muſique chantée n'eſt qu'une émanation de ſenſibilité. *L'amour*, la *tendreſſe*, la *gaieté*, la *triſteſſe*, tous les ſentimens s'expriment avec des paroles & du *chant*; & ces deux moyens combinés doivent donc néceſſairement plaire à tout le monde. Il eſt hors de doute que nos nerfs ſont les organes de nos ſenſations. La *muſique* agit donc ſur les *nerfs* immédiatement & unie avec l'agent de la Nature; elle doit lui donner un renforcement qui ne peut être que favorable à l'effet bienfaiſant qu'on veut obtenir. C'eſt ce qui eſt arrivé à Joly, & ce qui peut-être a

contribué à *divifer* fes crifes nerveufes en un nombre de périodes bien plus grand qu'il ne l'avoit d'abord preffenti, & lui a laiffé la force d'en foutenir la durée. On fentira facilement le rifque qu'auroit couru ce jeune homme fi le Mardi, au lieu de quatre accès éparpillés dans la journée, il les eût éprouvés raffemblés en un feul, il eft à préfumer qu'il y eût fuccombé, & n'auroit que trop vérifié fes funeftes preffentimens. Cet exemple vient bien à l'appui des procédés de M. Mefmer. Les inftrumens dont il joue prouvent affez les fecours qu'il a fenti pouvoir tirer de la Mufique; & le choix de fon inftrument prouve de même fes réflexions profondes. En effet, l'*harmonica* peut être confidérée comme le raffemblement de petits plateaux électriques dont le mouvement accumulé fe manifefte par le fon, lequel, combiné avec le mouvement animal, doit produire un Magnétifme très-efficace. Ce ne fera pas dans le tumulte des Baquets nombreux des grandes villes, que l'on pourra tirer des fecours bien avantageux de la Mufique. La plupart des Malades, accoutumés à en entendre, ne l'écouteront qu'avec indifférence ou ennui. Le luxe des meilleures chofes nuit au bonheur de les fentir & de les apprécier; mais je fuis cependant affuré que dans tout état, un être affez malade pour ne pouvoir jouir ni des fpectacles ni des agrémens de la fociété, fera fufceptible encore d'être ému par une mufique analogue à fon caractère; à plus forte raifon, lorfque cet être fera dans un état de fpafme ou de convulfion, qui, rendant paffives toutes fes difpofitions morales, n'en rendra fon organifation phyfique que plus propre à être remuée par l'agent de la Nature.

(14, *pag.* 174.)

De Dormans, *ce* 18 *Décembre* 1784.

MONSIEUR,

« J'ai été auſſi ſurpris qu'honoré de votre lettre datée du 13 Décembre; apparemment que mon fils ne ſavoit pas bien votre adreſſe lors de ma réponſe à celle du 28 Novembre.

Non, Monſieur, je ne puis exprimer ma reconnoiſſance de toutes vos bontés; je ne pouvois rien déſirer de plus ſatisfaiſant que de revoir mon fils, non ſeulement guéri de ſa ſurdité & de ſes hernies, mais même d'avoir échappé à une maladie que le Magnétiſme ſeul ne pouvoit faire avorter : il eſt arrivé chez moi dans la ſanté la plus parfaite, & il eſt actuellement dans un empoint à ne le pas reconnoître.

Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien ne pas borner là vos bontés pour un jeune homme pour qui il paroît que vous prenez tant de part. Si la guerre a lieu, comme il y a toute apparence, & que vous faſſiez quelques campagnes, vous pourriez lui faire avoir quelque emploi qui pût l'exempter de la Milice, puiſque le bienfaiſant Magnétiſme lui a retiré les raiſons qu'il avoit à alléguer pour n'y pas être ſujet. *Signé*, JOLY pere ».

(15, pag. 176.) Au défaut de M. Meſmer, le meilleur moyen à prendre pour obtenir de bonnes expériences à Paris, ſeroit, je crois, de choiſir parmi ſes Elèves deux hommes prudens & ſages, portés par inclination & affection

particulières à soulager l'humanité, & assez indépendans des circonstances environnantes, pour pouvoir se livrer sans réserve à la pratique du *Magnétisme animal.* Qu'alors il soit établi deux traitemens particuliers, séparés entièrement l'un de l'autre, dont chacun des deux Elèves ait la direction entière & exclusive; que l'on n'admette que de nouveaux Malades, & que le nombre n'excède pas vingt-cinq dans chaque traitement. Ces établissemens formés, qu'aucun Magnétiseur ne se permette d'y venir opérer, à moins que le chef du traitement n'y consente, & même ne l'en prie instamment; car ce n'est qu'autant que les *émanations magnétiques* partiront d'une unité de principe & d'intention, qu'on doit s'attendre à des effets constans & toujours heureux. Il faut non seulement que l'aide d'un Magnétiseur se mette en harmonie physique avec le chef, par l'attouchement, mais il faut encore qu'il règne entre eux une harmonie morale & intérieure: les gestes extérieurs ne produiroient rien, si les intentions n'étoient pas d'accord entre elles. C'est ainsi qu'il faudroit, pour ainsi dire, que tous les aides magnétiseurs ne se regardassent que comme des conducteurs passifs du chef, & que tel qui auroit dirigé en maître un traitement pendant long-temps, se soumît volontairement à n'être que secondaire chez un autre: je ne crois pas que sans cet accord on puisse jamais parvenir à de bons résultats.

M. Mesmer a dit tout cela; mais quel moyen surnaturel il lui auroit fallu pour contenir trois cents Elèves, la plupart doutant encore de sa doctrine! Que de contrariétés & de peines il a dû essuyer de la multiplicité d'opinions en opposition avec la sienne! & combien le tribut de reconnoissance que nous lui devons, doit être mêlé de regrets d'avoir été sans l'entendre si long-temps.

Mon frère, chez moi, vouloit bien n'être que conducteur, ainsi que je viens de le dire : aussi faisoit-il le même bien & opéroit-il les mêmes effets que moi sur mes Malades : si je me trouvois chez lui, nous changerions de rôle, & les mêmes résultats, j'espère, s'en suivroient.

Lorsqu'il vouloit traiter les Malades à mon baquet, il venoit m'en prévenir; si cela me convenoit, je lui touchois les pouces pendant quelques instans : étant ainsi en harmonie avec moi, j'étois sûr que mes Malades n'y appercevoient aucune différence. S'il arrivoit que ni mon frère ni moi ne pussions aller soigner un Malade dans l'état magnétique, qui pourtant avoit besoin de soins, il me suffisoit alors de toucher le premier venu, des dispositions duquel j'étois sûr, & ce dernier, sans même avoir besoin de parler au Malade, pouvoit s'en approcher, le toucher, & même s'en faire suivre, pour l'amener chez moi dans l'état de somnambulisme, aussi facilement que j'eusse pu le faire moi-même.

(16, *pag.* 182.) M. Mesmer dit dans une de ses propositions, que le Magnétisme animal présentera les mêmes phénomènes que ceux qui s'observent dans l'électricité. Rien n'est plus vrai ; l'attraction, la répulsion, la communication par la chaîne, chargement & déchargement à volonté ; tous ces différens effets sont aussi aisés à produire par le Magnétisme animal que par l'électricité. Sitôt qu'un être quelconque est reconnu susceptible de devenir somnambule magnétique, on peut défier hardiment les gens les plus incrédules, en les rendant témoins de ces différens phénomènes. De bander les yeux à un être magnétique, ne nuit en rien au succès des expériences, &

l'on ne doit jamais s'y refuser pour affermir la croyance de ceux qu'on veut persuader.

Plusieurs personnes m'ont demandé à quel signe on peut reconnoître quand un Malade est dans l'état de somnambulisme magnétique; rien n'est plus aisé que de s'en appercevoir : il ne doit d'abord avoir d'analogie avec aucun autre que celui qui l'a magnétisé, il ne doit répondre & n'obéir qu'à lui : l'approche de tout être animé, hormis le magnétiseur, doit lui être insupportable. Mais veut-on faire une expérience plus convaincante pour soi & pour les autres? placez votre être magnétique dans un coin de la chambre, & bandez-lui même les yeux, si vous voulez, il ne doit répondre qu'à vous. Comme je l'ai dit plus haut, faites le questionner par une autre personne, s'il est bien dans l'état magnétique, il ne doit pas l'entendre; alors touchez seulement du bout du doigt le personne qui le questionne, il l'entendra sur le champ, & ne l'entendra plus, si-tôt que vous aurez retiré votre doigt. Il n'y a pas un des Malades cités dans ces Mémoires, que je n'eusse été dans le cas de soumettre, tant qu'on l'auroit voulu, à cette expérience, & toujours avec le même succès : plus un être est malade, plus sa dépendance est absolue à l'égard de son Magnétiseur; & à mesure qu'il guérit, elle diminue, jusqu'à ce qu'enfin il entre en relation avec tout le monde.

ETAT des papiers qui attestent la guérison de différentes maladies par le moyen du Magnétisme animal, déposés ès mains de Me. Rigault, Notaire royal à Soissons, par M. le Marquis de Puységur, Seigneur, Vicomte de Busancy, & dont il est fait mention dans cet Ouvrage.

1°. Certificat de la première guérison du sieur Joly.

2°. Lettre de Belmont du 28 Août 1784.

3°. Autre *idem*, du 10 Septembre 1784.

4°. Certificat de M. Caflisch, Prieur-Curé d'Espiés.

5°. Consultation pour Viélet, *signé* Du Chasnoy.

6°. Autre *idem*, *signé* Jumilther.

7°. Autre *idem*, *signé* Dinot.

8°. Autre *idem*, *signé* Petit de Soissons.

9°. Certificat de M. Mosnier, Doyen de Bercy.

10°. Certificat de M. Dru, Chirurgien.

11°. Ecrit du sieur Joly, du 16 Octobre 1784.

12°. Ecrit du meme, du 18 Novembre 1784.

13°. Ecrit du même, sur deux feuilles, du 22 Novembre 1784.

14°. Ecrit du sieur Joly; sur deux feuilles, du 23 Novembre 1784.

Idem, sur le revers, un écrit du même jour à cinq heures du soir.

15°. Ecrit du sieur Viélet, sur lequel sont ces mots *Je suis guéri*, &c., daté du 30 Novembre 1784.

16°. Certificat de Mademoiselle Mignot, du 4 Décembre 1784.

17°. Certificat de M. Rougeaux, Prieur-Curé de Verdilly, & des autres Habitans, du 20 Novembre 1784.

Tous lesquels papiers je promets remettre à mondit sieur Marquis de Puységur, à sa première réquisition. A Soissons, cejourd'hui quatre Décembre mil sept cent quatre-vingt-quatre.

Signé, RIGAUX.

18°. Autre certificat dudit sieur Rougeaux, Curé, du 2 Décembre 1784.

Cette dernière pièce m'a été aussi déposée, que je promets rendre comme ci-dessus, à la première réquisition de mondit Seigneur Marquis de Puységur, lesdits jour & an.

Signé, RIGAULT.

SUPLÉMENT.

SUPPLÉMENT.

M

Pendant l'impreſſion de mon Ouvrage, il s'eſt paſſé un événement qui me paroît de nature à vous intéreſſer. Je vais vous en faire d'abord le récit avec la dernière fidélité; après quoi je vous ferai obſerver les conſéquences qui en réſultent.

Le haſard a voulu que *Victor*, le premier Malade dont il eſt queſtion dans ces Mémoires, vînt à Paris pour y conduire un de ſes frères. Il me vient trouver, me dit le ſujet de ſon voyage, & m'annonce qu'il repart le lendemain. L'ayant queſtionné ſur ſa ſanté, il m'apprend que huit à dix jours avant ſon départ de Buſancy, il avoit fait une chute violente; que depuis, il ſouffroit conſidérablement de la tête; & que tous les ſoirs il ſe ſentoit des mouvemens de fièvre. Son indiſpoſition m'engage à le faire reſter, eſpé-

rant, à l'aide du Magnétiſme, pouvoir le guérir promptement.

Je le mets dès le ſoir même dans l'état magnétique, c'étoit Vendredi 21 Janvier. La fatigue de ſon voyage l'empêchoit, me diſoit-il, de bien connoître ſon état; il apperçut cependant que ſon mal de tête ne ſe paſſeroit pas ſans ſaigner du nez & de la bouche; ce qui, me dit-il, ne lui étoit jamais arrivé.

Le lendemain, étant plus repoſé, il me dit, dans l'état magnétique, qu'il falloit qu'il fût ſaigné du bras gauche, que c'étoit abſolument néceſſaire.

Revenu dans l'état naturel, l'idée de la ſaignée l'effrayoit, parce que, diſoit-il, il ne l'avoit jamais été qu'une fois dans ſa vie, étant encore bien jeune.

Si-tôt que je le remettois dans l'état magnétique, dirigé alors par ſon ſeul inſtinct, il me reparloit de la ſaignée, & finalement il m'indiqua le jour & l'heure où je devois appeler le Chirurgien; ce fut le Mardi 25, entre onze heures & midi.

Une fois la ſaignée faite au bras gauche, la tête, du même côté, ne lui faiſoit plus de mal; mais il continuoit à ſentir du mal au côté droit. Je le mis le ſoir dans l'état magné-

tique, & j'appris alors de lui, que le reste de son mal se dissiperoit de lui-même par un écoulement de sang & d'eau, qui sortiroit par la bouche; il m'en indiqua le moment pour la nuit du 26 au 27, ce qui effectivement a eu lieu, comme je m'en suis assuré le matin du 27.

Je le croyois totalement guéri; & pour m'en assurer, je le mis dans l'état magnétique; c'étoit le Jeudi matin 27: mais alors il m'apprit qu'il lui restoit encore du sang dans la tête, & que c'étoit par le nez qu'il devoit en être débarrassé, il m'indiqua le Samedi suivant 29 pour l'accomplissement de cette pressensation.

Pendant tout ce temps, j'avois invité secrétement plusieurs personnes à venir voir mon somnambule. Je l'avois mené deux fois chez M. Mesmer. Les différentes expériences auxquelles on le soumettoit, servoient à l'affermissement de la croyance, sans nuire à sa santé, vu que tout se faisoit de bonne foi & de mon plein consentement. Je regardois déjà sa guérison comme certaine, & mon intention n'étoit sûrement pas d'y donner aucune publicité.

Mais le Jeudi soir, me trouvant à souper avec très peu de monde chez Madame de ***, à qui j'avois fait part plusieurs fois de quelques

faits passés dans ma terre, & qui m'avoit témoigné le desir le plus grand d'être témoin d'une expérience, la conversation se porta sur le Magnétisme. Je suis sûre de votre bonne foi, me dit Madame de *** ; mais ce que vous me contez est si difficile à croire, que jusqu'à ce que j'aye vu par moi-même une partie de toutes ces merveilles-là, je penserai que vous vous abusez, que vous vous trompez vous-même. Réfléchissant alors que j'avois sous la main une occasion toute naturelle de satisfaire Madame de ***, je l'assurai que j'étois dans le cas de lui montrer, dès le soir même, la preuve de toutes mes assertions : elle y consent. Je vais chercher *Victor*, & le lui amène dans l'*état magnétique*. Depuis onze heures du soir jusqu'à une heure du matin, je lui fis voir & exécuter elle-même toutes les expériences magnétiques dont je l'avois souvent entretenue. Madame la Marquise de *** put se convaincre aussi par elle-même de tous ces effets.

A l'égard de M. le Marquis de **, qui voulut aussi répéter les mêmes expériences, je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que le doute extrême où il étoit, apportoit une telle incertitude dans ses volontés & ses

mouvemens, que le ſujet magnétique n'éprouvoit que des contradictions ſans aucune détermination poſitive : après avoir eſſayé pluſieurs fois ſans ſuccès, il me dit avec un ménagement affecté, qu'apparamment il n'étoit pas propre à répéter les expériences magnétiques. Je fis mon poſſible pour lui inſpirer une confiance dans ſes moyens. Croyez pour un moment, lui diſois-je, la choſe poſſible, & agiſſez avec l'envie de vous en perſuader, je ne vous demande enſuite qu'une volonté conſtante, point de geſte, & vous verrez que cet être magnétique, totalement paſſif, répondra ſans balancer à toutes vos indications ; hormis tout ce qui bleſſeroit ſa conſcience & la vôtre, il ne doit ſe refuſer à rien. M. de ** ſe refuſoit à répéter les expériences ; je l'en preſſe de nouveau, en lui indiquant de mon mieux les moyens de réuſſir : il cède, & ſes ſeconds eſſais ne le ſatisfont pas davantage. J'en ſuis bien fâché, lui dis-je, mais c'eſt votre faute : ces Dames pendant plus d'une heure avoient réuſſi dans preſque toutes leurs expériences, un peu plus de confiance en moi vous eût fait obtenir les mêmes réſultats.

Quoi qu'il en ſoit, il me ſembla que l'opinion de M. de *** avoit apporté des doutes dans

l'esprit de ces Dames ; elles crurent s'être fait illusion elles-mêmes, & le rôle que je jouois devenoit des plus désagréables. Mgr. le Duc ** étoit témoin de cette scène ; & en changeant d'opinion sur mon compte, je devenois un homme méprisable, venu pour suborner la crédulité du plus honnête homme du monde. La délicatesse ne connoît pas de milieu, & tromper la bonne foi, de quelque côté qu'on l'envisage, est toujours une indigne action dont on ne devoit pas me croire capable. J'avois l'ame ulcérée, & sentant trop tard mon inconséquence, je m'en allai, après avoir mis mon somnambule dans l'état naturel.

On lui avoit fait des questions sur l'époque de sa guérison totale, auxquelles il avoit répondu, que le *Samedi suivant* elle s'opéreroit par un dernier saignement de nez, & que ce ne seroit que le lendemain qu'il en pourroit assigner l'*heure*.

Madame de ***, avant de sortir, me dit que peut-être ce seroit encore la *nuit* que s'opéreroit cette prédiction. Je sentis vivement cette ironie; mais sans le faire paroître, je lui répondis que j'aurois l'honneur de l'en instruire le lendemain matin.

En effet, le lendemain Vendredi 28, j'écrivis

à Madame de *** un billet, dont je n'ai pas conſervé de copie, dans lequel je lui mandois que Victor qu'elle avoit vu la veille, aſſuroit que le lendemain *Samedi*, entre *midi & une heure*, ſa guériſon auroit lieu; qu'il *ſaigneroit du nez, de la narine droite* ſeulement, ſans qu'une goutte de ſang ſortît par la narine gauche; & qu'auſſi-tôt cet écoulement de nez fini, il cracheroit encore un peu de ſang & d'eau; que ſi elle déſiroit être témoin de ce fait, je lui menerois le lendemain mon malade. Sa réponſe verbale fut de le lui mener à l'heure indiquée.

Le *Samedi*, je me rendis à onze heures & demie au rendez-vous donné la veille. Victor arriva un moment après : il me fut aiſé de voir, à l'air dont on me recevoit, que l'on n'avoit nulle confiance en moi. Ma poſition étoit très-embarraſſante, mais je m'étois trop avancé pour pouvoir reculer; d'ailleurs, ſûr comme je l'étois, de l'accompliſſement de la prédiction, je devois m'attendre qu'à un fait de cette eſpèce on n'auroit plus de doute à m'oppoſer.

Je mets donc *Victor* dans l'état magnétique, & j'attends en ſilence l'événement annoncé.

Lui-même alors répète qu'à midi & demi son saignement de nez aura lieu. Le froid le plus glacial étoit dans tous les maintiens, & à moins de me dire en face que j'étois un charlatan, on ne pouvoit pas garder un silence plus mortifiant pour moi.

Je souffrois tout ce qu'on peut dire. Néanmoins je demande à Madame de *** quelles sont les objections qu'elle pourra faire après l'événement, afin de les lever, s'il est possible, d'avance; je lui dis que s'il y a dans la maison un Chirurgien, je consens que mon Malade soit visité. Madame de *** m'indique M..... & la visite a lieu; le Chirurgien dit d'abord qu'il apperçoit de la *pommade dans le nez*; un moment après il en tire un peu d'ordure, qu'il dit être un corps graisseux; j'étois sur les épines d'une enquête aussi injurieuse, au point de ne pouvoir pas même rire de pitié de la décision du Docteur. Je force mon Malade à tout supporter; on lui fait ouvrir la bouche, & enfin, à l'exception *du corps graisseux*, on ne découvre rien.

A midi & demi enfin, *Victor* annonce que le sang va sortir; je le fais se coucher par terre; on apporte une assiette, & après de très-légers

efforts , *le ſang* ſort par la narine indiquée : j'entends dire autour de moi que ce ſang eſt d'une ſingulière nature ; que pour un abcès rendu, ſa couleur étoit bien pure. Le Docteur appuie cette opinion, & moi je réponds, que je ne ſais pas comment le ſang devroit être, que probablement il ne peut être autrement qu'il n'eſt, puiſque c'eſt la nature ſeule qui s'en débarraſſe.

Après le ſaignement de nez, les crachats mêlés de ſang arrivent en petite quantité, comme le Malade l'avoit annoncé, & la prédiction a enfin ſon plein effet De midi & demi à une heure tout s'étoit terminé.

Il ſembleroit qu'après un tel fait il n'y avoit plus qu'à chercher la cauſe qui l'avoit produit, & que ſa réalité étoit bien conſtatée: mais point du tout; je vois régner la même méfiance, on met l'éloignement le plus grand à me queſtionner ; enfin je demeure confondu de l'air embarraſſé & peu ſatisfait de tous les témoins de cette ſcène. Peu à peu le ſalon ſe vuide ; Madame de *** occupée d'un deſſin, ne me dit pas un mot, jette à peine les yeux ſur moi ; on eût dit enfin que je lui inſpirois la pitié la plus grande. Je me diſpoſois à me

retirer avec toute la confusion apparente d'un Joueur de gobelets mal-adroit qui a manqué ses tours, quand Madame de *** me dit que Victor, qui étoit toujours resté dans l'*état magnétique*, lui avoit demandé un entretien secret.

Je me retire dans l'autre chambre, & je n'eusse jamais rien su de cette conversation, sans l'accident nouveau de Victor, dont je vais faire le détail.

M. de ***, le même qui avoit si peu réussi dans les expériences de curiosité du Jeudi, me demanda aussi un entretien secret avec Victor : j'y consentis d'autant plus volontiers, que la vérité qui me guidoit ne me laissoit rien craindre de toutes ces particularités. Cette seconde conversation fut plus longue, & une fois terminée, je réveillai Victor, & sortis de la chambre sans avoir aucun frais de complimens à faire, car on eut, pour ainsi dire, l'air de ne pas s'en appercevoir. Il me semble cependant que comme simple tour de gibecière, celui que j'avois fait étoit de nature à mériter un petit applaudissement.

Quoi qu'il en soit, mon homme étoit guéri, & c'étoit pour moi l'intérêt principal; je ne le

revis pas de la journée : le lendemain, Dimanche, lui ayant donné permiſſion de courir dans Paris, je ne le revis pas non plus. Il devoit partir le Lundi ; je le demandai inutilement toute la matinée pour lui donner mes lettres, mes gens me dirent qu'on ne l'avoit pas vu depuis la veille, que peut-être il s'étoit ennivré, & n'avoit pu rejoindre la maiſon ; j'en étois fort inquiet. Enfin à quatre heures après midi je le retrouve en rentrant. Mais loin de voir Victor dans l'état de ſanté où je me le figurois, je vois un homme abattu, ne pouvant à peine parler, & tremblant de tous ſes membres. Je le queſtionne ſans pouvoir en rien tirer de ſatisfaiſant, & j'en conclus qu'apparemment il eſt ivre : il me répond aux reproches que je lui fais, que le mal qu'il éprouve ne lui vient pas d'avoir bu ; que ſon état eſt affreux, & que depuis le matin il ſouffre horriblement de tout ſon corps.

Je l'amène dans une chambre particulière, où je le magnétiſe, eſpérant, s'il eſt malade, m'éclaircir par lui-même de la vérité. Auſſi-tôt qu'il eſt dans l'état magnétique, il m'apprend que depuis le matin dix heures tous ſes ſens étoient dans un mouvement violent ; que ſi

je n'ai pas pitié de lui, il ne peut revenir de l'état où il eſt, qu'il n'a plus ſa tête, qu'enfin depuis le matin il avoit couru tout Paris comme un fou, en pleurant & ſe déſeſpérant. Quelle eſt la cauſe, lui demandai-je, de cet état horrible? Vous en êtes cauſe en partie, me répondit-il; que ne me mettiez dans la ſituation où je ſuis, en ſortant de chez Madame de ***, je vous aurois tout conté, & vous euſſiez pu alors m'éviter les ſouffrances qu'il faut que j'endure à préſent. Explique-toi, Victor, que veux-tu dire? Vous ſavez bien les converſations que j'ai eues en particulier: comment n'avez-vous pas été curieux de ſavoir ce qui s'étoit paſſé? — Je n'ai pas cru devoir m'en informer. — Pourquoi cela? me répliqua-t-il, vous ſavez bien que lorſqu'il y a des ſecrets je ne vous les dis pas, mais quand on m'a fait du mal il faut que je vous le diſe. — De quel mal veux-tu parler? — Je me ſuis déſolé toute la journée, parce que je ne ſavois pas d'où venoient mes ſouffrances, mais à préſent j'en vois la cauſe: Madame de * * *, ni perſonne de chez elle n'ont cru véritable ce qui m'eſt arrivé. Enfin il me raconta alors que dans les deux converſations particulières que l'on avoit

tues avec lui, on l'avoit ſoupçonné de mentir, de s'être fait ſaigner exprès du nez, qu'on avoit voulu lui faire ouvrir les yeux, qu'on avoit employé pour cela toute ſorte de moyens, qu'il avoit eu beau aſſurer que dans l'état où il étoit il ne pouvoit mentir, que rien n'étoit plus vrai que ſon cœur & ſes paroles, qu'on n'en avoit rien cru, & qu'on l'avoit quitté en lui diſant qu'il étoit bien malin, & beaucoup de choſes de cette nature; qu'enfin tout le tourment qu'on lui avoit fait eſſuyer étoit la ſeule cauſe de l'état où je le voyois.

En m'inſtruiſant de ce qu'il reſſentoit, il me donnoit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il ne me laiſſoit rien entrevoir des moyens de le ſoulager, ni du terme de ſes ſouffrances. Je voulus qu'il ſe couchât; mais une fois dans ſon lit, il m'aſſura que cette poſition lui étoit pénible, que ſi je voulois lui permettre de paſſer la nuit ſur un fauteuil dans ma chambre, il y ſeroit mieux, & ſouffriroit moins, qu'éloigné de moi. J'y répugnois un peu; je craignois qu'il ne fût devenu fou, & qu'il ne me réveillât d'une manière fâcheuſe: néanmoins, enhardi par pluſieurs faits précé-

dents, je lui laiſſai paſſer la nuit dans ma chambre, & je ne fus pas réveillé.

Le lendemain Mardi, 1er. Février, il me dit qu'il n'avoit pas repoſé de la nuit; qu'il s'étoit promené pluſieurs fois dans la chambre; que ſes ſens cependant n'étoient pas ſi troublés que la veille. Je lui demandai s'il vouloit ouvrir les yeux; il me dit qu'auſſi-tôt qu'il les ouvriroit, je le verrois dans un tremblement univerſel, & que, pour peu que je le laiſſaſſe ainſi, tout le bien que la nuit avoit opéré ſe réduiroit à rien; que ce qui pouvoit lui être le plus favorable étoit de toujours reſter en criſe. Le nom des perſonnes qui l'avoient tourmenté lui revenoit ſans ceſſe, & il ſe déſoloit d'avoir été entre leurs mains.

A dix heures je lui ouvris les yeux, & l'état où je le vis tout à coup m'effraya ſingulièrement; tous ſes membres trembloient ſi fort, que voulant prendre un verre d'eau, il le répandit ſans pouvoir l'approcher de ſes lèvres; il vouloit ſavoir la cauſe de l'état affreux où il ſe voyoit, & je ne pouvois lui rien dire de ſatisfaiſant. Pour obéir à ſes indications, je le magnétiſai ſur le champ, & peu à peu ſon corps reprit ſon aſſiette ordinaire; il me

dit enſuite de ne pas l'éveiller avant le lendemain matin.

Dans le courant de la journée il preſſentit ſa guériſon, & put me tranquilliſer. Dans quatre jours, me dit-il, ſi je ne ſors pas de votre chambre, je ſerai guéri : cela m'avance beaucoup de reſter long-temps dans l'état où je ſuis. Il paſſa la nuit de même que la précédente ſur un fauteuil, ſans vouloir ſe coucher.

Le lendemain matin, Mercredi 2, il me confirma le bon effet de la nuit paſſée ainſi : il me dit de ne le tenir éveillé qu'une demi-heure, & de le remettre en criſe enſuite ; qu'auſſi-tôt qu'il ouvriroit les yeux il verroit tout tourner autour de lui, & que quand ce ſingulier effet ceſſeroit, les tremblemens lui prendroient.

A dix heures & demie je l'éveillai ; ce qu'il avoit annoncé lui-même arriva ; il s'en étonnoit, & ſe chagrinoit de nouveau : heureuſement je pouvois alors le tranquilliſer, en lui annonçant que dans peu il ſeroit bien rétabli.

Au bout d'une demi-heure le tournoiement ceſſa, & les tremblemens lui prirent ; je le

mis alors en crise, & la tranquillité succéda. Il me dit, comme la veille, de le laisser jusqu'au lendemain dans cet état.

Dans le courant de la journée il augmenta beaucoup ma tranquillité, en me disant qu'il pressentoit que sa guérison s'avançoit beaucoup, & qu'encore une nuit passée dans ma chambre finiroit sa maladie, dont il seroit débarrassé le lendemain.

Il avoit eu la fièvre la veille ; il me dit qu'il l'auroit encore très-forte à trois heures après-midi; ce qui a eu lieu véritablement.

Dans une autre conversation, il me dit qu'il croyoit que passé le lendemain il seroit si bien portant, que je ne pourrois plus le mettre en crise. Ce n'est donc pas, lui dis je, les contradictions qu'on vous a fait éprouver qui ont causé cette maladie, puisqu'elle étoit nécessaire à votre parfait rétablissement.

Si fait, me répondit-il, elles ont avancé en moi une maladie que je n'aurois eue que cet automne; jusque-là, quoique je me fusse bien porté, j'aurois toujours été sujet à tomber en crise, au lieu qu'à présent je pourrai faire la chaîne avec vos Malades, aller à

l'arbre ;

l'arbre; enfin ni vous, Monſieur, ni d'autres, n'aurez le pouvoir de m'endormir. En ce cas, lui dis-je, bien loin d'être fâché de ce qui vous eſt arrivé, j'en ſuis charmé, puiſque la fin en devient ſi heureuſe. C'eſt un haſard, me répartit il, que cela ſe paſſe ainſi; car ſi je fuſſe parti le Lundi, comme vous me l'aviez ordonné, mon mal m'eût pris dans le chemin, & je ſerois sûrement mort, ou devenu fou: on eût dit que le Magnétiſme en étoit la cauſe, & cependant ce n'eût été, Monſieur, que votre faute. — C'eſt une inſtruction pour l'avenir: je ne ferai surement plus une pareille école. — Il eſt malheureux pour moi d'être votre ſujet d'expérience; j'ai commencé chez vous le Magnétiſme & je le finis; mais, réprend-il, ne penſons plus à tout cela, je vais bien me porter, & mieux que jamais je n'ai fait; vous ſerez content & moi auſſi; vous verrez demain ſi je ne vous dis pas vrai.

En rentrant le ſoir à minuit, je vois Victor debout dans ma chambre & les yeux ouverts: je m'en étonne; un de mes gens me dit qu'il s'étoit réveillé tout ſeul il y avoit un quart-d'heure; il voyoit tout tourner comme le matin, & un moment après les tremblemens lui reprirent; ce qui m'obligea de le remettre en criſe.

Si-tôt qu'il fut dans l'état magnétique, il me dit ; — Savez vous Monſieur pourquoi je me ſuis réveillé tout ſeul ? — Non. — C'eſt que c'eſt un adieu que je fais au Magnétiſme ; cela ne m'étoit jamais arrivé juſqu'à préſent ; mais comme je vais être bien guéri demain, & que je ne tomberai plus en criſe, ma ſuſceptibilité ſe perd peu à peu. — Voulez-vous aller vous coucher cette nuit ? — Non pas, à moins que ce ne ſoit dans votre chambre, parce que je me réveillerai encore une fois tout ſeul, & il faudra que vous me remettiez comme je ſuis.

A une heure & demie, en effet il ſe réveilla ; après les mêmes ſymptômes que ci-deſſus je le remis dans l'état magnétique, & ayant fait apporter des matelas, je le fis ſe déshabiller & ſe coucher.

Il repoſa fort bien toute la nuit.

Le lendemain il étoit fort gai. A une heure après midi, me dit-il, il n'y aura plus de Magnétiſme pour Victor ; vous vous fatigueriez bien inutilement à vouloir me mettre en criſe, vous n'en pourrez venir à bout.

Je le réveillai pourtant à dix heures, & j'obſervai chez lui les mêmes effets que la veille. Lorſque je voulus le remettre en criſe

j'eus déja plus de peine que de coutume; mais j'y parvins cependant complètement.

Quand il fut dans cet état, il me répéta qu'à une heure il feroit guéri ; que j'y fuffe ou que je n'y fuffe pas, il fe réveilleroit tout feul, pour ne plus s'endormir de cette manière : il n'avoit pas voulu manger depuis Lundi, de légers bouillons & de l'eau fraiche avoient été fa nourriture. Il me demanda une foupe, m'avertit qu'à fon réveil il auroit grand appétit, & qu'il falloit l'empêcher de trop manger, parce que cela lui feroit mal.

Toute la matinée, il fut d'une gaieté fingulière, & comptoit les heures & les inftans ; à mefure qu'il avoit avancé de l'époque de fa guérifon, fes relations s'étoient étendues : le matin du Jeudi il entendoit tout le bruit de la rue.

Enfin, à une heure moins quelques minutes, quoique je m'attendiffe à fon réveil, je fus furpris du bruit que j'entendis ; c'étoit Victor, qui, comme un éclair, s'élance de fon fauteuil, & les yeux bien ouverts ne fait qu'un faut jufqu'à la fenêtre. Le plus grand étonnement fuccède enfuite à fon tranfport, & s'approchant d'une glace, il demeure ftupéfait de la longueur de fa barbe. Je lui demande s'il ne fe

reſſouvient pas de ce qui lui eſt arrivé, de ſes différents réveils où il s'étoit vu tremblant. Il me répond qu'il n'a ſouvenir de rien de ce qui lui eſt arrivé depuis dix heures du matin du Lundi, qu'il eſt ſorti d'un cabaret ; qu'il ne ſait comment, ni qui l'a ramené à la maiſon. J'ai beau le remettre ſur la voie, lui répéter ce qu'il m'avoit dit dans ſes momens de réveil, il n'avoit idée de rien.

Sans la longueur de ſa barbe, il n'auroit jamais pu croire qu'il y avoit quatre jours qu'il n'avoit pour ainſi dire pas vécu.

Son premier étonnement paſſé, il me demande la permiſſion d'aller manger : j'eus ſoin de lui ordonner le régime pour toute la journée.

L'après dîné, ſans lui rien dire, je le fis venir pour eſſayer ſi effectivement je ne pourrois plus lui faire éprouver les effets du Magnétiſme ; il étoit ſi accoutumé à tomber en criſe, que je ne pouvois me flatter de la vérité de ſa prédiction ; mais au bout d'un quart d'heure de joie pour moi, & d'ennui pour lui, je le vois les yeux bien ouverts, & fort ſurpris lui-même de ne rien reſſentir. Ma ſatisfaction étoit extrême. J'ai encore eſſayé le ſoir, ſans plus de ſuccès, ou, pour mieux dire, c'en étoit un véritable que de ne rien produire ſur lui.

Aujourd'hui, Vendredi 4, j'ai tenté tout auſſi vainement mon pouvoir magnétique, & à midi je l'ai fait repartir pour Buſancy, avec une ſanté auſſi parfaite que je pourrois la déſirer à moi-même.

Cet événement vous fournira, M., pluſieurs conſéquences que vous ferez tourner à votre profit perſonnel, & à celui de la *ſcience magnétique.*

Vous avez pu voir par mon récit, que l'effet du Magnétiſme eſt d'être toujours *agiſſant* ſur un individu malade, ou qui porte le germe prochain d'une maladie; effet qui ceſſe avec le rétabliſſement de la parfaite ſanté. C'eſt ce que prouve l'exemple de *Victor*, qui, étant reſté ſoumis à l'action magnétique tant qu'il portoit en lui quelque dérangement, eſt devenu inſenſible au moment de ſa parfaite *guériſon.*

D'où nous pouvons conclure avec ſûreté, qu'il n'y a pas *guériſon parfaite* chez tout ſujet qui demeure ſuſceptible de *criſe* ou de *ſomnambuliſme*, & que *le Magnétiſeur* ne doit l'abandonner qu'après l'avoir conduit à l'inſenſibilité. Sans cette condition, toute guériſon apparente doit laiſſer craindre quelque rechute

ou quelques ſuites fâcheuſes. Cette obſervation, déjà faite ſur les cures de *Joly* & de *Viélet*, acquiert une nouvelle force par celle de *Victor*.

En ſecond lieu, l'hiſtoire de *Victor* doit être une leçon pour tout Magnétiſeur de ne point tenter des expériences indiſcrètement, & ſans s'être aſſuré de tous les moyens poſſibles de les faire réuſſir & d'en conſtater la ſincérité.

Quand vous voudrez préſenter à quelqu'un les phénomènes du *ſomnambuliſme magnétique*, ayez ſoin que les perſonnes auxquelles vous communiquerez cette ſuperbe expérience, aient déjà par elles-mêmes quelque notion préliminaire du *ſomnambuliſme*, afin de ne point offrir tout d'un coup à leur incrédulité un prodige trop difficile à concevoir.

Environnez-vous de toutes les précautions qui peuvent conduire à la conviction & mettre les ſpectateurs à portée de s'aſſurer par eux-mêmes de la vérité du fait. Plus l'incrédulité que vous aurez à vaincre ſera forte & déterminée, plus le ſuccès ſera ſatisfaiſant : mais en même temps n'expoſez pas cette *expérience* à des *contradictions* & des tentatives rebutantes, qui ne viſent qu'à la faire avorter.

Avec de pareilles diſpoſitions, il n'y a pas d'expérience phyſique qu'on ne parvienne à

rendre illuſoire ; & le Phyſicien le plus habile ſera réduit à la confuſion, s'il opère devant des perſonnes qui, au lieu d'être attentives à ſes opérations, s'occupent à briſer ſes machines & ſes inſtrumens. Telle a été ma poſition ; tout avoit réuſſi à ſouhait, devant Mgr. le Duc de..., & Meſdames de ***.

Arrive le Marquis de ***, qui, ſans avoir la moindre idée de ce qui s'étoit paſſé, ne peut *croire* ce qu'on lui raconte, & dédaigne même de ſe rendre témoin d'un phénomène qui ſemble réſiſter à la raiſon.

C'eſt avec une eſpèce de violence & le ſourire de la pitié, qu'il haſarde d'uſer de la machine que je lui confie ; & ſon incrédulité le rendant mal-adroit, il finit par fatiguer l'inſtrument, ſans en tirer aucun profit.

Un autre inconvénient attaché à de pareilles rencontres, c'eſt que non ſeulement l'incrédule trouve dans ſon mauvais ſuccès une raiſon nouvelle de douter, mais que même il fait fléchir la croyance de ceux qui, ayant été témoins des ſuccès les plus heureux, craignent d'avoir été trop faciles & de s'être laiſſé abuſer par une apparence trompeuſe; c'eſt encore ce que vous avez pu voir par l'exemple des perſonnes que je vous ai citées, qui, revenant ſur leurs

pas, ont partagé l'incrédulité du Marquis de ** . . . .

Ne vous pressez pas de vouloir *prouver* : le Magnétisme est assuré aujourd'hui sur une base si solide, qu'il se *prouvera* de lui-même, par une suite insensible de faits, amenés naturellement, & à l'évidence desquels les esprits se rendront tôt ou tard. Le temps fera mieux que tous vos efforts : au lieu de vous occuper à faire des expériences pour autrui, employez vos momens à en faire pour vous-même. Que votre science se perfectionne dans la solitude & dans le secret, de manière à paroître avec tous ses avantages, quand elle trouvera l'occasion favorable de se produire au grand jour.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Le Marquis DE PUYSÉGUR.

A Paris, ce 4 *Février* 1785.

FIN.

croyez, et voulez

B-2

Chastenet (Armand Marie Jacques de,
Marquis de Puységur

Watkins
26, Charing Cross, London, S.W.